

VOUS N'ÊTES PAS PARFAIT(E) ?

TOUT VA BIEN !

*vous souffrez probablement de
normalité chronique.*

Il est tellement plus facile
de vivre son histoire
quand on n'a plus besoin
de se raconter d'histoire !



ERIC-CHARLES PIERRE

VOUS N'ÊTES PAS PARFAIT(E)?

Tout va bien !

*Vous souffrez probablement de
normalité chronique*

Eric-Charles PIERRE
Copyright©2024 Eric-Charles PIERRE
Tous droits réservés
ISBN 9798328414937

www.eric-charles-pierre.com

*C'est quand on comprend la manière dont on fonctionne que l'on
peut commencer à essayer d'aller mieux.*

Clément Viktorovitch



QUELQUES EXTRAITS

Ce livre répondra-t-il à vos attentes ? Abordera-t-il les sujets qui vous intéressent ? Voici quelques extraits qui vous aideront, peut-être, à répondre à cette question.

- ✓ On admire le talent mais quoi de plus difficile que de vivre sans talent ?
- ✓ Comme des blessures sur le corps d'un guerrier, nos failles sont des médailles. Pas des sujets de honte ou de culpabilité.
- ✓ Vivre c'est d'abord cohabiter avec des caractéristiques et des personnalités qu'on a pas choisies.
- ✓ L'acceptation de ses faiblesses est la condition préalable du dépassement de soi.
- ✓ Il n'existe que deux façons de vivre : se lamenter, sans cesse, de ce qu'il nous manque, ou se consacrer, sans relâche, à essayer de l'obtenir.
- ✓ Penser, c'est l'art de ne pas confondre ce qui est vrai avec ce qui me convient.
- ✓ Nos souvenirs heureux ne sont pas ces champs de ruines qu'on piétine, mais les piliers qui nous tiennent debout.
- ✓ La vérité est un puzzle dont il faut aller chercher chaque pièce dans le regard de l'autre.

- ✓ Ce ne sont pas nos opinions qui sont précieuses mais notre capacité à en changer, chaque fois qu'une raison valable se présente.
- ✓ Souvent, ce n'est pas la réalité qui nous empêche mais l'idée qu'on s'en fait.
- ✓ Changer de philosophie c'est changer son regard sur le monde et, changer son regard sur le monde c'est la possibilité qu'on se donne de changer de vie.
- ✓ On confond « chance » et « coup de chance » mais la chance – *ce phénomène qui se répète* – n'est plus de la chance. C'est la conséquence d'une attitude et d'un état d'esprit.
- ✓ Accepter ses faiblesses ce n'est pas, forcément, devenir plus heureux qu'hier. En revanche, c'est augmenter la probabilité d'y parvenir.

TABLE DES MATIÈRES

Avant-Propos		15
Préambule		21
Chap. 1	L'imperfection	25
Chap. 2	L'in vraisemblable réalité du monde	41
	Introduction aux dix prochains chapitres	53
Chap. 3	L'ordre des choses	59
Chap. 4	Le challenger	69
Chap. 5	Le choix et les préférences	79
Chap. 6	La saveur des choses	91
Chap. 7	Sous la cendre des volcans	101
Chap. 8	Le besoin et l'envie	111
Chap. 9	Le royaume de la singularité	119
Chap. 10	Volonté propre et volonté libre	125
Chap. 11	Liberté d'agir et liberté de choisir	137
Chap. 12	Sans gloire et sans honte	151
Chap. 13	Une jambe à travers les barreaux	157
Chap. 14	Le pardon	173
Chap. 15	Les circonstances atténuantes	183
Chap. 16	La justice de demain	195
Chap. 17	La philosophie	205
Chap. 18	Le cabinet des curiosités	229
Chap. 19	La Grande Marche	243
Chap. 20	Comme un jeu de legos	253
Chap. 21	Qui sommes-nous ?	261

AVANT-PROPOS

Développement personnel : pourquoi tant de désillusions ?

Pourquoi les promesses du développement personnel suscitent-elles tant d'espoir pour si peu de résultats ? Pourquoi tant de clés pour ouvrir si peu de portes ? Pour répondre à cette question voici, probablement, deux raisons essentielles :

- D'abord, parce que, comme toutes les tentatives de consolation de l'âme et comme toutes les philosophies – *à commencer par la mienne* – malgré des propos souvent pleins de bon sens et de bonnes intentions, les promesses du développement personnel butent contre une réalité qui les dépassent : **cette fameuse aptitude ou inaptitude au « bonheur »**. Indépendamment des contextes et des parcours de vie, il existera toujours – *et nous en connaissons tous* – des pessimistes et des optimistes invétérés, des ravis et des grincheux, des Michel Houellebecq et des Jean d'Ormesson, des Jane Fonda et des Marilyn Monroe. C'est ainsi. On ne sait jamais très bien pourquoi ; sauf à comparer leurs taux d'endorphine, d'ocytocine, de dopamine et de sérotonine, ces substances que les neurosciences qualifient, désormais, « d'hormones du bonheur ».

Vous vous reprochez de ne pas éprouver autant d'amour, d'amitié, d'enthousiasme, de désirs ou d'émerveillement que nécessaire ? **Toutes ces connexions stimulantes qui nous relient au monde et qui font nos plaisirs et nos raisons de vivre**. Mais que faire ? En plus de nos histoires, de nos traumatismes et de nos philosophies, **nos**

ressentis dépendent probablement, aussi, de facteurs génétiques et biochimiques imperméables à toute thérapie et à tout discours rationnel. Face aux puissants courants de la biologie, il arrive, malheureusement, que les paroles soient vaines.

Malgré les apparences, reconnaître cela n'est pas capituler mais, au contraire, le moyen qu'on se donne d'un premier soulagement. Celui qui consiste à ne pas ajouter de douleur à la douleur. Celui qui consiste à ne pas nous accuser des émotions qu'il nous manque. Rien ne justifie cette double peine. N'écoutons pas cette petite voix intérieure qui nous condamne. Nous ne sommes pas coupables de nos infirmités. **Comme privés de saveur, pour certains, la vie prend parfois le goût inutile du papier mâché.** Je ne sais plus qui a dit : *« les événements heureux sourient vainement aux âmes en peine ».*

- Ensuite, parce qu'elles reposent sur une illusion toxique : **la croyance en la toute-puissance de l'esprit.** Dans le milieu riche et varié du développement personnel circule cette idée plus ou moins nuancée, et plus ou moins sincère, selon laquelle tout serait possible pourvu qu'on le veuille vraiment. Si on veut on peut ! Autrement dit, qu'on souhaite devenir chanteur populaire, milliardaire, pianiste virtuose ou champion du monde de ski alpin, réaliser ses rêves ne serait qu'une question de persévérance, de courage et de volonté. Voilà un message très séduisant et un regard tout à fait positif posé sur le monde. Pourtant, lorsqu'on s'appuie sur un mur qui n'existe pas, comment éviter la chute ? À se croire tout-puissant, on finit par bâtir sa maison sur des sables mouvants. Pire ! On s'expose au risque de se sentir à la fois honteux et coupable. Honteux et coupable d'un manque de persévérance, de courage et de

volonté. **Si tout est possible, alors, chaque échec devient un peu ma faute.** Peu à peu, la théorie qui devait m'aider à vivre se transforme en fardeau et le remède se fait pire que le mal.

Dans le domaine du développement personnel comme ailleurs, méfions-nous de ces croyances rassurantes censées nous rendre la vie plus facile. Souvent elles nous éloignent du réel et nous empêchent d'agir sur lui. **Apprivoiser le réel – Ou, pour le moins, ce que nous pouvons en percevoir et en connaître. – c'est en faire un ami. C'est réduire les risques de le voir, un jour, nous sauter au visage pour nous dévorer.**



Sans sous-estimer **LES POUVOIRS IMMENSES** de la persévérance, du courage et de la volonté – *ces vertus cardinales capables de changer radicalement nos vies* – l'erreur commence lorsqu'on confond puissance et toute-puissance. Ainsi, cheminer vers une certaine forme d'apaisement et de sagesse, ne consiste pas à cultiver l'illusion de la toute-puissance mais, au contraire, à se réconcilier avec **cette part d'impuissance au cœur de la condition humaine et de la condition du vivant**. L'estime de soi passe par l'appréciation lucide de ce que nous sommes et de ce que nous ne sommes pas. À tort ou à raison, voici, en tout cas, l'idée que je vais défendre ici.

- Vivre c'est d'abord cohabiter avec **des caractéristiques et des personnalités qu'on a pas choisies**.
- Comme des blessures sur le corps d'un guerrier, **nos failles sont des médailles**. Pas des sujets de honte ou de culpabilité. On admire le talent mais **il est tellement plus difficile de vivre sans talent**.
- **L'acceptation de nos limites** est la condition préalable du dépassement de soi.

Il ne faut jamais renoncer à ses rêves, il faut juste savoir que, peut-être, ils ne se réaliseront pas ; que c'est ainsi, et que ce n'est pas grave. L'injustice, l'échec et la frustration font partie de nos vies et ils ne s'éteindront qu'avec elles. Comprendre cela, c'est pouvoir accueillir nos revers, nos fragilités et nos imperfections sans rougir. C'est devenir capable de ne plus baisser les yeux et de se regarder en face. Paradoxalement, c'est en acceptant sincèrement et sereinement ses faiblesses qu'on devient plus fort. Presque invulnérable. **Il est tellement plus facile de vivre son histoire lorsqu'on n'a plus besoin de se raconter d'histoires !** Il est tellement

plus facile de vaincre lorsqu'on s'accorde le droit à la défaite, c'est-à-dire lorsqu'on s'accorde le droit d'essayer.

Quelle est notre part de responsabilité dans ce que nous sommes et dans ce que nous faisons ? Probablement pas grand-chose. Peut-être rien. Voici la thèse contre-intuitive, et à contre-courant, que vous découvrirez à travers ces pages. Une thèse qui nous montrera pourquoi, **finalement, il n'est peut-être pas si difficile de se réconcilier avec soi-même et, par conséquent – modestement – avec l'humanité tout entière.**

Répétons cette citation de Clément Viktorovitch mise en exergue au début de ce livre. Une maxime à ne pas oublier et qui sera notre fil rouge : « **C'est quand on comprend la manière dont on fonctionne que l'on peut commencer à essayer d'aller mieux** ». Pourquoi sommes-nous ce que nous sommes et pourquoi faisons-nous ce que nous faisons ? Pour tenter de répondre à cette question, nous allons remonter très loin dans l'enchaînement des causes. Jusqu'au cœur de la matière. Jusqu'aux sources de nos motivations.

Dans une célèbre prière, le philosophe et empereur romain Marc Aurèle formulait un vœu : « *Que la force me soit donnée de supporter ce qui ne peut être changé, le courage de changer ce qui peut l'être et la sagesse de distinguer l'un de l'autre.* ». Telle sera l'ambition de ce livre. **Tenter d'identifier les culpabilités et les responsabilités qui ne sont pas les nôtres pour nous permettre, ainsi, de consacrer notre énergie à des combats plus utiles et moins insensés.** Cessons de nous accabler. Abandonnons ce vieux réflexe multimillénaires qui consistent à nous reprocher des identités et des tempéraments que nous n'avons pas choisis. Nous avons beaucoup mieux à faire. Libérés du poids de la honte et de la culpabilité, concentrons nos forces sur

toutes les choses que nous pouvons changer. Le chantier est déjà immense.

C'est ce dont nous sommes fait qui fait qu'on fait ce que l'on fait.

Oublier cela, oublier le mystère infini de notre existence et de nos ressentis, c'est rendre impossible tout espoir de compréhension – *de compréhension véritable* – de nos identités et de nos comportements.

PRÉAMBULE

Qui suis-je ?

En peu de mots, et en enjolivant un peu les choses – *avant de revenir plus largement sur ce sujet au chapitre XIII (Une jambe à travers les barreaux)* – disons, d'ores et déjà, que mon existence avait toujours été plutôt facile, émaillée de réussites, et parsemée de chances et d'opportunités. J'avais généralement fait les bonnes rencontres, au bon moment et j'avais le plus souvent pris les bonnes décisions et fait les bons choix.

Et puis, soudain, voilà que le vent tourne. Voilà que tout s'effondre. Pour des raisons diverses, en l'espace de 3 ans, je perdais une entreprise florissante, la femme que j'aimais et une partie de l'usage de ma main droite. Mon quotidien passait de 1200 m² de locaux professionnels flamboyants et d'une jolie maison avec piscine, à un studio de 30 m² en location. **Moi qui possédais presque tout voilà que, brusquement, je me retrouvais avec presque rien.**

Au milieu des décombres, une chose en revanche n'avait pas changé : ma philosophie. Grâce à elle, j'ai pu accepter mon sort et ma nouvelle condition. Grâce à elle, je n'ai pas sombré. Dans ces conditions, puisque cette vision du monde m'avait permis d'affronter les épreuves inhérentes à toute existence humaine, je me suis dit qu'elle devait probablement, aussi, pouvoir servir à d'autres. Et me voilà à écrire ces pages, avec l'envie et la passion de transmettre un « savoir » qui, finalement, ne me semble pas si compliqué à acquérir ni à mettre en œuvre.

Cela dit, se pourrait-il que ma philosophie ne soit qu'une dérobade, un simple jeu de l'esprit pour m'inventer une réalité plus favorable ? Pourquoi pas ? Vous en jugerez. **On se laisse si facilement convaincre par soi-même et tromper par sa propre pensée !** J'espère cependant que le discours apaisé, nuancé et argumenté qui va suivre, vous permettra d'écarter cette hypothèse. Dans le cas contraire, si malgré moi et à mon insu, ce livre n'était qu'une simple tentative d'enchantement du monde, un simple exercice de déni et d'auto-persuasion – *un de plus parmi tant d'autres* – sa lecture ne serait alors, probablement, ni très utile, ni très passionnante.



LES PRINCIPALES ETAPES DE MA VIE

Avant de devenir coach de vie.



1992 – 2000 Création d'un ranch touristique au Venezuela



2000 – 2007

Création du Mémorandum
Annuaire du spectacle vivant
N°1 en France

2007 – 2017

Création de Zaza Papillon
Grossiste en ligne
d'accessoires de mode
N°1 en France



CHAPITRE 1

L'imperfection



On admire le talent pourtant, il est tellement plus difficile de vivre sans talent !

Inverser notre regard, comprendre que nos failles sont des médailles, ce n'est pas nous réjouir de nos fragilités mais, en revanche, c'est sortir de la honte et/ou de la culpabilité. Ces sentiments qui brouillent les pistes et nous empêchent d'avancer.

« *Je suis un raté* » déclarait Robert Musil, cet intellectuel autrichien souvent considéré comme l'un des plus grands romanciers et des plus grands philosophes de son temps. Face à une œuvre inachevée qu'il ne parvenait pas à finir, il percevait sa vie comme un échec.¹ Si les Hommes les plus accomplis, ceux qui ont réussi à vivre de leurs passions et qui ont su briller aux yeux du monde, peuvent porter ce type de regard sur eux-mêmes – *y compris les philosophes* – on imagine aisément de quelle façon **les défaillances de l'estime de soi** pourront concerner et fragiliser la plupart d'entre nous. Je veux dire tous ceux qui, comme moi – *l'immense majorité* – traversent des existences ordinaires, des vies minuscules², parsemées d'échecs et d'insuffisances, sans réussite ni personnalité particulièrement remarquables. **Pourtant, quelles que soient nos victoires ou nos défaites, nos forces ou nos faiblesses, méritons-nous tant de sévérité ?**

¹ Robert Musil est l'auteur de « L'homme sans qualité », un roman salué, dès la parution de son premier tome en 1930, comme l'un des plus grands romans européens du siècle.

² « Les Vies minuscules » livre de Pierre Michon publié en 1984 chez Gallimard.

Du plus puissant au plus misérable, qui que nous soyons, nous ne sommes jamais seuls. Chaque jour, sans répit, nous devons partager notre quotidien avec l'imperfection. Nous sommes cernés. Elle est partout. Quoi que nous fassions, où que nous allions, comme le carbone, comme l'oxygène, l'imperfection est là. **Nos natures et nos existences sont imparfaites.** Succession d'épreuves, de frustrations et de contrariétés, la vie se hisse rarement à la hauteur de nos rêves. Alors, pour une jeunesse sans amertume et pour une vieillesse sans aigreur, exister c'est d'abord apprendre à vivre avec ...

- Ce que je suis, ce que je ne suis pas et ce que je ne serai peut-être jamais.
- Ce que j'ai, ce que je n'ai pas et ce que je n'aurai peut-être jamais.
- Ce que je sais, ce que je ne sais pas et ce que je ne saurai peut-être jamais.

Les querelles conjugales

La vie est une affaire de collectionneur. Au fil du temps, on accumule et on entasse les échecs, les chagrins et les désillusions. On se fait honte. On se déteste. On s'en veut. Mais rien à faire. On n'y échappe pas. Lorsqu'il est sincère, **l'auto-dénigrement est une querelle conjugale. On se fait savoir combien il est difficile de vivre avec soi-même.**

« Je me suis aimé, je me suis détesté, puis nous avons vieilli ensemble » écrivait Paul Valéry, ce penseur et poète considéré, lui aussi, comme l'un des plus grands esprits de son temps. Pour en finir avec le supplice de la cohabitation, on se tournera parfois

vers les solutions les plus radicales. Combien de gestes définitifs et de voyages sans retour par manque d'estime de soi ?

Nous souffrons tous d'infirmités plus ou moins lourdes et de limitations plus ou moins sévères. C'est ainsi. Et il faut bien s'en accommoder. Trop grand, trop petit, trop gros, trop maigre, trop timide, trop introverti, trop lunatique, trop naïf, trop impulsif, trop émotif, trop dépressif, trop inconstant, trop rancunier, trop lent, trop égocentrique, trop pessimiste, trop effacé, trop superficiel, trop insignifiant, pas assez charismatique, pas assez drôle, pas assez séduisant, pas assez viril, pas assez féminine, pas assez fort, pas assez intrépide, pas assez courageux, pas assez persévérant, pas assez empathique, pas assez malicieux, pas assez ambitieux, pas assez imaginatif, pas assez intelligent, pas assez passionné, pas assez aimant, pas assez aimé, pas assez enthousiaste, pas assez reconnu, pas assez écouté, pas assez riche, pas assez victorieux ... les raisons de se déprécier ne manquent pas.

Si, au fil de cette énumération incomplète, vous avez coché plusieurs cases, ne soyez pas inquiet. **Vous souffrez probablement de normalité chronique.** Ainsi en va-t-il pour la plupart d'entre nous. Une déambulation perpétuelle entre le « trop » et le « pas assez ». Une recherche d'équilibre, tiraillés entre la haine de soi, la honte et la culpabilité.

« Je suis un accident biologique qui fait ce qu'il peut » disait Jacques Brel, résumant ainsi la condition humaine et, plus largement, la condition du vivant.

L'injustice naturelle

Alors, pour conjurer le sort, on se met à croire en une sorte de justice naturelle organisée par un univers bienveillant. Un univers qui, d'une manière ou d'une autre, agirait en faveur d'une certaine égalité des chances et des talents. Un univers qui viendrait récompenser les bonnes actions et punir les mauvaises. « *On est tous capables* », « *On est tous talentueux* », « *Il le paiera un jour* », « *Le destin finit toujours par rattraper les coupables.* » nous disent certaines expressions ou croyances populaires. Mais l'univers n'est pas bienveillant et il se moque bien de l'égalité des chances, **la justice naturelle n'est qu'une invention de l'humanité pour rendre l'ordre des choses plus fréquentable.**

Quoi qu'on en dise – *et aussi rares soient-ils* – les gens beaux, riches, intelligents, généreux, aimables, drôles et en bonne santé existent. Certains reçoivent beaucoup, d'autres reçoivent peu et, d'autres encore, ne reçoivent rien. Et puis, il y a tous ceux – *innombrables* – qui reçoivent moins que rien. Tous ceux pour qui l'existence ne sera qu'un long tapis de braises sous une averse de larmes. Lourdes maladies, effroyables difformités, profonde misère affective ou économique... Il y a tous ceux pour qui l'existence ne sera qu'un interminable séjour en enfer. Souvent loin de nos frontières et loin du regard de nos économies développées.

Qu'on possède une aptitude pour le dessin, pour les sciences, pour convaincre ou pour séduire, le talent n'est pas une performance individuelle mais un don du Ciel, un prodige de la nature, un miracle de la création distribué dans la plus parfaite

iniquité. Par courtoisie, par savoir-vivre, pour ne pas piétiner le jardin des vanités du voisin, on nous apprend à minimiser nos talents. **Mais, au fond, quelle plus grande vanité que la modestie ? On minimise nos talents comme si nous y étions pour quelque chose ?**

On nous dira que pour accéder aux plus grandes réussites, le talent ne suffit pas et que seul le travail compte, mais c'est oublier que **sans la chance d'un talent, à travail égal, on ne réussira jamais aussi bien.**

En classe de seconde, il y avait parmi nous un élève nommé « Tocard ». Malgré son nom et malgré son année d'avance, Tocard était en tête de classe avec notamment 19/20 de moyenne en mathématiques et 20/20 de moyenne en sciences physiques. A moins que ce ne soit l'inverse. Mais le plus extraordinaire ne résidait pas là. Le plus extraordinaire était que Tocard détestait les mathématiques et la physique. Ces matières l'ennuyaient et il ne les étudiait jamais. Il lui suffisait d'assister aux cours pour comprendre ce qu'il fallait faire alors... il le faisait ! Pour Tocard les mathématiques et la physique étaient un exercice facile mais sans intérêt. Il ne vibrait que pour le théâtre et pour la littérature. Il rêvait de devenir comédien. Ainsi, à la rentrée suivante, au grand désarroi de notre professeur de physique, il intégra une première littéraire.

Mon cas était diamétralement opposé à celui de Tocard. Avec l'aide patiente et bienveillante de mon père, je travaillais durement les mathématiques et la physique – *de longues heures chaque semaine* – avec, pour toute récompense, des notes le plus souvent voisines de zéro. Là où Tocard comprenait presque tout en ne faisant rien, je ne comprenais presque rien en faisant

beaucoup. On a tous croisé ces armoires à glace à la force herculéenne pourtant réfractaires à toute forme d'activité physique et, à l'inverse, on a tous croisé ces gringalets qui s'épuisent, en vain, à soulever de la fonte. Ainsi va le monde. Ne cherchez pas l'ombre d'une justice naturelle. Elle n'existe pas. Pour ma part, j'étais un gringalet pathétique du raisonnement mathématique. Enchaînant les séries d'exercices, je progressais bien sûr, mais de manière presque imperceptible. Insignifiante.

On s'excuse de ses faiblesses mais il faudrait plutôt s'excuser de nos talents. Le talent est si facile. Presque indécent. **On est tous spectateurs de nos propres aptitudes et de nos propres talents.**

Supposons, par exemple, que certains me reconnaissent un petit talent d'écriture. Poussons plus loin et imaginons même qu'ils aient raison, et que ce talent existe. Et alors, dans ce cas, y serais-je pour quelque chose ? Comment expliquer l'aisance que nous rencontrons avec les mots, avec les chiffres ou avec n'importe quoi d'autre ? Nous n'en savons rien. C'est comme ça. Physiques, psychiques ou intellectuels, on s'accroche à des lauriers qui ne sont pas les nôtres et on refuse de rendre sa place au talent. « *Je me suis beaucoup appliqué à cet ouvrage. Celui qui s'appliquera autant que moi fera aussi bien* » affirmait Jean Sébastien Bach. « *Je n'ai pas plus de génie que les autres mais j'ai plus de méthode* » prétendait Descartes. Chacun d'entre-nous pourrait-il devenir Bach ou Descartes pourvu qu'il s'en donne la peine ? Pouvons-nous, raisonnablement, croire cela ?³

³ Citations faites par l'écrivain Louis-Ferdinand Céline. Entretien avec Louis Pauwels en janvier 1959 sur la RTF.

Pour briller – *avec une candeur presque attendrissante* – on préfère s'attribuer le mérite de nos aptitudes et de nos réussites. Ainsi, par exemple, comble de l'innocence, on se sentira plus orgueilleux, ou plus orgueilleuse, d'une beauté naturelle arrivée sans effort que de celle obtenue sous la menace du bistouri. Mais de quoi faudrait-il se sentir fier ? D'une jolie poitrine tombée du ciel ou d'une jolie poitrine obtenue au péril de sa santé et parfois de sa vie ? On pourra contester le bien-fondé du risque chirurgical engagé pour des raisons esthétiques. Mais c'est un autre sujet.

Qu'il s'agisse de beauté, d'intelligence, de santé ou de toute autre qualité acquise par le simple fait de naître, on pourra se réjouir de les posséder – *et en jouir* – mais comment en être fier sans craindre la bêtise et le ridicule ?

Les larmes du vainqueur

Quelle meilleure preuve de notre fragilité que ces poings rageurs, ces bras tendus vers le ciel et ces larmes sur le visage des vainqueurs ? Ces poings qui se serrent, ces bras qui se lèvent et ces larmes qui coulent, ne sont pas une manifestation de force mais un aveu de faiblesse et de vulnérabilité. Tout champion sait combien il est difficile de le devenir et, plus encore, combien il sera difficile de le rester. Il n'existe qu'une seule place de vainqueur. Et le siège est éjectable. L'école du sport est d'abord l'école de la défaite.

Comme les cicatrices sur le corps d'un guerrier, chaque blessure, chaque épreuve, chaque échec, chaque insuffisance doit être

porté comme une gloire, non comme une infamie. Lorsque nos failles deviennent des médailles c'est un fardeau immense qu'on abandonne sur le bord de la route et des ailes qui nous poussent dans le dos. Prendre nos failles pour des médailles est un coup d'État. Soudain, c'est le régime de la honte et de la culpabilité qui s'effondre. On l'oublie ou on l'ignore souvent, pourtant, on mesure d'abord la force d'un individu à sa capacité à supporter le poids de ses faiblesses.



Rire de ses limites

On admire le talent et, pourtant, il est tellement plus difficile de vivre sans talent ! Je veux parler du talent au sens large, c'est-à-dire de toutes ces qualités et de toutes ces prédispositions acquises par le simple fait de naître. Il faut en finir avec cette dictature de la honte

et de la culpabilité. Il faut pouvoir se regarder en face sans rougir. Pas forcément pour s'en réjouir, mais, au moins, pour ne plus avoir à s'en excuser, et pour pouvoir en rire.

« L'humour est une déclaration de dignité, une affirmation de la supériorité de l'Homme sur ce qui lui arrive » écrivait Romain Gary.⁴ Rire de nos limites, voilà probablement l'une des armes les plus précieuses pour inverser le rapport de force. Rire de nos limites, c'est prendre nos distances. C'est ne plus nous confondre avec elles. C'est refuser le rôle de victime impuissante pour devenir acteur de sa destinée. Quoi de plus jubilatoire que de s'entendre traiter d'imbécile et de pouvoir répondre, paisiblement, *« je sais »* ? Non par résignation, ironie ou condescendance, mais juste parce que – *en effet* – je le sais. *« L'essentiel n'est pas de guérir ses maux mais de réussir à vivre avec »* disait Albert Camus.⁵

Au creux de la vague, c'est en renonçant au statut d'auteur et de compositeur, que le chanteur Florent Pagny allait relancer sa carrière. C'est en reconnaissant ses limites et en s'associant à d'autres talents, qu'il allait rencontrer ses plus belles chansons.⁶ **Loin du fatalisme et de la résignation, l'acceptation sereine de ses failles et de ses faiblesses est la condition préalable du dépassement de soi.** Car, comment contourner un obstacle qu'on refuserait de voir ? Comment ne pas s'y heurter toute sa vie ? Combien d'auteurs-compositeurs en mal d'inspiration ou de talent entravent leur carrière d'interprète en refusant de s'associer au talent des autres ?

⁴ « Les Racines du Ciel », Gallimard. 1956.

⁵ « La Chute », Gallimard. 1956

⁶ Témoignage de Florent Pagny invité de l'émission « 20h30 le Dimanche » animée par Laurent Delahousse et diffusée le 2 avril 2023 sur France 2.

« C'est lorsqu'on connaît ses limites et ses handicaps qu'il devient plus facile de réussir » affirme, quant à lui, Dominique Besnehard.⁷ Atteint d'un zozotement congénital, conscient que ce cheveu sur la langue était peu propice à la réalisation de ce métier d'acteur dont il rêvait, il renonça avec sagesse à cette ambition pour, finalement, devenir le plus grand agent artistique de Paris. Encore une fois, plutôt que de la subir, regarder la réalité en face c'est pouvoir composer avec elle. C'est pouvoir s'adapter et trouver un nouveau chemin. **Agir sur un problème, suppose d'abord de savoir qu'il existe.**

J'insère ici ce petit commentaire car je sais que le mélange de références pourra surprendre et n'est pas toujours apprécié. Sachez donc que c'est délibérément que je combinerai les sources et que je citerai, indifféremment, tout au long de ces pages, tantôt des intellectuels ou des scientifiques de renoms tel que Robert Musil ou Paul Valéry, tantôt des figures populaires, telles que Florent Pagny ou Dominique Besnehard. Ceci illustre une conviction personnelle que chacun sera libre de contester ou de partager : **la pertinence des idées et l'exemplarité des actes ne dépendent pas toujours des titres ou des niveaux d'instruction.**

A refuser nos insuffisances et nos imperfections, la tentation est grande de se réfugier dans des réalités illusoires et dans l'obscurité du déni. Commence alors cette longue dérive au cours de laquelle on pourra s'éloigner de soi-même jusqu'à perdre pied. Parfois, jusqu'à la suffocation. Parfois jusqu'à la noyade. Ce fût la

⁷ Témoignage direct de Dominique Besnehard invité de l'émission « Il n'y a pas qu'une vie dans la vie » animée par Isabelle Morizet et diffusée le 21 octobre 2023 sur Europe 1.

fameuse histoire de Jean-Claude Roman. Pour masquer son échec universitaire, sans diplôme, Jean-Claude Romand se sera fait passer pour médecin. Pour simuler cette activité professionnelle, il passa dix-huit ans de sa vie sur des parkings d'autoroute à regarder ses journées s'enfuir. Jusqu'à ce jour – ce 9 janvier 1993 – où il assassina ses parents, sa femme et ses deux enfants sur le point de le démasquer et sur le point de l'obliger à se regarder en face.⁸ « *Si vous ne faites pas face à votre ombre, elle vous viendra sous la forme de votre destin.* » écrivait le psychiatre et psychanalyste Carl Gustav Jung.⁹

Ce fait divers est extrême, et il décrit un personnage que nous ne deviendront probablement jamais. Ni vous, ni moi. Les « *Jean-Claude Roman* » sont rares. Mais ne cherchons pas plus loin. Voici sans doute l'une des principales entraves à l'acceptation de soi, cette peur – *tellement pardonnable* – de mettre le nez dehors pour regarder le monde tel qu'il est. Cette peur d'affronter nos limites. A chaque déni de réalité, nous réveillons cette petite part de Jean-Claude Roman qui sommeille en chacun d'entre nous. Cette petite part de Jean-Claude Romand qui vient parfois nous empêcher d'exister. **Il devient tellement plus facile de vivre son histoire lorsqu'on n'a plus besoin de se raconter d'histoires.**

Ce ne sont ni nos échecs, ni nos faiblesses qui nous fragilisent mais la honte et la culpabilité insensées qu'ils nous inspirent.

⁸ Nous sommes le 28 juin 2019 et je viens d'apprendre la libération de Jean-Claude Romand à la radio.

⁹ « L'Homme à la découverte de son âme ». Albin Michel. 1933

Le trésor public

Nous ne serons pas toujours du même avis et je me réjouirai de nos désaccords. Surtout lorsque vous aurez raison. Simple fanfaronnade ? Simple formule de politesse ? Quel crédit accorder à ce tartuffe qui surjoue la modestie et qui prétend se réjouir de ses erreurs ? Celui qui se pavane dans l'humilité est forcément suspect. Pourtant, à bien y regarder, quelle plus grande liberté et quel plus grand soulagement que d'échapper à la tyrannie de cet amour-propre mal placé qui voudrait nous interdire le droit à l'erreur et à l'ignorance ? Quelle plus grande force que de pouvoir affronter ses faiblesses et ses égarements, et de pouvoir leur dire, bien en face, sans trembler : « *Cessez vos grimaces et vos simagrées. Passez votre chemin. Vous ne m'impressionnez plus !* » ?

Pleurerait-on sur une déclaration fiscale erronée qui nous rendrait soudain bénéficiaire d'un crédit d'impôt ? En pareille circonstance, plutôt que de nous lamenter sur son erreur, chacun d'entre-nous ne se réjouirait-il pas, sans réserve, de cette manne financière inattendue ? Chaque erreur débusquée est une pépite, un trophée. Un motif de satisfaction et de jouissance. Le prétexte d'une fête. L'occasion d'un perfectionnement inespéré. Chaque erreur découverte est un crédit d'impôt. La promesse d'un enrichissement à venir.

La somme de nos erreurs individuelles et collectives est un trésor public. **Peu importe les erreurs d'hier. Plutôt que de nous lamenter sur les années perdues, réjouissons-nous plutôt des années à venir.** Chaque correction de trajectoire est l'opportunité de vivre plus intensément le premier jour du reste de sa vie¹⁰. Chacune de nos

¹⁰ « Le premier jour du reste de ta vie » film français réalisé par Remi Bezançon sorti le 23 juillet 2008.

affirmations devrait toujours se terminer par la même conclusion : *« Voici ce que je crois ... jusqu'à preuve du contraire »*. Lorsque c'est l'autre qui a raison, quelle aubaine ! Voilà l'occasion d'apprendre quelque chose qui se présente. *« Je ne perds jamais, soit je gagne, soit j'apprends. »* aurait dit Nelson Mandela.

Nul n'est à l'abri de l'argument décisif qui viendra renverser la donne. Quelles que soient les conséquences. Agréables ou désagréables. La vérité ne vit pas de ses charmes. Elle ne cherche pas à plaire et elle ne dépend pas de nos intérêts. Un esprit doit tenir debout malgré tout ce qu'il ignore et non grâce à ce qu'il sait. **Ce ne sont pas nos opinions qui sont précieuses mais notre capacité à en changer chaque fois qu'une raison ou qu'un argument valable se présente.** Comme le souligne le psychologue et neuroscientifique Albert Moukheiber ¹¹ *« il faut une bonne dose de confiance en soi pour accepter de se remettre en cause. »*.

Alors, qu'on ne s'y trompe pas. Lorsque j'affirme que *« Je me réjouirai de nos désaccords. Surtout lorsque vous aurez raison. »* qu'on ne prenne pas cette déclaration pour une marque de sagesse ou d'humilité. Au contraire, se réjouir de ses erreurs et savoir reconnaître ses torts est une démonstration de force réservée à une petite poignée d'individus. À une élite. Une performance hors de portée pour l'immense majorité d'entre-nous.

Et si nous changions notre regard ? Et si nous faisons de notre capacité de remise en question une cause de fierté et de dignité ? Non un sentiment d'échec ou de honte. **Qui que nous soyons, la probabilité d'avoir raison en toute chose n'est pas faible. Elle est**

¹¹ Propos tenus par Albert Moukheiber dans l'émission « Sous le soleil de Platon » animée par Charles Pépin et diffusée sur France Inter le 4 août 2021

nulle. La probabilité de se tromper sur tout, en revanche, est considérable. On ne peut comprendre le monde qu'à partir de ce que nous connaissons de lui. Et, malgré nos fabuleuses découvertes, nous savons si peu de choses de la réalité du monde ! Alors, inutile de nous encombrer de cette passion triste et de ce plaisir futile d'avoir raison. « *Il n'est pas de connaissance qui ne soit erronée* » disait Nietzsche. Et il ajoutait « *ce n'est pas grave, mais il faut le savoir* ». ¹²

La pensée qui console

« *Je n'aime pas les philosophes qui consolent. Pour vivre, il faut accepter la part d'inconsolable de la condition humaine.* » déclarait le philosophe André Comte-Sponville après le décès de sa fille. ¹³ « *Montaigne m'a aidé à accepter que le trouble fasse partie de la condition humaine et que la seule sagesse était de l'accepter.* » ajoutera-t-il. ¹⁴ Par la philosophie et par la pensée, il existe toujours cette tentation d'essayer de construire une réalité favorable. Mais la pensée qui console est souvent une pensée qui consent. Qui consent à se laisser tromper. Chercher une vision du monde apaisante, c'est s'exposer au risque de vivre dans un rêve. Et, du rêve au cauchemar, il n'est jamais très loin. Quoi que nous enseignent certains manuels de psychologie positive, **tout n'est malheureusement pas possible pourvu qu'on s'en donne la**

¹² « Le gai savoir », Mercure de France. 1882. Flammarion.

¹³ Propos tenus par André Comte-Sponville dans l'émission « Livre et Vous » animée par François Busnel et diffusée sur France 5 le 17 août 2018

¹⁴ Lu sur www.lecho.be/culture/litterature/andre-comte-sponville-pas-besoin-de-philosophie-quand-on-est-doue-pour-la-vie/9697094.html

peine et qu'on le veuille vraiment. OUI la persévérance et la volonté confèrent des pouvoirs immenses, mais NON ces pouvoirs ne sont pas sans limite. Ne devient pas Mike Tyson ou Maria Calas qui veut ! **Ainsi, avant la valorisation de nos points forts, la confiance en soi passe d'abord par l'acceptation sereine de nos points faibles.** Nous ne sommes pas sans faille et sans limite. C'est ainsi. On n'y peut rien. Pas de quoi se flageller et aucune raison de baisser les yeux.

Parvenir à vivre sans illusion sur soi-même, pouvoir se regarder en face, c'est la promesse d'un luxe, d'un confort et d'une puissance sans égal. **Accepter ses faiblesses, se libérer des injonctions de perfection en tous genres, ce n'est pas nécessairement devenir plus heureux qu'hier, mais c'est augmenter la probabilité d'y parvenir. Et c'est, assurément, devenir plus fort.**

CHAPITRE 2

L'invraisemblable réalité du monde



Et si l'univers portait les clés et la responsabilité de ce que nous sommes autour de son cou ?

Produit d'une savante et mystérieuse combinaison de particules élémentaires surgit de la nuit des temps et des profondeurs de l'éternité, quelle est la part de notre responsabilité dans ce que nous sommes et dans ce que nous faisons ? Probablement pas grand-chose. Peut-être rien.

Forts ou faibles, parfaits ou imparfaits, pourquoi sommes-nous ce que nous sommes ? Pourquoi voulons-nous ce que nous voulons ? Pourquoi faisons-nous ce que nous faisons ? Que comprenons-nous de nous-même et du monde qui nous entoure ? Pour expliquer l'inexplicable on croyait autrefois – *et parfois encore aujourd'hui* – à certaines forces occultes et paranormales mais la réalité révélée par la science est devenue plus extraordinaire encore. **Le ciel d'aujourd'hui paraît plus fantastique qu'au temps où il était peuplé par les dieux.**

La réalité surgit des télescopes, des microscopes et des équations dépasse désormais l'imagination. La science nous parle d'un monde devenu insaisissable par la pensée et indescriptible par les mots. Et pourtant, c'est sans doute quelque part dans les profondeurs de cet épais brouillard que se cachent les causes et les origines de nos comportements et de nos passions. Bien avant nos cultures, nos parcours, nos convictions, nos croyances ou notre éducation, il se pourrait bien que l'univers porte les clés et la responsabilité tout

entière de ce que nous sommes autour de son cou. Non seulement la réalité n'a rien perdu de ses mystères mais, à l'inverse ... **plus la connaissance avance et plus notre quotidien s'habille de merveilleux.**

La cafetière et le chameau

Avec la théorie générale de la relativité, Einstein nous apprend que le temps serait relatif. Il varierait soit en fonction de notre vitesse soit en fonction des forces de gravité voisines.¹⁵ Ainsi, par exemple, une minute passée à proximité d'un trou noir, pourrait représenter plusieurs années sur terre. Plus ou moins, selon l'importance de ce trou noir. Des trous noirs dont les masses pourront atteindre plusieurs milliards de fois celle du soleil.¹⁶ Toujours selon la théorie d'Einstein, et contre toute évidence, un trou noir de moins d'un kilomètre de diamètre pourra posséder un volume interne supérieur à celui de l'univers observable.¹⁷ Pendant ce temps, la physique quantique nous explique que l'univers visible ne serait, peut-être, qu'un univers parmi une

¹⁵ Cf. www.quebecscience.qc.ca/pose-ta-colle/pourquoi-le-temps-passe-t-il-plus-doucement-dans-l-espace-que-sur-terre

¹⁶ Sans aller jusqu'à l'exemple massif des trous noirs, qu'on soit sur terre ou en rotation autour de la terre – *comme un satellite* – et le temps, là non plus, ne s'écoulera pas au même rythme. Une donnée prise en compte tous les jours par les horloges atomiques pour l'ajustement de nos GPS. Un ajustement infime, imperceptible à l'échelle de nos vies, mais un ajustement quand même. Lire à ce propos : <https://scienctonnante.wordpress.com/2013/03/04/sans-einstein-pas-de-gps>

¹⁷ Explication donnée par l'astrophysicien Aurélien Barrau dans l'émission « Les Savanturiers » diffusée sur France Inter le 7 juillet 2019 et animée par Fabienne Chauvière. Ajoutons qu'à dimension extérieure constante, les trous noirs ne cessent d'augmenter leur volume et que, pour notre seule galaxie, on compte probablement des centaines de millions de trous noirs.

infinité d'autres¹⁸ et que la réalité observée pourrait dépendre de l'œil qui la regarde¹⁹.

La science nous explique aussi que si nous supprimions le vide à l'intérieur des atomes, notre planète pourrait loger à l'intérieur d'une balle de tennis. Une balle de tennis, de quelques milliards de milliards de tonnes.

Le corps humain serait composé de 30.000 milliards de cellules (et à peu près d'autant de bactéries). Nous serions donc le résultat de la collaboration harmonieuse, et sans répit, de plus de 60.000 milliards de cellules. 60 000 milliards de cellules pour un seul esprit. 60.000 milliards de cellules auxquelles il faut encore ajouter les 100 milliards de neurones qui composent notre cerveau, chacun connecté, en moyenne, à 10 000 autres neurones pour un million de milliards de connexions possibles²⁰.

Toutes nos caractéristiques physiques et mentales, toutes nos aptitudes et nos prédispositions seraient inscrites dans nos gènes. De la couleur de nos yeux à la longueur de nos jambes, de notre espérance de vie à nos capacités intellectuelles, de notre esprit d'aventure à notre sensibilité artistique, de notre sens de l'humour à notre besoin d'amour, de l'année de notre calvitie à nos risques de

¹⁸ « Selon la théorie de l'inflation éternelle, il se forme une infinité de bulles d'espace où l'expansion exponentielle a ralenti. Chacune de ces bulles correspond à un univers ayant ses propres conditions initiales et lois physiques. Et l'un de ces mondes serait notre univers. » écrit Yasunori Nomura, directeur du Centre de physique théorique de l'université de Californie à Berkeley. Article publié en 2017. www.pourlascience.fr/sd/cosmologie/le-multivers-quantique-9811.php

¹⁹ L'expérience dite des « double fentes » semble démontrer que la lumière qui est une onde ne se transforme en particule qu'à partir du moment où on la regarde. C'est l'observation consciente qui viendrait changer les ondes en particules. Lire article « Physique quantique et nature de la réalité » oublié le 26/01/2017 sur www.sciencedesoi.com/physique-quantique-nature-realite/

²⁰ Science et Vie : www.science-et-vie.com/archives/quelle-quantite-d-informations-peut-stocker-le-cerveau-38104

cancer, aussi évolutives soient-elles, toutes ces choses seraient inscrites dans deux minuscules brins d'ADN, cette infime combinaison de phosphate, de sucre et d'azote de la taille d'un nanomètre (10^{-9} mètre), soit un million de fois plus petits qu'un millimètre²¹.

A la lecture de vos dernières analyses médicales, n'avez-vous pas été subjugués ? Comment nos organismes parviennent-ils à une telle précision dans la régulation des valeurs attendues ? Comment nos glucides, nos lipides, nos vitamines et autres sels minéraux peuvent-ils s'équilibrer au milligramme près ? Comment notre chaudière interne parvient-elle à maintenir une température constante de 37°C sur chaque partie du corps ? La science, bien sûr, sait désormais nous décrire et nous expliquer avec une grande précision la plupart de ces phénomènes mais, comment des mécanismes aussi complexes ont-ils pu voir le jour ? La seule combinaison du hasard et du temps suffit-elle à résoudre le mystère de la vie ?

Suffirait-il de poser une cafetière quelque part et d'attendre patiemment quelques millions ou quelques milliards d'années pour qu'elle se transforme en chameau ? Et pourtant, de transformations improbables en métamorphoses prodigieuses, voilà à quoi ressemble la stupéfiante histoire du monde. Peu à peu, au fil du temps, voilà soudain la matière qui s'anime, qui se régule, et qui se met à penser.

« *Le Grand Architecte c'est le temps* » écrivait le naturaliste Buffon au XVIII^{ème} siècle.²² Pour tenter de percer le mystère à l'origine de la vie et de son évolution, on évoque le temps. On l'envisage comme une explication possible. Mais le temps n'explique rien. Ce n'est pas lui qui

²¹ CNRS : www.cnrs.fr/cnrs-images/sciencesdelavieaulyce/cellule/adn.htm

²² « Histoire naturelle ». 36 volumes publiés entre 1749 et 1789.

transforme la cafetière en chameau mais les propriétés intrinsèques de la matière qui lui confèrent ce fabuleux pouvoir de métamorphose. Ce fabuleux pouvoir de se combiner, de s'adapter et d'évoluer. Sans ce pouvoir des particules élémentaires de s'attacher et de se détacher, pour produire de nouveaux atomes et de nouvelles molécules, le temps ne pourrait rien. Il passerait, voilà tout, dans un monde immuable. Le temps est comme l'éprouvette du chimiste. Il permet la réaction mais il n'est pas la réaction. **Seules les lois de la physique et de la chimie, seules les propriétés intrinsèques des particules élémentaires, ont permis au monde que nous connaissons d'exister.** Le temps, lui, ne fait que passer.

Les yeux noirs du panda

Et que dire de la féerie qui nous entoure ? Cette féerie tellement présente qu'on finit par ne plus la remarquer ? Des rayures du zèbre aux yeux noirs du panda, des vallées du Grand Canyon aux neiges du Kilimandjaro, d'un soir de pleine lune à un après-midi de printemps, aucune philosophie ni aucune science n'est jamais parvenue à percer le mystère des splendeurs de la création. Je n'ai, en tout cas, jamais rien lu ni jamais rien entendu de convaincant sur ce sujet. Comment la nature s'y prend-t-elle ? Comment choisit-elle ses formes, ses parfums, ses sonorités, ses textures, ses lumières et ses couleurs ? Nous n'en savons rien. Nous savons juste qu'elle est belle à pleurer. **Le principe de la « mutation favorable » qui permet d'expliquer l'évolution des espèces – en partie au moins – ne permet pas d'expliquer le bleu du ciel ni le scintillement du soleil sur la mer.**

Si chaque grain de matière était une note de musique, il faudrait alors se demander comment, à partir d'un bouillonnement de grains parfaitement désordonné, la nature parvient à composer une symphonie. Une symphonie inachevée, qui se renouvelle sans cesse et qui résonne en toutes choses. N'importe où. Où que l'oreille se tende. Où que le regard se porte. A la moindre éclosion, c'est la beauté qui jaillit. Comme si c'était plus fort qu'elle. Comme si la nature ne savait faire que cela.

Beauté des arbres et beauté des forêts. Beauté des pierres et beauté des montagnes. Beauté de la pluie et beauté des océans. Beauté des étoiles et beauté des galaxies. Beauté des déserts de sable et beauté des étendues glacées. Beauté des brumes par-dessus les marais et beauté de l'été par-dessus les blés. Beauté des plumages et beauté des feuillages. Beauté du fruit sur la branche et beauté du fruit coupé. Beauté du vivant au fond des mers et beauté minérale au fond des cavernes. Beauté fracassante dans la colère des vagues et beauté murmurante dans le clapotis des ruisseaux. Beauté de l'infiniment grand et beauté de l'infiniment petit. Beauté de la terre vue du ciel et beauté du ciel vu de la terre.

C'est cela le mystère de l'esthétique et, plus largement, le mystère de l'organisation de la matière. Comment le désordre absolu des premiers temps accouche-t-il d'un univers féerique et harmonieux ? Comment le désordre absolu des premiers temps s'efface et se métamorphose en une nature aux allures surnaturelles ? Pourquoi, lorsque les nuages s'accrochent aux montagnes, ils ne savent le faire qu'avec élégance ?

Comme le philosophe et mathématicien autrichien Wittgenstein²³, certains diront de l'harmonie et de l'esthétique qu'elles ne sont qu'une vue de l'esprit ou un élément de langage. Une réalité subjective. Sorte d'hallucination collective, elles ne seraient alors que le fruit de notre culture ou de notre imagination. Impossible d'écarter cette éventualité. S'ils ont raison, si la beauté n'existe pas eh bien – *fatalement* – la question de son origine n'existe pas non plus. Pourtant, face à la douceur du regard du panda, sous l'abondance de tant de merveilles, peut-on se contenter de si peu ? L'hypothèse d'une harmonie et d'une esthétique purement culturelle ou imaginaire est-elle plausible ? Par l'omniprésence de la beauté et par son infinie diversité, l'explication n'est-elle pas un peu courte ? N'y a-t-il pas quelque chose qui cloche, quelque chose qui ne tourne pas rond ? Ne manque-t-il pas une pièce fondamentale au puzzle ? **D'où la nature peut-elle bien tirer ce sens mathématique des proportions, des symétries, des asymétries, des contrastes, des nuances et des combinaisons de formes, de volumes et de couleurs ?**

Comment un système de rayures aussi parfait et aussi complexe pourrait-il se dessiner sur le corps du zèbre ? Si la beauté n'existe pas, si l'habitude suffisait à façonner nos goûts, comment pourrions-nous reconnaître la laideur ? Suffirait-il qu'on l'ait connue depuis toujours, ou qu'on nous ait appris à la trouver belle, pour reconnaître des qualités esthétiques à n'importe quelle difformité ou à n'importe quelle dissonance ? Se pourrait-il que l'harmonieuse symphonie du monde ne soit qu'une vue de l'esprit ou la conséquence d'une simple habitude ou d'une simple éducation ? Difficile à croire.

²³ "Ce que l'on ne peut pas parler, il faut le taire." Cette citation, extraite du *Tractatus Logico-Philosophicus* de Wittgenstein, peut être interprétée comme signifiant que les questions esthétiques ne peuvent être résolues par la raison ou par la logique, et qu'il faut donc se taire à leur sujet. Pour Wittgenstein, les questions esthétiques ne peuvent être abordées que par la perception et l'expérience, et ne peuvent être définies de manière objective.

Et puis, finalement, les fluctuations de la perception empêcherait-elle la beauté d'exister ? Faut-il choisir son camp ? Beauté ou subjectivité ? Ne pourrions-nous pas croire aux deux choses à la fois ? Tenez, par exemple, personnellement, je n'apprécie ni les œuvres de Monet ni celles de Picasso. Et alors ? Quelle importance ? Mon goût serait-il le mètre étalon du monde ? Monet et Picasso cesseront-ils d'être de grands peintres pour autant ? Loin de remettre en cause la possibilité de la beauté, nos subjectivités – *au contraire* – par leur infinie diversité, ne contribuent-elles pas à la faire exister ? **La diversité n'est-elle pas l'un des ingrédients essentiels de la beauté ?**

A quoi ressemblerait un monde d'uniformité dans lequel tous les êtres, toutes les choses et tous les goûts seraient identiques ? À quel cauchemar ressemblerait un paysage où la même fleur, le même arbre et la même montagne se reproduirait sans fin sur un terrain sans relief ? Aurions-nous envie d'y vivre ? Non seulement chaque objet produit par la nature sera toujours différent des autres mais, en plus, **par la grâce de la subjectivité, chacune de ces différences sera perçue de façon singulière par celui qui la regarde.** Non seulement le monde vu par un poulpe, par une chenille ou par un Homme ne se ressemblera pas, mais le monde vu par deux individus de la même espèce ne se ressemblera pas non plus. Sans les mystères de la subjectivité, la beauté aurait-elle autant de charme ? Telle une maison de haute couture, la nature ne confectionne que des beautés sur mesure. Des beautés féeriques qui défilent sous nos yeux et qui se réinventent dans chaque regard. Autrement dit, non contente d'avoir inventé la beauté, comme une baguette magique, il n'est pas impossible que la nature ait inventé la subjectivité pour offrir à chaque chose autant de variations que d'observateurs.

Comme une artiste dans sa loge, pendant des milliards d'années, la nature se prépare. Elle se maquille et elle revêt ses plus beaux atours. Pour rien. Pour personne. Pourquoi toutes ces splendeurs présentes depuis toujours ? **En créant la beauté avant les yeux qui pouvaient la voir, prophétique, la nature savait-elle cette conscience en marche qui allait pouvoir l'admirer ?** Impossible à dire. En revanche, nous savons une chose : **si elle existe alors la beauté devient ce langage parlé par la matière mais que seul l'esprit peut comprendre.** Quel est ce lien secret qui unirait alors l'esprit et la matière ? Peut-être viendra un jour ce nouveau Darwin qui saura nous raconter et nous expliquer l'histoire de la beauté. Cette beauté, omniprésente, qui semble accompagner l'apparition et le développement de chaque chose.

Les chamanes

J'ignore si les devins, les télépathes, les guérisseurs, les magnétiseurs, les sourciers, les astrologues, les radiesthésistes et autres chamanes possèdent les pouvoirs qu'ils prétendent mais, même dans cette hypothèse, ces pouvoirs seraient-ils plus extraordinaires que le monde déjà observé ? **A force de la côtoyer, on oublie l'invraisemblable réalité du monde.**

De la formation des trous noirs à l'apparition de la vie, du dialogue constant entre l'esprit et la matière à l'émergence de la conscience, nous ne savons pas si cette réalité est inexplicable mais, une chose est sûre, elle demeure totalement inexploquée. Rien ne va de soi : ni lire dans l'avenir, ni savoir lire tout court. La capacité d'invention et d'apprentissage du langage est un « miracle ». Un « miracle » parmi tant d'autres. *« Il n'existe que 2 manières de vivre sa vie disait*

Einstein : l'une comme si tout était un miracle, l'autre comme si rien n'était pas miracle. » Et il ajoutait : « Les miracles ne sont pas en contradiction avec les lois de la nature mais avec ce que nous savons de ces lois. »

De l'infiniment petit vers l'infiniment grand, chaque nouveau monde découvert s'avère plus complexe et plus incompréhensible que le précédent. « *Après 6000 ans d'observation et de recherche, il n'est pas impossible que nous autres, astronomes, n'ayons découvert que 1% de ce qui compose l'univers* » reconnaissait l'astrophysicien André Brahic.²⁴ Prenez juste un instant. Parlez, exprimez un point de vue, n'importe lequel, et voyez avec quelle vitesse votre cerveau explore votre mémoire, parcourt vos émotions, ordonne vos idées, élabore vos pensées, trouve les mots, utilise la syntaxe appropriée et construit votre discours. Tout ce processus semble surgir à la vitesse de l'éclair. Le tout en intégrant du style, du rythme, de la malice, de l'humour, du mensonge, des sous-entendus ou du second degré s'il le faut. Combien de temps encore faudra-t-il pour qu'un programme informatique soit capable d'un tel prodige ?

Si par le terme « paranormal » on entend désigner l'ensemble des phénomènes pour lesquels nous ne sommes pas en mesure de fournir d'explication rationnelle, alors c'est l'univers tout entier qui mérite ce qualificatif ; c'est l'univers tout entier qui relève du « paranormal ».

²⁴ Propos tenus par André Brahic dans l'émission « Dernières nouvelles de l'univers » diffusée sur France Culture le 28 juillet 2013.

L'ours qui parle

Je me souviens d'une caméra cachée organisée dans une école maternelle. Simulant une séance photo individuelle, on avait installé de petits enfants âgés de quatre ou cinq ans au milieu de peluches. Une fois les enfants en place, prétextant une obligation, le photographe s'absentait et les laissait seuls sous l'œil de la caméra. C'est alors qu'un ours en peluche géant, habité par un complice, s'animait et se mettait à parler. Que croyez-vous qu'il arriva ? Eh bien, loin d'être surpris ou effrayés, avec naturel, les enfants entraient en conversation avec l'ours.

Que nous grandissions au milieu d'ours qui parlent ou que nous naissions avec des pouvoirs de télépathie ou de téléportation et, pour le restant de nos jours, cela nous semblera « *normal* ». Normal de converser avec les ours, normal d'être télépathe ou normal de pouvoir nous téléporter. A force d'habitude, peu à peu, le mystère s'efface et le monde apparaît comme une évidence. Et c'est probablement mieux comme ça. Quel que soit notre degré de lucidité, le sentiment de normalité ressemble beaucoup à un mécanisme de défense naturelle contre l'angoisse et la folie. Ainsi l'adulte blasé et assoupi cesse de s'émouvoir. Il ne s'étonne plus de rien. Voilà qu'il se met à trouver « *normal* » les couleurs sur les ailes d'un papillon, la germination d'un grain de blé ou la croissance d'un embryon. Voilà qu'il se met à trouver normal d'exister. Pourtant, plus nous avançons et plus le brouillard s'épaissit. Plus l'évidence devient illusoire. **Nous qualifions de « normal » ce qui est habituel, mais l'habitude ne fait pas l'évidence.**



Qu'on assiste à l'éclosion d'une fleur, au défilé d'une colonne de fourmis ou à la construction d'un nid d'abeilles, on en vient à trouver « normaux » des phénomènes tout simplement ahurissants. De l'infiniment grand à l'infiniment petit, le champ de la réalité observable ne cesse de grandir et, avec lui, le nombre de nos interrogations. « *La réalité observée est devenue tellement complexe, contradictoire et insaisissable que nous ne savons même plus comment la décrire, ni par les mots ni par les équations* » confessait l'astrophysicien, écrivain et poète Michel Cassé.²⁵

On reproche souvent à l'humanité d'être ce qu'elle est. On la juge avec sévérité. On ira parfois jusqu'à l'accuser d'agir « *contre nature* » mais, au regard du mystère qu'elle représente pour elle-même, est-elle vraiment capable d'une telle performance ? Peut-elle agir en dehors du cadre que la nature a fixé pour elle ?

²⁵ Michel Cassé a exercé son activité d'astrophysicien au CEA (Commissariat à l'énergie atomique) et à l'Institut d'Astrophysique de Paris (CNRS). Spécialiste en physique stellaire et physique quantique. Propos entendu dans l'émission le « Tête à tête » animée par Frédéric Taddei, diffusée sur France Culture le 28 octobre 2012.

Introduction aux dix prochains chapitres

A travers les dix prochains chapitres nous toucherons la question centrale de ce livre. Probablement la plus singulière, mais aussi la plus propice aux controverses et aux malentendus : **la contestation du libre arbitre, c'est-à-dire l'affirmation que, par nature, la liberté de choisir ne peut pas exister.**

Au risque de quelques répétitions, j'ai voulu consacrer cette longue démonstration à cette question car le sujet est sensible et pourra nourrir un peu d'hostilité, et quelques débats passionnés. **En effet, l'absence de libre arbitre est une hypothèse peu agréable à entendre, souvent perçue, à la fois, comme une menace et comme une offense.**

- **Une menace** car, sans libre arbitre, dans un monde exclusivement peuplé d'individus « irresponsables » – *privés de coupable* – à qui distribuer les punitions ? Et, sans punition, comment faire régner l'ordre et garantir la sécurité de tous ?
- **Une offense** car, sans libre arbitre, réduits au rang de simples marionnettes manipulées par l'ordre des choses, nous voilà installés dans une position peu flatteuse pour notre ego.

A cela, pourtant, je répondrai deux choses :

- Tout d'abord que, malheureusement, ce n'est pas **l'inconvénient d'une vérité qui empêche cette vérité d'exister.**
- Ensuite que, loin des risques de désordre et de chaos, et loin de nuire à notre ego, il me semble au contraire qu'abandonner – *ou nuancer* – notre croyance primitive au libre arbitre pourrait nous permettre de bâtir un monde plus apaisé. Un monde débarrassé de la honte, de la culpabilité, de la haine de soi et de la détestation de l'autre. **Un monde dans lequel notre amour-propre pourrait s'enorgueillir de ne pas être dupe de l'illusion de liberté.**

J'ignore, bien sûr, si j'ai raison de penser cela, mais je vais quand même essayer de vous expliquer pourquoi je le pense.

Pour tous ceux qui trouveraient la lecture de ces dix chapitres un peu laborieuse et rébarbative, en voici un petit résumé qui, si vous le souhaitez, vous permettra de bondir joyeusement jusqu'au chapitre XII... « Sans culpabilité et sans honte ». Et, surtout, sans perdre le fil ! Pour les autres, ce petit résumé vous facilitera la lecture et la compréhension des dix chapitres à venir.

Résumé des 10 prochains chapitres

Qui suis-je ? D'où viens-je ? Où vais-je ? Faute de réponse aux questions fondamentales, c'est-à-dire faute de raisons connues pour expliquer l'existence du monde, impossible d'établir des hiérarchies et des priorités incontestables. Impossible de déterminer avec certitude ce qui est important et ce qui ne l'est pas. Ainsi, ne sachant ni pourquoi nous existons, ni pourquoi le monde existe, **nous avons beau agir rationnellement, nous ne possédons aucune raison rationnelle d'agir.** « Sans les passions, l'âme resterait comme un navire en pleine mer lorsque le vent s'arrête de souffler » disait Montaigne.

Physiques ou psychiques, matériels ou spirituels, nos ressentis sont nos seuls moteurs, nos seuls guides et nos seuls maîtres. Sans eux, sans ces sensations d'agréables et de désagréables, de plaisir et de douleur, nous ne posséderions aucune raison d'agir. Car – *en effet* – pour tout être vivant – *doué ou non de conscience* – qu'est-ce que vivre sinon, sans cesse, aller vers l'agréable et fuir le désagréable ?

En vérité, nous confondons probablement deux types de libertés : la liberté d'agir et la liberté de choisir.

- La liberté d'agir c'est la liberté de faire ce que j'aime
- La liberté de choisir c'est la liberté de choisir ce que j'aime.

Si la liberté d'agir est facile à concevoir (*par exemple, ouvrons la cage aux oiseaux et voici qu'ils retrouvent instantanément leur liberté d'agir*), à quoi pourrait bien ressembler la liberté de choisir ? Comment échapper à ce collier des plaisirs que nous portons autour du cou ? Comment choisir librement d'aimer ce que j'aime ?

Nous nous prenons pour des êtres de raison mais, **si nos ressentis étaient l'inverse de ce qu'ils sont, alors nous ferions, probablement, l'inverse de ce que nous faisons.** Comment aspirer à d'autres désirs que ceux inspirés par notre perception ? Jetés au milieu d'un monde et d'un écosystème profondément violents, injustes et cruels, comment démontrer l'existence du bien et du mal au pervers-narcissique incapable d'empathie et de compassion ? Comment transmettre l'émotion de la musique à un sourd ?

Voici donc l'idée unique qui sera développée à travers les dix prochains chapitres : **gouvernés par des forces biochimiques et cosmologiques qui nous dépassent, les raisons profondes de nos motivations nous échappent et, finalement, « faire ce que j'aime », n'est probablement rien d'autre que faire ce que la nature me commande.**

Alors, cette manipulation par le plaisir serait-elle le signe d'une volonté supérieure ? Toute manipulation cache-t-elle nécessairement l'existence d'un manipulateur ? L'univers serait-il doté d'un projet et d'une intention qui le conduiraient à vouloir diriger nos comportements ? Si cette hypothèse est séduisante pour l'esprit – *peut-être un peu trop, car un peu trop facile* – elle demeure, à ce jour, parfaitement indémontrable par la science. Vous ne trouverez donc, dans ce livre, aucune affirmation de ce genre mais juste, encore une fois, une idée unique : **nous ne savons rien des raisons profondes de ce que nous sommes ni de ce que nous faisons.**

Cependant, contrairement aux apparences, je ne vous proposerais pas ici une vision résignée et fataliste du monde. Mon discours ne sera pas une sombre lamentation sur l'impuissance de notre condition. Ma conviction profonde est

tout à fait différente et se résume en ces quelques mots : **devenir conscient du lien de soumission qui nous relie à l'univers c'est – au contraire – pouvoir nous libérer de responsabilités que nous n'avons pas et donc, nous libérer du poids de la honte et de la culpabilité. Ainsi, paradoxalement, c'est en cessant de croire au libre arbitre, que nous augmentons notre pouvoir d'agir.** Répétons ce que vous avez déjà lu trois fois dans ce livre (*Mais c'est probablement la seule idée qu'il faudra vraiment retenir.*) : Il devient tellement plus facile de vivre son histoire lorsqu'on n'a plus besoin de se raconter d'histoires !



CHAPITRE 3

L'ordre des choses



Comment démontrer l'existence du bien et du mal ?

Face à cette nature sans état d'âme où il faut s'entre-dévorer pour vivre, quelle leçon d'humanité, et quelles valeurs universelles, déduire du spectacle du monde ?

A propos de la nature sauvage du cercle polaire, le navigateur Olivier de Kersauson a pu écrire ceci : « *Dans cette contrée, l'Homme ne sert à rien. Tout vie, tout se reproduit, piaille, chasse. Tout le monde bouffe tout le monde. Les baleines, les éléphants de mer, les léopards de mer. Les pingouins vivent dans une odeur de sang, d'excréments et de foutre. C'est stupéfiant. J'aime ce monde qui vit sans nous.* »²⁶

A l'heure de l'éveil des consciences, en ces temps où l'on n'en finit plus de compter les cadavres et de faire l'inventaire des espèces disparues, anéanties, broyées sous le rouleau compresseur des activités humaines, comment ne pas considérer l'Homme comme un intrus et comme une menace pour l'ordre des choses ? Nos activités ravageuses et notre bilan écologique désastreux semblent difficilement contestables. Noyés dans l'irresponsabilité collective, à force de petits coups de canif individuels, il se pourrait bien qu'un jour nous ne finissions par couper cette énorme

²⁶ « De l'urgent, du presque rien et du rien du tout ». POINTS. 2021.

branche sur laquelle nous sommes assis, nous autres, membres de la grande famille des vivants.

Invitée sur la chaîne CNews le 4 décembre 2019, Geneviève de Fontenay déclarait qu'ouvrir le concours des Miss France aux transgenres serait une injure. Les transgenres étaient, à ses yeux, « contre nature ». Le mot était dit.

Quel lien établir entre Madame de Fontenay qui condamne les transgenres et Olivier de Kersauson qui défend les pingouins ? On pourra s'étonner de cette comparaison audacieuse. Pourtant, tous deux soulèvent la même question, celle de notre rapport à la nature et de notre capacité à perturber l'ordre des choses. Sans cesse, presque chaque jour, on entend reprocher à l'Homme ses actes « *contre nature* ». Mais, faut-il rejoindre le concert de ces lamentations ? **L'Homme peut-il réellement s'opposer à l'ordre des choses ?**

Pour vous piquer au vif, commençons d'emblée par la fin. Paradoxalement, malgré son immense pouvoir de nuisance, je ne crois pas à la possibilité pour l'humanité d'agir contre nature. Jamais, dans aucune mesure et sans exception. Une radicalité qui pourra surprendre et qui mérite sans doute quelques explications. Malgré sa prodigieuse intelligence et sa formidable imagination, l'Homme peut-il aller ailleurs que là où le vent le mène et où la nature le conduit ? Probablement pas. Et ceci pour une raison simple : **ne sachant ni d'où il ne vient ni où il va, il ne possède aucune raison rationnelle d'agir.** D'où pourrait bien lui venir son élan destructeur et son

comportement ravageur si ce n'est de la nature elle-même ? Le scorpion ne pique que parce qu'il est un scorpion.²⁷

Le propre de l'homme.

Crime civil ou crime de guerre, face aux plus grandes atrocités c'est toujours la même stupeur et le même étonnement qui reviennent. C'est toujours le même adjectif qui résonne. Inlassablement, on qualifie ces comportements d'inhumains. Mais paradoxalement, la cruauté est un raffinement funeste réservé aux esprits complexes, doués de conscience. **L'accomplissement du « mal » suppose une intention. Il ne peut exister qu'à l'intérieur d'un cadre moral avec la volonté et la conscience d'en sortir.** « *On compare parfois la cruauté de l'homme à celle des fauves, mais c'est faire injure à ces derniers.* » écrivait Dostoïevski.²⁸

Contestant leur dimension humaine, le philosophe Jankélévitch (*ancien déporté et rescapé des camps de la mort*) considérait que les nazis n'étaient que des Hommes « *par hasard* ». ²⁹ **Mais c'est oublier que l'inhumain est aussi le propre de l'Homme.** Je me réjouis de ne pas être habité par un esprit pervers mais je me réjouirais probablement de la même manière si la perversion faisait partie de

²⁷ Fable africaine du scorpion et de la grenouille que vous connaîtrez probablement déjà...

Un scorpion qui voulait traverser une rivière demanda l'aide d'une grenouille. Mais la grenouille, inquiète, commença par refuser. « Ne sois pas stupide lui répondit alors le scorpion. Pourquoi te piquerais-je ? Si je te pique au milieu de l'eau, nous mourrons tous les deux ». Convaincue par tant de bon sens, la grenouille laissa alors le scorpion monter sur son dos. Pourtant, en pleine traversée, une vive douleur lui brûla la peau. Le scorpion venait de lui injecter son venin. « Mais pourquoi as-tu fait ça, demanda la grenouille ? Maintenant, nous allons mourir tous les deux. » « Tu as raison la grenouille répondit son passager... mais, désolé, je suis un scorpion »

²⁸ « Les frères Karamazov », Le Messager russe. 1880.

²⁹ Propos de Jankélévitch entendus dans l'émission « Ne quittez pas l'écoute - Vladimir Jankélévitch » diffusée le 7 juin 1978.

moi. Qui d'autre que la nature pour insuffler la perversion ? Comment et pourquoi la désirer ? Il n'existe pas plus de raison rationnelle de vouloir provoquer la douleur que de vouloir donner du plaisir. L'origine et le sens profond de nos motivations nous échappe. Irrémédiablement. Et la conscience n'y change rien.

En dépit de ce que pourrait laisser croire une lecture un peu rapide de ce qui va suivre, je suis un contemplatif, et je serais bien malheureux sans la présence de nos arbres et de nos oiseaux. Je pourrais rester des heures à observer le vol d'une libellule ou d'un papillon. La cause écologique peut compter sur mon soutien sans faille. Il faudra sans doute l'électrochoc de centaines de millions ou de milliards de morts, et l'extinction de la majorité des espèces pour cela mais, tôt ou tard, une révolution devra se produire. Sauf rupture technologique révolutionnaire, nos modes de vie, nos modes de production, nos modes de consommation ou, le plus sûrement, les trois à la fois, devront changer. Cela dit, quelles que soient les folies de l'humanité – *et que nous parvenions ou pas à sortir de la crise écologique que nous avons créée* – sous ses airs charmeurs, **quoi de plus violent, de plus injuste, de plus cruel et de plus destructeur que la nature ?**

Mère nature !

« Mère nature » l'appelons-nous avec un amour plein d'éblouissement et de déférence ! Certes nous lui devons tout : notre vie et notre survie. Nos sorts sont liés et nous devons la protéger et la préserver au-delà de tout. Pourtant, peut-on imaginer plus mauvaise mère ?

Chic et pomponnée, elle ressemble à cette maman magnifique, élégante et distinguée, presque trop jolie, qui, chaque soir, dans les

volutes d'une absence parfumée, laisserait ses enfants pleurer dans le noir pendant qu'elle irait briller dans les soirées mondaines. On a beau l'aimer passionnément rien n'indique que ce sentiment soit partagé. Quant à l'ordre des choses³⁰, il semble avoir quitté le foyer depuis longtemps. Peut-on imaginer plus mauvais père, moins aimant, moins protecteur et moins attentionné ? Pathologies physiques ou mentales, malformations, dégénérescences, handicaps, pandémies, tornades, cyclones, ouragans, éruptions volcaniques, tremblement de terre, raz de marée, inondations, chutes de météorites, explosions d'étoiles, collisions interplanétaires et intergalactiques. **Quelle plus grande froideur et quelle plus grande indifférence au sort des vivants que celles exprimées par l'ordre des choses ?**

Que pèsent nos armes nucléaires et nos émissions de CO₂, à côté du pouvoir de destruction de la nature ? Que penser de cette nature égocentrique qui ne semble préoccupée que par elle-même et par son évolution ? **S'il existe un Dieu à l'origine de toute chose, quelles sont ses valeurs pour avoir imaginé un écosystème aussi démoniaque ?** Un écosystème où, pour survivre, chacun doit marcher sur le corps de l'autre. Un écosystème où la loi du mieux adapté règne sans partage. Un écosystème dans lequel le nazisme est venu puiser sa justification. « *Quand les nazis disent obéir à la loi de la nature, leur pensée procède d'un darwinisme social parfaitement assumé, selon lequel il n'y a pas de place pour tout le monde – l'une des devises de la Wehrmacht était : « Le Russe doit mourir pour que nous vivions ».* » explique l'historien Johann Chapoutot.³¹ Dans sa course à la performance, par son cynisme et par sa froideur, comment s'étonner que la nature ait pu servir d'inspiration et de modèle au III^{ème} Reich ? Mort aux faibles et aux inadaptés !

³¹ Interview de l'historien Johann Chapoutot publiée dans le Monde le 4 octobre 2019.

Chaque année plus cent milliards d'animaux sont abattus pour nourrir l'humanité. Voilà le bilan macabre. On accuse l'Homme mais qui d'autre que la nature pour nous avoir fait carnivore ? ³² Cette nature où des millions d'espèces animales ou végétales – *du gentil dauphin à la méchante bactérie* – doivent, en un cycle sans fin, se nourrir des autres. Pendant ce temps, sur le champ de bataille, au milieu du carnage, un peu partout sur la planète, on continue de se prosterner. On continue de chanter l'amour de Dieu et de saluer la sagesse et l'exemplarité de la nature. Nous sommes tellement familiers de la mécanique du vivant que tout cela finit par ne plus nous indigner ! Mordre à pleines dents, et avec gourmandise – *comme je le fais moi-même* – dans le cadavre d'un poisson ou d'un volatile nous apparaît comme un standard et une donnée acceptables de l'ordre des choses.

Par la force et par le voile de l'habitude, la cruauté de l'écosystème ne nous étonne même plus. On le prend tel qu'il est. Avec résignation. Comme moi, on pourra même parfois aller jusqu'à s'émerveiller devant l'élégance et l'efficacité d'une partie de chasse lancée par un guépard, un orque ou un épervier. Pourtant, en vérité, **à quoi ressemble le scénario du monde si ce n'est au délire pervers d'un dangereux psychopathe ?**

« Si tu veux survivre, alors il te faudra exécuter et dévorer, chaque jour, plusieurs fois par jour, des êtres vivants que tu choisiras à ta guise, soit dans le règne animal, soit dans le règne végétal ». N'est-ce pas l'injonction permanente que nous fait la nature, en ajoutant avec cynisme : « De toute façon, ne t'inquiète pas, tôt ou tard, et quoi que tu fasses, n'espère pas sauver ta peau. Tu auras beau obéir à mes caprices et te soumettre à ma volonté, toi aussi tu seras tué. Toi

³² Chiffre communiqué par la FAO, l'organisation des Nations Unies pour l'alimentation et l'agriculture. Cf. www.planetoscope.com/elevage-viande/1172-nombre-d-animaux-tues-pour-fournir-de-la-viande-dans-le-monde.html

aussi tu seras mangé. Ne serait-ce que par les vers ou par les flammes. Tu ne sortiras pas vivant d'ici. » ? Qui est l'inventeur d'un tel monde ? Ce monde de gladiateurs où chacun est condamné à tuer ou mourir ? Dans quel esprit malade a pu naître ce projet effroyable de nous jeter les uns contre les autres pour nous entredévorer ?

Avez-vous vu « *Le Choix de Sophie* », ce film dans lequel Meryl Streep devait désigner celui de ses deux enfants, qui serait épargné par les nazis ?³³ Eh bien, que fait d'autres la nature sinon nous imposer, chaque jour, des choix et des comportements assassins ? Heureusement, une forme d'inconscience congénitale nous protège, et nous nous acquittons généralement de ces crimes sans traumatisme, avec la douce sensation d'une paisible normalité. Puisque tout le monde le fait, du plus petit insecte au plus grand prédateur, puisque tout le monde se nourrit du corps de l'autre, si telle est la volonté de la nature de quoi se sentir coupable ?



³³ Adaptation cinématographique du roman de William Styron « *Sophie's Choice* », publié en 1979, et récompensé par le National Book Award en 1980.

Aujourd'hui, à la radio, j'entendais le philosophe Bernard-Henri Lévy qui disait : « *Je ne sais pas si Dieu existe, mais s'il est à l'origine du monde, il s'en est retiré depuis longtemps* ». ³⁴ Dans le même registre, le surréaliste Philippe Labarthe faisait remarquer, non sans malice, que « *si Dieu existait on n'aurait pas besoin d'y croire.* ». ³⁵ « *Si Dieu existe, j'espère qu'il aura de bonnes excuses.* » disait Woody Allen.

Une triste chose

Chacun ne semble naître que pour se reproduire, manger puis être mangé à son tour. Au bout de la chaîne alimentaire, on ne compte plus les proies qui finiront digérées vivantes dans l'estomac de leurs prédateurs, ni ces animaux blessés ou malades qui rendront leur dernier souffle dans une lente agonie. C'est effrayant, et tout à fait déconcertant ! Toutes nos valeurs, jusqu'aux plus élémentaires, jusqu'aux plus largement partagées, semblent aux antipodes de l'ordre naturel des choses et des valeurs de la nature. Une nature qui, pour tout dire, semble n'en avoir aucune. Quel est le sens de notre humanisme ? Simple astuce de la nature pour favoriser la vie sociale et le développement des espèces les plus avancées ? Simple outil collaboratif au service de l'évolution ? **C'est une question essentielle – peut-être la seule question qui compte vraiment – lorsqu'on prétend s'interroger sur le sens et sur la valeur de l'éthique.**

Si par son exemple, l'ordre des choses nous apprend l'équilibre, l'harmonie et les vertus de la diversité, que valent cet équilibre, cette

³⁴ Interview de Bernard-Henri Lévy par Isabelle Morizet dans son émission « On n'a pas qu'une vie dans la vie » diffusée sur Europe 1 le 26 octobre 2019.

³⁵ Philippe Labarthe, dit Ylpe, (1936-2003), dessinateur d'humour, peintre surréaliste et auteur d'aphorismes français.

harmonie et cette tolérance obtenus au prix de n'importe quel sacrifice et de n'importe quelle souffrance ? « *C'est une triste chose de songer que la nature parle et que le genre humain n'écoute pas* » écrivait Victor Hugo.³⁶ Certes ! Mais, si la nature nous parle, que nous dit-elle au juste ? Que vaut l'éloge de la diversité et de la tolérance lorsqu'il est prononcé par un univers sans pitié ? Face à tant d'injustice et de cruauté, Darwin lui-même, cet ancien séminariste, finit par abandonner sa foi chrétienne et par rejoindre le camp des agnostiques. Pour assurer leur descendance, certaines guêpes pondent leurs œufs dans des chenilles qui mourront dévorées vivantes après l'éclosion des larves. « *Un dieu bienveillant n'aurait jamais permis cela* » aurait-il conclu.³⁷

L'autre jour, sur ma terrasse, je voyais un cloporte agonisant se faire dévorer par une armée de fourmis. On voyait ses pattes s'agiter dans tous les sens. Probablement sous la douleur des morsures de mandibules qui vous tuent à petit feu. Un dieu bienveillant aurait-il permis cela ? Par la simple expérience de notre quotidien, avec Darwin, on peut tous se poser la question. D'une pression du pied, je l'ai écrasé sous ma chaussure pour abrégier ses souffrances. **Quelle leçon d'humanité déduire du spectacle du monde ?**

Comment croire en un créateur bien intentionné ? Si l'immense majorité des plantes parvient à se nourrir de minéraux et de lumière, en quoi la consommation de substances animales ou végétales, était-elle un impératif de l'écosystème ? **Il est un humanisme encore plus difficile à défendre que l'humanisme sans Dieu, c'est l'humanisme avec Dieu.** Si Dieu lui-même a voulu un monde

³⁶ « Les Misérables ». Éditions Lacroix, Verboeckhoven et Cie. 1862.

³⁷ « L'origine des espèces ». Le Seuil. 1859.

inhumain, comment se montrer plus royaliste que le roi ? « *J'ai treize ans. Quatorze ans. Quinze ans. J'apprends l'Homme. L'Homme est une saloperie* », affirmait Louis Calaferte après l'expérience de la seconde guerre mondiale.³⁸ Pour Marguerite Yourcenar, qui ne croyait pas en Satan, ce sont les Hommes qui avaient construit « *la férocité, la cruauté et le mal* ». ³⁹ Mais comment partager pleinement l'aigreur de Louis Calaferte, l'amertume de Marguerite Yourcenar ou la tristesse de Victor Hugo ? On accable l'Homme et on érige la nature en modèle. Pourtant, malgré ces crimes infinis dont, chaque jour, l'humanité se montre capable, **où trouver des traces de compassion dans l'univers ailleurs que dans le cœur des Hommes ?**

A quand une nature capable de mauvaise conscience et de bons sentiments ? A quand une nature plus humaine, capable de se préoccuper du sort d'un cloporte ? Ces enfants et ces vieillards qu'on chérit et qu'on protège dans la société des Hommes seront les premières victimes, les premiers sacrifiés, jetés en pâture aux virus, aux bactéries et autres prédateurs dans la nature.

« *C'est une triste chose de songer que l'humanité parle mais que la nature ne l'écoute pas.* ». serait-on tentés de répondre, avec un soupçon de malice et de mauvaise foi, à Victor Hugo.

³⁸ « C'est la guerre ». L'Arpenteur-Gallimard. 1993.

³⁹ Propos entendus dans l'émission « La compagnie des œuvres » animée par Mathieu Garrigou Lagrange et diffusée sur France Culture le 22 juin 2020.

CHAPITRE 4

Le challenger



On croit agir contre nature, mais nous n'agissons que contre nous-même.

Quelle place pour le libre arbitre ? Avec ou sans conscience, chaque être vivant peut-il faire autre chose que ce que lui commandent son espèce, son âge, son sexe, son histoire et son tempérament ?

Comme conséquence du chapitre précédent, inéluctablement, arrive la question du libre arbitre. Face à la nature, le libre arbitre, cette liberté de choisir, serait l'arme absolue. La seule arme, en vérité, qui nous permettrait – *si elle existait* – de faire jeu égal avec la nature et de déjouer ses plans. La seule arme qui nous permettrait d'agir contre nature.

D'un côté il y aurait le tenant du titre, le champion du monde toutes catégories, l'ordre naturel et sa toute-puissance légendaire et, de l'autre, le jeune challenger prometteur, vif comme l'éclair, plein de fougue, d'imagination et de combativité, l'Homme et son intelligence fulgurante, prêt à pulvériser son adversaire et à le vaincre par KO.

On aimerait croire à ce combat mythique, mais l'affiche est trop belle. **Restons modeste. La nature ne connaît probablement aucun challenger.**

Une théorie très minoritaire

« La liberté n'est qu'une invention des théologiens pour rendre les hommes coupables devant Dieu et punissables par les prêtres, c'est-à-dire par ceux qui se réclament de son autorité » disait Nietzsche ⁴⁰. Mis à part quelques rares exceptions comme celles-ci, pour contester l'existence de la volonté libre, on trouve peu de renfort pour venir à ma rescousse. On entend surtout la clameur des voix contraires.

- « Même la pensée la plus basse et la plus médiocre qui traverse l'esprit d'un humain est plus haute et plus grande que le soleil. » affirmait Hegel. Comme beaucoup d'autres, Hegel croyait, lui aussi à cette hiérarchie et à la supériorité de la conscience sur la nature.⁴¹
- « L'Homme est libre. Il n'y a aucune nature humaine dont je puisse faire fond » affirmait Jean-Paul Sartre.⁴²
- Pour le philosophe André Comte-Sponville, si on ne naît pas libre, en revanche on peut le devenir en augmentant sa part de rationalité, c'est-à-dire en cessant de déléguer aux émotions et aux idées reçues ce pouvoir insensé de penser à notre place.⁴³

C'est comme une litanie. Ce type de propos revient sans cesse. Et de la part des intellectuels les plus illustres. Toutes sensibilités confondues. **Peu de sujets semblent faire l'objet d'une telle unanimité.** La plupart du temps, lorsqu'une polémique éclate autour de cette question, ce n'est pas pour savoir si le libre arbitre existe,

⁴⁰ « Le Crépuscule des idoles », Flammarion.1888.

⁴¹ « Les Principes de la philosophie du droit », Gallimard. 1821.

⁴² « L'Être et le Néant », Gallimard. 1943

⁴³ « Petit traité de grandes vertus », PUF. 1995

mais pour connaître les conditions de son existence. Pour les uns il s'acquiert par la naissance, pour les autres il se conquiert par la force de l'esprit et de la volonté ou, encore, par le détachement des biens matériels et des plaisirs du corps mais, généralement, le débat et la controverse s'arrêtent là. Pourtant, après un regard honnête posé sur nous-même, comment ne pas rejoindre Diderot et Spinoza dans leur interrogation ? D'où viennent nos motivations ? Quelles forces nous poussent à agir ? Que savons-nous des causes qui déterminent nos appétits ? Comment répondre sérieusement à cette question ? ⁴⁴

En contestant la possibilité du libre arbitre, en distinguant volonté propre et volonté libre, c'est tout ou rien. **Soit cette théorie – très minoritaire – ne vaut même pas le temps qu'on prendra pour la lire, soit elle renverse notre vision du monde et notre rapport à nous-même.** Pour ma part, comme une sorte d'évidence, cette idée s'est installée en moi dès le plus jeune âge. J'avais onze ans et je venais d'entrer en sixième. Comme vous l'imaginez, je n'avais alors jamais entendu parler de Nietzsche, de Diderot ni de

⁴⁴ « Les hommes ont conscience de leurs appétits mais ignorent les causes qui les déterminent » écrivait Diderot dans son roman « Jacques le Fataliste et son maître ». Il reprenait par-là les propos tenus par Spinoza dans sa « Lettre à Schuller » écrite en 1674 pour contester l'existence du « libre-arbitre »

Autre citation, plutôt violente et radiale, tirée du roman libertin de Diderot « Les bijoux indiscrets » : « Regardez-y de près et vous verrez que le mot liberté est un mot vide de sens. Qu'il n'y a point, qu'il ne peut y avoir d'être libre. Que nous ne sommes que ce qui convient à l'ordre général, à l'organisation, l'éducation et à la chaîne des événements. Ce qui nous trompe, c'est la prodigieuse variété de nos actions jointe à l'habitude que nous avons prise, tout en naissant, de confondre le volontaire avec le libre. Nous avons tant loué, tant repris, et nous l'avons été tant de fois, que c'est un préjugé bien vieux que celui de croire que nous, et les autres, voulons, agissons librement. Mais s'il n'y a point de liberté, il n'y a point d'action qui mérite la louange ou le blâme. Il n'y a ni vice, ni vertu. Rien dont il faille récompenser ou châtier. Qu'est-ce qui distingue donc les Hommes ? La bienfaisance et la malfaisance. Le malfaisant est un Homme qu'il faut détruire, mais non punir. La bienfaisance est une bonne fortune et non une vertu. Mais quoi que l'Homme bien ou malfaisant ne soit pas libre, l'Homme n'en est pas moins un être qu'on modifie. C'est par cette raison qu'il faut détruire le malfaisant sur la place publique. De là, les bons effets de l'exemple, des discours, de l'éducation, du plaisir, de la douleur, des grandeurs, de la misère etc. ».

Spinoza mais, cependant, c'est là, à l'ombre de marronniers jaunissants, en regardant quelques joueurs de billes, que cette intuition m'est venue : quoi qu'il fasse, et quoi qu'on en dise, comme tout le reste de la création, l'Homme semblait emporté par le courant d'un ordre des choses tout puissant, à l'origine de l'ensemble de ses comportements.

Les joueurs de billes

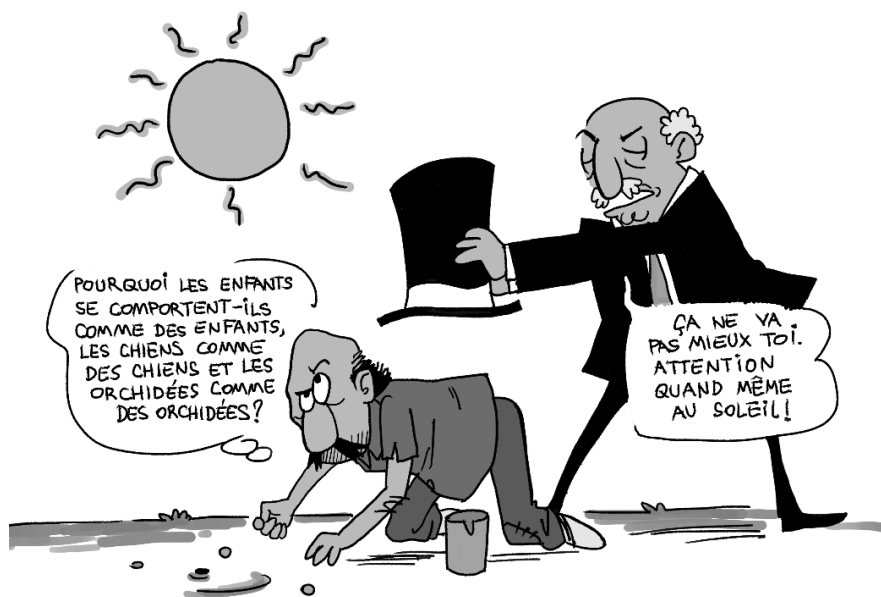
L'école Saint-Charles d'Athis-Mons où je suivais ma scolarité couvrait un large spectre. Elle proposait un enseignement du primaire jusqu'au lycée. Ainsi, au bord d'une longue allée s'étirant à perte de vue, s'enchaînaient les cours de récréation du CP à la terminale. De sorte qu'on pouvait observer, très facilement, le comportement des élèves par classes d'âges. C'est dans ce contexte qu'un jour, brusquement, une question m'est apparue : pourquoi, dans la cour des CM2, presque tous les garçons jouaient aux billes et pourquoi, deux ans plus tard, dans la cour des 5^{ème}, ce jeu avait-il totalement disparu ?

Cette question simple cachait une interrogation plus profonde. **Si je pouvais prévoir, deux ans à l'avance, l'évolution de mes goûts et de mes préférences, quelle était cette volonté qui s'exprimait à ma place et qui venait décider pour moi d'aimer puis de ne plus aimer les billes ?** Avec cette interrogation, c'est comme un rideau qui se levait sur un nouveau décor. Une lumière nouvelle s'allumait et, désormais, le monde ne serait plus jamais le même. Soudain, je comprenais que les enfants se

comportaient comme des enfants, les adultes comme des adultes et les vieillards comme des vieillards. Soudain, je comprenais que mon papa se comportait comme un papa, mon papi comme un papi et que, probablement, bientôt, j'allais suivre le même chemin. En poussant l'intuition plus loin, je comprenais, où je croyais comprendre, qu'un humain se comportait comme un humain, un chien comme un chien et une orchidée comme une orchidée.

Évidemment, comme n'importe qui – *n'allons pas sombrer dans la caricature* – malgré cette intuition, je restais tout à fait conscient de l'infinité des nuances qui faisait la singularité de chacun. Je voyais bien qu'aucun enfant ne ressemblait à un aucun autre enfant, qu'aucun chien ne ressemblait à aucun chien et qu'aucune orchidée ne ressemblait à aucune autre orchidée. Pourtant, au-delà des différences évidentes (*physiques et psychologiques*) qui faisaient la personnalité unique et irremplaçable de chaque individualité, surgissait sous mes yeux ce gigantesque fleuve de l'ordre des choses qui semblait tout emporter sur son passage.

A onze ans, je ne m'exprimais pas encore avec ces mots bien sûr, mais le sentiment général était là : nous étions des créatures prévisibles. **Par son comportement, et malgré des nuances infinies, chaque être vivant suivait les tendances de son espèce, de son âge et de son sexe.** Qui était le programmeur de nos codes génétiques ?



Dès lors, peu à peu, au fil du temps, allait naître cette question : dans une existence dénuée de sens connu, pouvons-nous échapper au courant bouillonnant de l'ordre des choses ? Au nom de quoi telle action serait-elle préférable à telle autre ? Le bien et le mal, l'essentiel et le superflu ... comment faire la différence ? Comment établir des priorités et des hiérarchies ? Au nom de quoi désirer le pouvoir, l'argent, le prestige, la sérénité ou la culture ? Au nom de quoi faire preuve d'altruisme ou de solidarité ? Au nom de quoi préférer le bleu au rouge, l'amour à la guerre, la pensée à l'action, la liberté à la sécurité, ou les billes aux filles ? **Bref, malgré nos différences infinies, comment vouloir autre chose que ce que la nature nous commande ?** Quelle place pour le libre arbitre ? La singularité fait-elle la liberté de choisir ?

Contre l'avis d'Olivier de Kersauson, de Madame de Fontenay, de Victor Hugo, de Hegel, de Sartre, d'André Comte-Sponville et de tant

d'autres voilà pourquoi, me semble-t-il, rien de ce qui existe ne pourrait exister si la nature ne l'avait voulu ou, pour le moins, ne l'avait permis. Voilà pourquoi, me semble-t-il, aucune action humaine ne peut se faire contre nature. L'univers n'a pas grand-chose à craindre de nous. Il nous survivra toujours. **Là où nous croyons agir contre nature, nous n'agissons que contre nous-même.**

Il pourra sembler bien naïf, pour ne pas dire parfaitement idiot, de vouloir s'opposer à des esprits de l'envergure de Hegel, de Sartre ou de Victor Hugo. Autant défier un éléphant dans une épreuve de force. Mais, bien malgré nous, et qui que nous soyons, nous nous trouverons toujours en désaccord avec les plus grands esprits. Comment faire autrement ?

Aussi grands soient-ils, **les grands esprits ont tout dit et le contraire de tout.** Parfois les deux à la fois suivant leurs humeurs ou les périodes de leurs vies. Ils ont défendu toutes les possibilités de croyances ou de non-croyances, d'optimisme ou de pessimisme, d'espoir ou de désespoir, de doutes ou de certitudes. Ils ont adhéré à toutes les idéologies et à tous les systèmes politiques et économiques. Ils ont navigué sur tous les courants de la sociologie, de la philosophie, de la psychologie ou de la psychanalyse.

Alors, qu'on le veuille ou non, qu'on les connaisse ou non, le simple fait d'émettre une opinion, nous conduira nécessairement à contredire certains intellectuels et à tomber d'accord avec d'autres. Les grands esprits passent leur temps à se chamailler.

À connaissance et à intelligence égales, on pourra déboucher sur des conclusions radicalement opposées. C'est dire à quel point nos opinions sont peu de choses. A commencer, d'abord et surtout, par la mienne, bien sûr.

Et qu'on ne voit là aucune ironie facile et désobligeante. Je ne fais que souligner la noirceur et la profondeur de cette ignorance fondamentale dans laquelle nous baignons tous. Quelles que soient nos facultés intellectuelles. *« L'intellectuel constamment se fait prophète et constamment se trompe »* rappelait l'historienne Annie Cohen-Solal.⁴⁵

Les virtuoses de la perception

« Qu'est-ce que le temps ? demandait déjà Saint-Augustin au quatrième siècle. Si personne ne me le demande, je le sais, mais si je dois l'expliquer je ne le sais plus ». Un constat qui pourrait s'appliquer de la même manière aux mystères de la perception. Car – *en effet* – comment décrire nos ressentis par les mots ? Comment expliquer une couleur à celui qui serait privé de la vue, une saveur à celui qui serait privé de goût ou une sonorité à celui qui serait privé de l'ouïe ? Nous sommes tous des virtuoses de la perception, capables de déceler la moindre fausse note ou la moindre pincée de sel en trop, mais des virtuoses impuissants et serviles. Comment expliquer l'émotion esthétique transmise par une mélodie ou par un paysage à celui qui ne la ressentirait pas lui-même ? Que pourrait évoquer le bonheur d'une tarte aux pommes chez celui qui serait dépourvu de

⁴⁵ Propos tenus par Annie Cohen-Solal dans l'émission « Comment les livres changent le monde » diffusée sur France Culture le mardi 6 juillet 2021.

papille ou de pouvoir olfactif ? Que pourrait signifier la compassion ou le remord pour celui dont le cœur serait sec ? **Il n'existe aucun mot pour traduire le langage des sens. Un ressenti ne peut se partager qu'avec celui qui en aura fait l'expérience.** C'est la proximité des ressentis qui fait la proximité des êtres. Plus nous partageons de ressentis et plus nos chances seront grandes de devenir complices et de s'aimer. Voilà ce qu'on appelle les affinités, cette rare communion des sens qui fait ce bonheur indicible d'être ensemble.

Nous ne comprenons pas cette perception qui nous gouverne. On se fraye un chemin à travers une forêt de sensations parfois contradictoires, on pèse et on soupèse, on évalue, on apprécie et on agit en fonction de ce qui nous semble le plus agréable ou le moins désagréable. **On aimerait que nos sens soient porteurs de vérités mais rien ne permet de l'affirmer. Voilà la simple vérité des sens.**

Pour nous guider, nous suivons la lumière d'une myriade de sensations, mais chaque sensation est une lueur fragile, une étoile éphémère qui pourra s'éteindre à chaque instant, aussi brusquement qu'elle sera venue. Une anomalie génétique ? Un accident cérébral ? Une rupture de la moelle épinière ? Quelle qu'en soit la cause, un tout petit dérèglement de cette belle mécanique et voilà que soudain nous ne ressentons plus ni le chaud ni le froid, nous ne reconnaissons plus le jour et la nuit, nous ne distinguons plus un sourire amical d'un visage en colère, nous ne percevons plus les goûts et les odeurs, nous perdons tout sens de la pudeur, de la compassion ou de la modération. Congénitales ou accidentelles, les altérations de la perception sont innombrables. Avec ou sans pathologie, avec ou sans anomalie génétique, chacun perçoit une réalité altérée. Une réalité subjective. Et il agit en conséquence. **Qu'est-ce que la perception ? Si personne ne me le demande, je le sais, mais si je dois l'expliquer je ne le sais plus**

Un long chapelet de fausses évidences

« *L'Homme des origines a dû interpréter le monde qui l'entoure à partir de ses sensations corporelles* » enseignait Freud.⁴⁶ Il parlait au passé, mais en quoi notre condition a-t-elle changé ? Si nous savons désormais que la foudre n'est pas l'expression d'une colère divine, que la terre n'est pas le centre de l'univers, que la conscience partage probablement les mêmes origines que le reste du vivant, malgré toutes nos découvertes, quelle différence ? Au moment d'établir des hiérarchies, de prononcer des jugements et d'apprécier la valeur des choses, à l'heure de distinguer l'important du superflu, le beau du laid ou le bien du mal, sur quoi d'autre nous appuyer sinon – *exactement comme le faisaient nos plus lointains ancêtres* – sur notre ressenti ? Comment pourrait-il en être autrement ?

« *Tout ce que je sais c'est que je ne sais rien* » disait Socrate et répétait Montaigne. Vingt-quatre siècles plus tard, les choses ont-elles vraiment changé ? Si nous ne savons rien de la mort, que savons-nous de la vie ? **L'existence est un long chapelet de fausses évidences qu'on égrène chaque jour, passionnément, avec un peu trop de ferveur et de certitudes.**

Certes, la science nous décrit le monde avec de plus en plus de précision mais décrire un phénomène est une chose et comprendre les raisons de son existence en est une autre. « *Le scientifique qui décrit les lois de la gravitation est incapable d'expliquer les raisons de cette gravitation elle-même, c'est-à-dire pourquoi elle est ce qu'elle est* » rappelle, humblement, le physicien et professeur de philosophie Etienne Klein.⁴⁷

⁴⁶ « Totem et Tabou », Recueil d'essais publiés par Freud en quatre parties de 1912 à 1913 dans la revue allemande Imago.

⁴⁷ Propos tenus par Etienne Klein au cours de son émission « La conversation scientifique » diffusée sur France Culture le 11/01/20 sur le thème « Qu'est-ce qu'expliquer veut dire ? ».

CHAPITRE 5

Le choix et les préférences



L'oiseau ne s'envole que parce que la nature l'exige et le permet.

Nous nous prenons pour des êtres de raison mais, si nos ressentis étaient l'inverse de ce qu'ils sont, alors nous ferions, probablement, l'inverse de ce que nous faisons.

Pour continuer d'explorer la problématique du ressenti, c'est-à-dire la question de la liberté des choix et des préférences, prenons le cas emblématique de l'homosexualité, objet de tant de passions et de tant de polémiques, sujet de tant d'étonnements et de tant d'incompréhensions, source de tant de rejets et de tant de haines. Cette homosexualité condamnée par la loi, punie parfois par la peine capitale ou par la perpétuité, dans 69 pays encore (sur un total de 193).⁴⁸ Une orientation sexuelle que la France jugeait comme un délit pénal jusqu'en 1982.⁴⁹ **Quelle idée plus saugrenue que de vouloir s'accoupler et quelle idée plus saugrenue encore que de vouloir s'accoupler avec un individu du même sexe ?**

Dans quel esprit farfelu pourrait naître ce projet loufoque de venir s'emboîter les uns dans les autres si ce n'est par l'effet de sa constitution biologique ? Dans un monde de raison, sans pulsion, sans instinct et sans incitation biochimique, lequel d'entre nous

⁴⁸ Cf. www.inegalites.fr/Dans-69-pays-sur-193-l-homosexualite-est-interdite

⁴⁹ Loi « Forni » du 4 août 1982

viendrait se dire, un beau matin : « *Tiens ! Et si j'introduisais une partie de mon corps dans celle de mes congénères ?* » ou encore « *Tiens ! Et si je proposais à l'un de mes congénères d'introduire une partie de son corps à l'intérieur du mien ? Ce pourrait-être agréable et divertissant.* ».

Comme tous nos besoins, comme toutes nos envies, le désir sexuel est un élan du corps, pas un produit de la raison. **Devenons chèvre et soudain un buisson de ronces prendra les allures d'un festin.** On ne choisit pas ses appétits. On les constate et on s'y soumet. On pourra y résister bien sûr. Mais qu'est-ce que résister à une envie ou à un désir sinon agir sous l'influence d'envies ou de désirs contraires, qu'on n'a pas choisi non plus ? « *Les hommes ont conscience de leurs appétits mais ignorent les causes qui les déterminent* » écrivait Diderot dans son roman « Jacques le Fataliste et son maître ». ⁵⁰

Comme nous le disions en introduction, vivre c'est d'abord cohabiter avec des caractéristiques et des personnalités qu'on n'a pas choisies. « *Je fais de la psychoéducation. Pour aider mes patients à essayer d'aller mieux, je leur apprend à ne plus se sentir responsables de ce qu'ils sont* » explique le neuroscientifique et psychologue clinicien Albert Moukheiber. ⁵¹

⁵⁰ Diderot faisait lui-même référence à « La lettre à Schuller » écrite par Spinoza en 1674 pour questionner la notion de « libre-arbitre ».

⁵¹ Propos tenus par Albert Moukheiber dans l'émission « Meta de Choc » animée par Elisabeth Feytit

Les voies sans issues

« Une vache n'aime pas un autre vache » dénonçait Ovide, le poète romain, dans sa critique de l'homosexualité.⁵² Eh bien, désormais, les découvertes de l'éthologie nous disent tout le contraire. « A propos de l'homosexualité, la recherche scientifique donne une réponse claire et sans ambiguïté. Loin d'être contre nature, l'homosexualité est dans la nature. Elle a été documentée scientifiquement chez 471 espèces sauvages et 19 espèces domestiques : insectes, arachnides, poissons, amphibiens, reptiles, oiseaux et mammifères. Par ailleurs, bien que toutes n'aient pas fait l'objet d'études scientifiques, des observations de comportements homosexuels ont été rapportées chez environ 1 500 espèces animales » explique l'éthologue Fleur Daugey⁵³.

La raison d'être de l'homosexualité pourra nous échapper mais comment pourrait-elle résulter d'un comportement contre nature ? **C'est par l'exploration de tous les possibles, y compris des voies sans issue, que la nature trouve son chemin.** L'exploration des impasses est indissociable du processus de l'évolution. La création qui frappe à toutes les portes, et qui parcourt toutes les pistes, ne s'interdit rien. Elle balaye toutes les nuances et expérimente toutes les combinaisons.

« La nature n'accepte pas les divisions claires et distinctes. Elle est confuse. Elle produit toujours des exceptions. Plus on est savant en histoire de la biologie et plus il est facile d'accepter cette confusion »

⁵² « Les Métamorphoses ». Ovide, poète romain (43 av. J.-C. - 17 apr. J.-C.)

⁵³ « Animaux homo ». Albin Michel. 2018.

explique Thierry Hoquet, philosophe des sciences naturelles.⁵⁴ La nature progresse à tâtons. Elle procède par élimination. Elle dispose d'un temps et de ressources infinies. Ce qui n'est pas utile aujourd'hui le deviendra peut-être dans trois millions ou dans trois milliards d'années. Ou peut-être jamais. A travers la loi de la sélection naturelle, qu'un lapin blanc naisse dans un pays de neige, que cette couleur favorise sa survie, et voilà son modèle génétique qui s'impose. A travers les lapins blancs ou les moutons à cinq pattes, la nature explore tous les possibles. Et, en matière de sexualité, son imagination semble sans limite.

Comme l'escargot, la coquille Saint-Jacques et certains reptiles, de nombreuses espèces hermaphrodites seront dotées des deux sexes. Il est même certains poissons qui changeront de genre en fonction de leur âge ou de la température de l'eau.⁵⁵ Chez les hippocampes, ce sont les mâles qui portent les œufs et ce sont eux qui accouchent. Chez les aigles pêcheurs de l'Adriatique ce sont les femelles, plus grosses que les mâles, qui commandent.⁵⁶

Chez les plantes à fleurs, chaque individu sera doté des deux organes sexuels, féminin et masculin. Chacun par ses étamines pourra produire du pollen et chacun, par son pistil, pourra être fécondé et produire des graines. Un mode de reproduction à l'efficacité redoutable grâce auquel ces plantes représentent aujourd'hui plus de 90% des espèces végétales. Par leur bisexualité, les plantes à fleurs auront colonisé la planète à une vitesse fulgurante.⁵⁷

⁵⁴ Propos tenus par Thierry Hoquet dans l'émission « Les chemins de la philosophie » animée par Adèle Van Reeth et diffusée le 9 février 2021.

⁵⁵ Cf. www.planeteanimal.com/quels-sont-les-animaux-hermaphrodites-2229.html

⁵⁶ Emission « l'Odyssée pour la vie » diffusée sur France 5 le 12 avril 2022

⁵⁷ Emission « L'abominable mystère des fleurs » diffusé sur France 5 le 19 mai 2022.

Ces frontières au cordeau que nous avons tracées entre le féminin et le masculin n'existent pas dans la nature. **On qualifie de contre nature des comportements omniprésents dans la nature.** On se voudrait maître de sa sexualité mais toute sexualité n'est que la conséquence d'un désir, c'est-à-dire d'une pulsion irrésistible transmise de génération en génération depuis la nuit des temps. Depuis la division de la première cellule. Une pulsion animale ou végétale qui, au nom de la création et de son devenir, nous intime l'ordre de nous accoupler. Quel que soit le partenaire que nous choisirons ou qui nous choisira. Et quel que soit notre degré de conscience.

Sans grand mystère, et sans qu'il soit besoin d'aller chercher plus loin, il semblerait que l'homosexualité fasse partie de ces nombreuses pistes explorées par cette nature en marche vers un horizon inconnu. Tout simplement. **Avec ou sans conscience, l'esprit ne peut rien contre la biochimie du désir.**

Les betteraves et les lavabos

Nous pourrions désirer une betterave ou un lavabo si, parmi ses fantaisies, la nature nous le commandait. Et j'espère que les homosexuels n'iront pas s'imaginer que je compare leurs partenaires à des betteraves ou à des lavabos. J'espère également qu'ils comprendront que cette affirmation vaut de la même manière pour chacun d'entre nous.

« Lorsque j'ai découvert mon homosexualité j'étais très en colère contre moi-même. Moi qui, dès le plus jeune âge, avais toujours rêvé de fonder une famille et d'avoir des enfants, je me retrouvais

condamné à vivre avec cette sexualité que je n'avais pas choisie » témoignait le comédien, metteur en scène et humoriste Jarry, des larmes dans les yeux.⁵⁸

Vivre librement sa sexualité est une chose mais choisir librement sa sexualité en est une autre. On ne choisit pas ses préférences. Quels que soient les domaines et quels que soient les sujets, impossible d'éprouver un désir ou une envie qui ne serait pas voulu, ou pour le moins permis, par la nature. Les forces qui animent notre sexualité ne sont probablement pas différentes de celles qui animent la sexualité du reste vivant.



⁵⁸ Confession souvent faite par Jarry dont, notamment, le 3 février 2022, dans l'émission "C'est à vous", diffusée sur France 5 et animée par Anne-Élisabeth Lemoine.

Comment expliquer l'immense succès des images à caractère pornographique diffusées sur Internet ? Quelle en est la cause ? Qui pousse la moitié de l'humanité – *dont, paraît-il, 70 % d'hommes* – à aller voir cette exhibition de corps nus et ce festival d'acrobaties en tout genre, si ce n'est ce désir d'accouplement surgit du fond des âges ? On qualifie parfois ces comportements compulsifs de perversion ou de maladie, mais qu'est-ce que le succès de la pornographie si ce n'est cette manifestation supplémentaire de notre soumission à l'ordre des choses ? Cette soumission qui nous entraîne massivement et inexorablement vers la reproduction ?

Existe-t-il une différence de nature entre ces grands rassemblements de tortues, de baleines ou d'éléphants de mer en période de reproduction, et ces concentrations d'êtres humains dans nos discothèques ? Quelle folie nous pousse à nous entasser des nuits entières – *et avec un bonheur euphorique* – dans des caves surpeuplées, si ce n'est cet instinct vital qui fait notre puissant besoin de partenaire et notre profond désir d'accouplement ? On évoquera le plaisir de la danse mais, eu égard à l'espace disponible par danseur, il n'est pas certain que les boîtes de nuit – *les biens nommées* – soient l'endroit le plus propice pour se livrer à ce type d'activité.

Certes, seule une infime minorité de nos rapports sexuels seront motivés par la volonté de procréer, certes on pourra mettre de la délicatesse, de l'amour et de la spiritualité dans la communion des corps, mais qu'est-ce que cela change ? Comment le désir pourrait-il naître de raisons rationnelles ? Nous nous accouplons parce que telle est la volonté ou la mécanique du système. Nous nous croyons coupables de nos obsessions sexuelles mais la sexualité est une obsession de la nature. Cette obsession pour la transmission de la vie. Cette obsession pour l'évolution.

Le brame du serf

Le brame du cerf est d'abord le brame du serf. Ce cri déchirant lancé vers le ciel pour signifier, aussi, notre soumission à l'ordre des choses. Lorsqu'on pense à tous ces bois jetés les uns contre les autres et condamnés à combattre pour se reproduire à la saison des amours, comment ne pas penser à tous ces Hommes mâles jetés les uns contre les autres et condamnés à combattre pour s'accoupler en toutes saisons ? **Faute d'un crâne coiffé de grands bois majestueux, c'est à celui qui aura les plus gros bras, la plus grosse voiture ou le plus grand empire.**

Même s'ils ont appris à dissimuler et à mentir, du fond de leurs vérités intimes, tous les hommes savent, ou peuvent savoir, cela. En dehors de quelques exceptions, quel homme n'a jamais ressenti une compassion fraternelle devant les déboires sentimentaux et les émotions débordantes du loup de Tex Avery ? Et je sais de quoi je parle, puisque je suis l'un d'eux. Puisque j'appartiens à la meute. La langue pendante, les babines couvertes d'écumes et les yeux exorbités, toute cette fièvre et toute cette agitation – *pour si peu* – pourraient prêter à sourire si elles n'étaient la cause de tant de violences faites aux femmes et de tant de violences tout court. Sur le grand marché des émotions clandestines, il est cher payé le gramme de testostérone !

Contrairement à beaucoup d'autres espèces, à commencer par celle du loup, l'Homme ne connaît pas de saison des amours. La vie de nos mâles est sans répit. Toujours disponibles. Toujours prêts à s'accoupler. Toujours prêts à bondir. Toujours prêts à combattre. Toujours prêts à sauter à la gorge de leurs frères ou à envahir le territoire du voisin. Passés maîtres dans l'art de la dissimulation et de

l'habillage des pulsions et des instincts, à grand renfort de discours politiques ou philosophiques, les hommes trouveront toujours une bonne raison pour vouloir devenir le mâle dominant.

Les particules élémentaires

Le monde est en germe. Rien de l'univers n'existerait sans les particules élémentaires et leur fabuleuse capacité d'association. A travers ses protons, ses neutrons et ses électrons, au plus profond d'elle-même, la matière porte en elle un potentiel infini sans lequel nous ne serions pas là. Ni nous ni, probablement, rien d'autre. C'est parce que la matière est ce qu'elle est que nous sommes ce que nous sommes. C'est de la matière organique et de notre ADN que surgissent nos aptitudes, nos goûts et nos motivations. Nos choix et nos préférences jaillissent du plus profond de nous-même et de notre déconcertante réalité biochimique et moléculaire. **Que sommes-nous d'autre sinon, d'abord, une savante combinaison de particules élémentaires, ces petites briques fondamentales qui composent toute chose et sans lesquelles aucun objet visible, ou invisible, n'existerait ?**

Nous côtoyons cette évidence comme si de rien n'était. Nous savons qu'elles existent mais au mieux ces particules élémentaires, ne sont pour nous que des objets de curiosité, au pire une chose bien trop petite pour qu'on y prête réellement attention. Quelques poussières insignifiantes. Pire ! Un corps étranger appartenant à un univers parallèle. D'un côté, il y aurait le monde des atomes et des molécules et, de l'autre, il y aurait nous, habitants d'une autre planète et pourvu d'une volonté libre. Et pourtant, **qu'est-ce que l'histoire de la création si ce n'est cet agencement, toujours plus complexe, de particules**

en marche vers la conscience ? Non seulement les particules élémentaires nous constituent mais, plus que cela, nous ne sommes constitués de rien d'autre.

Ou pour le moins, de rien d'autre connu à ce jour. « *Contrairement à ce qu'on imaginait jusque-là, la révolution biologique des années 50 nous a appris que la vie était constituée des mêmes éléments physico-chimiques que tout le reste de la nature.* » rappelait le sociologue et philosophe Edgar Morin.⁵⁹

L'intelligence artificielle

On distingue l'Homme de la machine par les préférences, car ce sont les préférences qui font la volonté. Privé de la perception, en l'absence de sensation agréable ou désagréable, sans joie, sans peine, sans plaisir et sans douleur, toute raison d'avancer s'évanouit. Lorsque tout se vaut, plus rien ne vaut rien. **C'est le jour où nous parviendrons à doter les machines de préférences qu'elles deviendront dangereuses et qu'il faudra s'en méfier car, alors, en quoi se distingueront-elles encore de nous ?**

On appelle « intelligence artificielle » toute pensée fabriquée, c'est-à-dire toute pensée non spontanée issue d'une action et d'une volonté extérieure à elle-même. Mais, en quoi notre intelligence échappe-t-elle à cette définition ? Que sommes-nous d'autres sinon des machines à penser – *de formidables machines* – douées de préférences ? D'où viennent ces préférences qui nous traversent et qui nous animent ? A qui ou à quoi les devons-nous ? Peut-on s'y fier ?

⁵⁹ Propos tenus par Edgar Morin dans l'émission "A voix nue" rediffusée sur France Culture le 8 novembre 2021.

Sont-elles porteuses de sens ou de valeurs universelles ? Qui nous a fabriqué ? Sommes-nous simplement les enfants du hasard et du temps ? « *J'ai parfois le sentiment d'être un personnage de roman, écrit par un auteur inconnu, dont je ne sais rien. Quand va-t-il me tuer ?* » se demande l'intellectuel et prospectiviste Jacques Attali.⁶⁰

On appelle libre arbitre la possibilité d'exprimer des préférences, physiques ou morales, qu'on n'a pas choisies et que nous ne possédons aucune raison rationnelle de choisir. Amas de particules élémentaires, tous les êtres vivants ont des préférences, à commencer par celles de survivre et de se reproduire, mais aucun être vivant – *aussi conscient et intelligent soit-il* – ne possède aucune raison rationnelle d'agir. Il ne peut y avoir de direction évidente pour celui qui ignore d'où il vient et où il va. Alors, tel le pollen virevoltant dans l'air du printemps, on ne se rend jamais ailleurs que là où le souffle du désir et du besoin nous mène. **L'oiseau ne s'envole que parce que la nature l'exige et le permet.**

« *Je n'ai jamais douté que nos organes et nos sens aient une influence sur notre métaphysique et notre morale. Ainsi, nos idées les plus purement intellectuelles ne tiennent probablement, de fort près, qu'à la conformation de notre corps* » écrivait Diderot dans ses « Lettres sur les aveugles à l'usage de ceux qui voient ». Incarcéré au Château de Vincennes le 24 juillet 1749, des propos qu'il paya d'un séjour en prison. Le plus souvent, et on les comprend, les sociétés n'aiment pas qu'on s'interroge sur le bien et le mal tels qu'ils sont enseignés par Dieu.

⁶⁰ « *Il y aura d'autres jolis mois de mai* ». Fayard. 2021.

CHAPITRE 6

La saveur des choses



Notre seule raison d'être, notre seule raison d'avoir et notre seule raison de faire.

Faute de raison rationnelle d'agir, nos actions ne sont que la réponse à un ensemble de stimuli physiques et psychiques complexes. Du petit oiseau qui construit son nid à l'artiste génial qui construit son œuvre, il en va ainsi pour l'ensemble du vivant.

Pour Kant, l'usage de la raison suffisait à l'Homme pour se donner les principes de son action.⁶¹ Pour Camus, la vie n'avait pas de sens mais la dignité de l'Homme c'était de lui en donner un.⁶² Sauver des malheureux de la misère, répandre de la joie, créer des emplois, faire des enfants, combattre l'injustice, porter un costume, revêtir l'uniforme, amasser des fortunes, bâtir des empires, vivre des expériences agréables... Voilà quelques exemples pour illustrer ce qu'on appelle généralement « *donner un sens à sa vie* ». Pour donner un sens à sa vie on voudra se sentir utile, puissant, aimé, considéré ou respecté, on voudra se divertir ou prendre du plaisir. Où tout cela à la fois. Bref, on voudra créer des liens et on voudra vivre des émotions positives. Mais qu'est-ce que vouloir créer des liens et ressentir des émotions positives sinon s'incliner devant le génome, c'est-à-dire se conduire comme cet être social, tourmenté et jouisseur que la nature a fait de nous ?

⁶¹ « Critique de la raison pratique ». PUF. 1788.

⁶² « Le Mythe de Sisyphe ». Gallimard.1942

Il n'existe pas de raison rationnelle de vouloir se comporter en être social, tourmenté et jouisseur. Il n'existe que des raisons biologiques. Ayons l'âme d'un félin solitaire et nous le resterons pour toujours. A-t-on jamais vu un tigre se déplacer en meute ? Comment l'usage de la raison pourrait-il permettre à l'Homme de fixer les principes de son action ? **Donner un sens à sa vie est une chose mais connaître le sens de La Vie en est une autre.**

Le loup hurle parce qu'il est un loup, la vipère mord parce qu'elle est une vipère, la fleur embaume parce qu'elle est une fleur et l'Homme se montre curieux, inventif, aimant, solidaire, turbulent, envahissant et ravageur parce qu'il est un Homme. Comme toute chose ici-bas, chacun d'entre nous fait ce qu'il fait parce qu'il est ce qu'il est. Par les hasards de la génétique et de l'existence. Par les hasards de l'inné et de l'acquis. Que pourrait signifier « *vouloir par soi-même* » lorsque « *soi-même* » ignore tout de ce qu'il est ?

Un rapace se comporte comme un rapace, un rongeur comme un rongeur et un Homme se comporte comme un Homme. Tel que la nature l'a fait. Dans toute sa complexité, dans toute sa diversité et avec toutes ses contradictions. Qui sommes-nous, d'où venons-nous, où allons-nous ? Les questions fondamentales ne possèdent pas plus de réponses aujourd'hui qu'aux premières heures de l'humanité. **La saveur des choses est à la fois notre seule raison d'être, notre seule raison d'avoir et notre seule raison de faire.**

L'allumeur de réverbères

« Je me sens étranger à la musique. Elle ne me procure aucun plaisir, aucune émotion. Au début j'en ai souffert et puis, j'en ai pris mon parti. Je n'avais pas accès à la musique. C'était ainsi ! » confiait Olivier de Kersauson.⁶³

Je me souviens d'une anecdote amusante avec ma compagne de l'époque, Véronique. Un jour, pour lui faire une surprise, j'avais réservé une chambre dans un bel hôtel parisien (le Concorde Lafayette de la porte Maillot devenu aujourd'hui l'hôtel Hyatt) avec vue sur la tour Eiffel. J'attendais sa réaction avec impatience. Eh bien, je n'eus pas à patienter longtemps. A peine entrée dans la chambre, elle s'approcha de la fenêtre et, brusquement, sans plus de formalité, elle tira les rideaux. Fini le spectacle féérique de cette majestueuse silhouette illuminée au cœur d'une nuit d'été. Inutilement scandalisé, je me suis alors écrié : *« Mais qu'est-ce que tu fais ? Je loue une chambre à prix d'or avec vue panoramique sur la Tour Eiffel et tu fermes les rideaux ! »*

« Eh bien quoi ? Je l'ai vu la tour Eiffel. On va pas la regarder toute la nuit ! »

Et, en effet, elle avait raison : le temps de marcher de la porte d'entrée jusqu'à la tringle à rideau, elle avait vu la tour Eiffel ! Si Olivier de Kersauson était insensible à la musique, elle était insensible aux paysages et aux beautés du monde. Je finissais de le comprendre ce

⁶³ Propos tenus par Olivier de Kersauson dans l'émission « Il n'y a pas qu'une vie dans la vie » diffusée sur Europe 1 le 22/12/19 et animée par Isabelle Morizet.

jour-là. « *C'est utile parce que c'est joli* » disait le Petit Prince en parlant de l'allumeur de réverbères. Mais je ne suis pas certain que cette vision poétique des choses suffirait à les convaincre. Comment lutter contre les forces du génome et de la biologie ? L'ADN a la peau dure. Il ne prête pas le flanc si facilement au chant du poète ou aux arguments du scientifique ou du philosophe. La femme que j'aimais n'était pas contemplative. Et alors ? Comment lui en vouloir ? Que faire face aux émotions et aux ressentis dont nous sommes privés ? **Comment reprocher à un sourd de ne pas entendre ?** Ce monde qui m'émerveille à chaque instant pourrait, de la même manière, me laisser indifférent. Et, dans ce cas, que pourrais-je bien y faire ?

Suspectant depuis longtemps que nous n'étions pas égaux face à la perception des choses (là non plus), et pour les besoins de ce livre, j'ai découvert sur Internet que ce phénomène portait un nom : l'anhédonie. Comme certains seront insensibles aux charmes de la musique, d'autres ne ressentiront aucun attrait pour des sujets comme la sexualité, l'argent, la nourriture ou la beauté des paysages. D'après une équipe de chercheurs espagnols, 5% de la population n'éprouverait aucun plaisir à l'écoute de la musique. On parlerait alors d'anhédonie musicale.⁶⁴ Pour les cas les plus sévères, l'anhédonie pourrait être généralisée. On traverserait alors toute une vie sans désir.

« Quel que soit notre degré de conscience, difficile d'échapper à l'emprise d'une subjectivité dont on ne connaît pas les causes. Pour ma part, après 15 années d'études du cerveau, je ne me sens pas

⁶⁴ ANHÉDONIE : Pourquoi certains n'aiment pas la musique. Etude menée par des chercheurs espagnols et publiée dans la revue Current Biology en 2017.

plus capable qu'un autre de combattre cette subjectivité sur laquelle se fondent mes opinions. » reconnaissait Albert Moukheiber, docteur en neurosciences et psychologue clinicien.⁶⁵

Les mélancoliques

« Tous les êtres sont malheureux mais combien le savent ? ». Pour Cioran le malheur était une fatalité consubstantielle à la vie. Une fatalité qu'il fallait apprendre à aimer car elle était le prix de la liberté. On voudrait théoriser mais pouvons-nous réellement établir un lien entre la lucidité de Cioran et ses fascinations morbides ? « Je me suis toujours énormément ennuyé. Dès l'âge de 5 ans je me souviens de certains après-midis où je me jetais par terre sous le coup d'un vide intolérable. » confessait-il.

La lucidité n'entraîne ni optimisme ni pessimisme. Ni désir de vie, ni désir de mort. Ces sensations sont d'une autre nature. Elles ne sont pas le produit de la pensée. Elles jaillissent des tempéraments. **Et les tempéraments sont un mystère qui se révèle souvent dès les premiers âges de la vie.** Il y a ceux qui, comme le réalisateur Claude Lellouche ou l'écrivain Jean d'Ormesson, nous expliquent pourquoi la vie est pleine de promesses. Et puis, il y a ceux comme Emil Cioran ou Michel Houellebecq, qui la décrivent comme un tunnel sans lumière.

⁶⁵ Propos tenus par Albert Moukheiber dans l'émission « Le soleil de Platon » diffusée sur France Inter le 4 août 2021 et animée par Charles Pépin.

Réservoir de promesses ou tunnel sans lumière ? Notre vision de la vie dépendra toujours de deux choses : l'objectivité des événements traversés (*heureux ou malheureux*) et la subjectivité de leur perception. **Il existe probablement autant de raisons valables d'aimer la vie que de rejoindre Cioran ou Houellebecq dans leur désespoir.**



Pourrait-il exister meilleur remède contre le mal de vivre qu'une injection de sérotonine ? « *En analysant des données génétiques de 298.000 personnes, une équipe de chercheurs assure avoir identifié le gène du bonheur.* »⁶⁶ Cette découverte contribuera peut-être à faire évoluer les traitements contre la dépression.

⁶⁶ Cf. La revue Courrier International. Avril 2016.

« *La lucidité ne mène à rien* » constatait amèrement Michel Houellebecq. « *Elle est impuissante face à la dépression* ». ⁶⁷ Et il avait probablement raison. Face au pouvoir des hormones et de la génétique, la lucidité ne peut sans doute pas grand-chose. Notre aptitude au bonheur est un savant cocktail neurochimique qui semble indépendant de tout raisonnement et de toute volonté. Le sourire grimaçant de certains adeptes de la pensée positive et de certains acteurs du développement personnel nous laisse parfois penser que lorsque le bien-être n'est qu'une posture il devient une imposture. **Face à nos inaptitudes, le premier soulagement consistera d'abord à écarter tout sentiment de honte ou de culpabilité.**

Les psychopathes

« Anhédoniques » ou mélancoliques, il y a ceux incapables de plaisir et puis il y a ceux incapables de compassion et de mauvaise conscience. D'après Robert Hare, grand spécialiste du sujet, seulement 10 % des psychopathes seraient en prison (*Il les qualifie de "psychopathes ratés"*), les autres vivraient au milieu de nous. Occupant souvent des postes à responsabilité. Leur insensibilité sentimentale et émotionnelle (*qui serait démontrée par l'imagerie médicale - IRM*) les rendrait incapables d'empathie. Voilà pourquoi ils n'éprouveraient aucun remords ni aucun sentiment de culpabilité.

⁶⁷ Propos entendus dans l'émission « Les Nuits de France Culture » diffusée le 31 juillet 2021. Rediffusion d'une interview donnée par Michel Houellebecq en 1994.

Voilà pourquoi ils seraient indifférents au mal qu'ils font. ⁶⁸ C'est ainsi, probablement, que tous les grands despotes, et autres dirigeants sanguinaires, jouissent du pouvoir qu'ils possèdent et des souffrances qu'ils infligent.

Que faire contre les « anomalies » de la perception ? On ne guérit pas les troubles de la perception par un discours rationnel car il n'existe aucune raison rationnelle d'aimer la musique, d'aimer les beaux paysages, d'aimer les bons restaurants ou d'aimer son prochain.

Que faire contre un dangereux psychopathe incapable d'empathie et animé par une violente pulsion de mort à part l'empêcher de nuire ? Si on connaît de nombreux criminels rentrés dans le droit chemin, malgré une intelligence souvent largement supérieure à la moyenne, on ne rencontre jamais de serial killers repentis saisis de remords sincères.⁶⁹ Aucune sanction, ni aucune pédagogie, ne permettent de corriger les aléas de la perception. **Il n'existe, malheureusement, aucune raison rationnelle d'éprouver de la compassion.**

⁶⁸ Cf. Agora Vox. « Ces gens qui n'éprouvent ni sentiment, ni émotion (ou presque) et que nous subissons sans savoir pourquoi » : www.agoravox.fr/actualites/sante/article/ces-gens-qui-n-e-prouvent-ni-71848.

⁶⁹ Avec un score de 160, le tueur en série Rodney Alcala possédait le même Q.I. qu'Einstein. Cependant, il aurait violé et assassiné entre 50 et 130 femmes. On dit qu'il aimait « jouer » avec ses victimes. Il les étranglait jusqu'à la perte de conscience, puis il répétait cette opération plusieurs fois pour finalement les tuer. On a pu le comparer à Ted Bundy, un autre tueur en série américain, responsable de 30 homicides. Avec un Q.I. estimé entre 124 et 140, Ted Bundy avait gardé chez lui une douzaine de têtes de ses victimes en guise de souvenir

Joel Rifkin et John Christie avaient un QI de 128, Edmund Kemper un QI de 140, Andrew Cunanan un QI de 147, Carroll Cole un QI de 142 et Ted Kaczynski un QI de 167, supérieur à celui d'Einstein.

Même si nos ressentis nous frappent comme la foudre, avec la force et la clarté de l'évidence, il n'existe aucune évidence du ressenti. Ce que je ressens je pourrais, de la même manière, ne pas le ressentir. Il n'est pas toujours facile de comprendre, ou d'admettre, les fluctuations de la perception. C'est ainsi que, parfois, on succombe à la tentation de vouloir imposer la sienne en contestant la qualité, ou l'authenticité, des émotions et des sentiments de l'autre. On aimerait que nos ressentis soient des repères tangibles, un socle solide sur lequel appuyer nos principes et nos valeurs. Mais ils ne le sont pas. **Nous nous prenons pour des êtres de raison mais, si nos ressentis étaient l'inverse de ce qu'ils sont, alors nous ferions, probablement, l'inverse de ce que nous faisons.** Ce sont toutes nos convictions et nos valeurs qui seraient inversées.

« Ce que l'on perçoit et que l'on considère comme normal ne sont que les sensations subjectives que notre cerveau nous communique sur le monde. Mais ces sensations pourraient être à l'opposé de ce qu'elles sont. » explique le neurologue et écrivain britannique Oliver Sacks.⁷⁰

Faute de raison rationnelle d'agir, nos actions ne sont que la réponse à un ensemble de stimuli physiques et psychiques complexes. Du petit oiseau qui construit son nid à l'artiste génial qui construit son œuvre, il en va ainsi pour l'ensemble du vivant.

⁷⁰ « L'homme qui prenait sa femme pour un chapeau ». Le Seuil. 1992.

CHAPITRE 7

Sous la cendre des volcans



La nature est-elle réellement notre alliée ?

Comme des coqs de combat jetés dans l'arène, sommes-nous réellement coupables de nos actes de violences et de nos élans ravageurs ? Jouets sacrifiés d'un projet qui nous dépasse, et si nous n'étions qu'une catastrophe naturelle comme les autres ? Une catastrophe de plus, au service de l'évolution.

L'humanité se comporte parfois comme un nuisible, comme une catastrophe, y compris et d'abord pour elle-même. Mais – *c'est effrayant* – la nature raffole des catastrophes. C'est sous la cendre des volcans que naissent les terres les plus fertiles. Sans danger, sans ennemi, les espèces se figent. Seuls les êtres imparfaits et vulnérables évoluent. Seuls le déséquilibre et la menace créent le mouvement. Voilà pourquoi, nous dit-on, le requin est resté le même pendant plus de 180 millions d'années. Sa principale faiblesse était son invulnérabilité. Jusqu'à l'apparition de l'Homme.

Le grand jeu de chamboule-tout

« *La vie est devenue l'ennemie de la vie* » déclarait le dalaï-lama pour déplorer les nuisances de l'humanité.⁷¹ Et pourtant, quoi de neuf ? La vie n'a-t-elle pas toujours été l'ennemie de la vie, et la nature l'ennemie de la nature ? **Qu'est-ce que l'univers sinon ce grand jeu**

⁷¹ Citation faite par Jean-Claude Carrière dans l'émission « Les racines du ciel » diffusée sur France Culture le 26 février 2016.

de chamboule-tout où l'ordre des choses passe son temps à renverser la table et à redistribuer les cartes ?

Paradoxalement, dans l'univers connu, qui d'autre que la conscience humaine pour se préoccuper du sort de la nature ? Par l'impact d'un seul météore, l'ordre des choses est capable de raser des millions ou des milliards d'années d'évolution. Sans remords. Sans regret. Sans nostalgie. Sans état d'âme. Sans trembler et sans l'ombre d'une mauvaise conscience. Comme ça. En une fraction de seconde. Comme on écrase une mouche. Sans y penser. Comme si rien n'avait d'importance. Dans la plus profonde et la plus complète indifférence. Pour le moins, voilà en tout cas, la vision d'horreur qu'il nous donne, et le sentiment d'effroi qu'il nous laisse.

C'est à une collision cataclysmique il y a 4,56 milliards d'années que nous devons la présence d'eau et donc de vie sur terre. Ce jour où une planète qui faisait la moitié de sa taille vint percuter notre astre à une vitesse de 54.000 km/h.⁷² C'est à l'impact d'une météorite de 10 km de diamètre que nous devons la disparition des dinosaures puis l'apparition de l'humanité et de la conscience soixante-six millions d'années plus tard. Et nous recevons, paraît-il, la visite d'une météorite comme celle-ci environ tous les 100 millions d'années.

Déclencherions-nous tout notre arsenal nucléaire que la nature y trouverait probablement encore son compte. Elle serait bien capable de transformer ce déluge de feu en opportunité. Pas tout de suite. Pas maintenant. Mais patiemment. D'ici à quelques millions ou à quelques milliards d'années. **L'humanité n'aurait alors été qu'une parenthèse. Une expérience manquée. Une de plus, parmi une infinité d'autres.**

Quoi qu'il arrive, que nous décidions ou non d'utiliser nos bombes, que nous résolvions ou non nos problèmes climatiques, le temps de notre planète est déjà compté. L'ordre des choses a déjà

⁷² Cf. Futura Science. www.futura-sciences.com/planete/actualites/geochimie-terre-aurait-garde-son-eau-malgre-collision-theia-70767

programmé sa disparition. Notre terre finira engloutie par l'expansion de son étoile. Dans cinq milliards d'années, elle sera dévorée par son soleil. Et qu'est-ce que 5 milliards d'années ? Une goutte d'eau dans un océan d'éternité.

« *La nature est en colère. On a détruit nos forêts* » présume le poète.⁷³ Mais pouvons-nous compter sur cette colère ? **La nature est-elle vraiment notre alliée ?** L'ordre des choses déplore-t-il autant que nous ce désastre écologique qui se déroule sous nos yeux ?

En incluant la plus célèbre d'entre-elles, celle qui entraîna la disparition des dinosaures, l'histoire de la Terre totalise déjà 5 extinctions de masse, dont la plus destructrice (*l'extinction du Permien il y a environ 250 millions d'années*) aurait causé la disparition de 95 % du vivant.⁷⁴ Certes cette sixième extinction de

⁷³ Chanson « Où va le monde », Kendji Girac. 2015.

⁷⁴ Emission « Nos mondes disparus » diffusée sur France 5 le 23 septembre 2021.

1. Extinction de l'Ordovicien

Quand : il y a environ 445 millions d'années.

Taux de disparitions des espèces : 60 à 70 %.

Cause probable : période glaciaire courte mais intense.

2. Extinction du Dévonien

Quand ? : il y a environ 360 à 375 millions d'années.

Taux de disparitions des espèces : jusqu'à 75 %.

Cause probable : épuisement de l'oxygène dans les océans.

3. Extinction du Permien

Quand ? : il y a environ 252 millions d'années.

Taux de disparitions des espèces : 95 %.

Causes probables : impacts d'astéroïdes, activité volcanique.

4. Extinction du Trias

Quand ? : il y a environ 200 millions d'années.

Taux de disparitions des espèces : 70 à 80 %.

Causes probables : multiples, toujours en débat.

5. Extinction de Crétacé

Quand ? : il y a environ 66 millions d'années.

Taux de disparitions des espèces : 75 %.

Cause probable : impact d'un astéroïde.

masse qui s'annonce serait, pour la première fois, provoquée par l'activité humaine mais quelle différence ? **La sauvagerie de la nature serait-elle plus désirable que la sauvagerie des Hommes ?** Et puis, surtout, la sauvagerie des Hommes serait-elle autre chose qu'une expression, parmi d'autres, de la sauvagerie de la nature ?

La nature semble avoir désespérément besoin de bâtisseurs et de démolisseurs. Les guerriers, les conquérants et autres calamités du genre humain, ne sont probablement pas là par hasard, comme conséquence d'une série malheureuse de circonstances défavorables. A observer les grands principes de la création, on peut le craindre en tous cas. À nos dépens, il n'existe probablement aucune erreur dans la nature, juste des nuisibles et des nuisances pour empêcher le système de tourner en rond et pour le faire avancer. Sans état d'âme et quoi qu'il en coûte. C'est terrifiant ! **Les accidents et les sorties de route semblent faire tragiquement partie du système.**

Après plusieurs mois d'immersion dans une école de snipers en Arizona, l'écrivain et psychanalyste Patrick Declerck déclarait se sentir conforté dans sa vision d'une espèce humaine profondément habitée par l'envie de détruire. *« Je pense que l'humanité est monstrueuse, au point de nous avoir conduit jusqu'à Auschwitz. Prise collectivement notre espèce est une catastrophe. Non seulement elle est capable de faire n'importe quoi, n'importe quand mais, en plus, elle le fait avec jouissance. »* ajoutera-t-il.⁷⁵ On comprend, bien sûr, cette colère et ce ressentiment. Comme une blessure profonde, comment ne pas voir cette cicatrice effrayante qui traverse le visage de l'humanité ? Faut-il, d'ailleurs, passer plusieurs mois parmi les snipers pour remarquer cette balafre monstrueuse ?

⁷⁵ Propos tenus par Patrick Declerck dans l'émission « Avec philosophie », animée par Géraldine Muhlmann et diffusée sur France Culture le 27 septembre 2022.

« *Je les entends rire comme je râle. Je les vois danser comme je succombe. Je ne pensais pas qu'on puisse autant s'amuser autour d'une tombe* » chante ce taureau à l'agonie, la tête posée sur le sable, sous la plume de Francis Cabrel. **Mais d'où vient ce terrible instinct de mort qui nous habite ? A qui la faute ?**

Il n'existe pas plus de raison rationnelle de vouloir détruire que de vouloir construire. Si la nature nous manipule par les plaisirs alors, par le plaisir de tuer, n'est-ce pas son ombre sinistre – *une fois encore* – qui plane par-dessus des banderilles et des habits de lumière ?

Les coqs de combat

Pour essayer de comprendre le monde il faut peut-être d'abord cesser de détester les Hommes et de se détester soi-même. Car on se trompe de cible. On pose sur ses épaules un fardeau trop lourd pour lui et qui, de toute façon, ne lui appartient pas. La colère ou le ressentiment à l'égard de nos congénères détournent notre attention. On cherche des coupables et, pendant ce temps, pendant qu'on s'entretue et qu'on se rejettent les fautes, on s'étonne et on ne comprend pas ce qui nous arrive. **Ce n'est qu'en levant la tête que le coq pourrait découvrir le visage de son véritable adversaire, celui qui l'a jeté dans l'arène et qui organise le combat.** On ira parfois jusqu'à qualifier l'Homme « d'erreur » ou « de parasite » de la nature, mais il se pourrait bien que nous ne soyons que son inquiétante et dangereuse créature.

Chez les Achuars, indiens Jivaros d'Amazonie, aucun mot n'existe pour désigner le concept de nature. Pour eux, l'Homme et la nature ne font qu'un. « *Chez les Achuars, plantes et animaux ne sont pas*

mis à distance dans une sphère autonome qui autoriserait leur exploitation. Ils sont considérés comme des personnes et les relations quotidiennes que l'on entretient avec eux s'apparentent à des interactions sociales. » explique Alessandro Pignocchi, chercheur en sciences cognitives, en référence aux travaux de l'anthropologue Philippe Descola.⁷⁶

« L'incompréhension du présent naît fatalement de l'ignorance du passé » écrivait l'historien Marc Bloch.⁷⁷ De la même manière nous pourrions dire que **l'incompréhension de ce que nous sommes naît fatalement de l'ignorance des forces qui nous gouvernent.**

Pourquoi une nature humaine tellement inhumaine ? Face à tant de désastres, de ravages et de barbarie voilà des millénaires qu'on s'étonne, qu'on se désole ou qu'on s'indigne mais qu'on ne comprend pas. *« Nous vivons dans un monde de fou ! »*. Combien de fois n'avons-nous pas entendu cette exclamation ? L'Homme serait-il une créature démoniaque contre nature ? Une aberration du système ? Une erreur de la création ? Et si l'explication était là, juste sous nos yeux, aussi visible que le nez au milieu de la figure ? **Capable du meilleur comme du pire, lorsqu'elle commet le pire, et si l'humanité n'était qu'une simple catastrophe naturelle comme les autres ?** Et si l'humanité n'était que l'un des nombreux visages de la nature ?

⁷⁶ Cf. <https://reporterre.net/La-nature-n-est-pas-utile-elle-est-irremplacable>.

⁷⁷ Citation faite par Marek Halter dans son livre « Faites-le ! » publié chez Kero en 2013.



Qu'on s'en étonne, qu'on s'en désole ou qu'on s'en indigne, pourquoi toutes ces guerres qui se répètent et pourquoi n'apprenons-nous rien du passé ? Parce que d'une part, chaque fois, leur souvenir s'éloigne chez ceux qui ne les ont pas connues. Et, d'autre part, parce que, à travers tous les âges, toutes les cultures et toutes les civilisations, la nature ne cesse jamais d'accoucher d'individus dominants, belliqueux et conquérants. Il se trouve toujours un spécimen pour surgir quelque part et mettre le bazar. L'explication mériterait probablement quelques nuances, mais, malgré son simplisme apparent, il se pourrait bien, malheureusement, qu'on la trouve quand même à l'origine de la plupart de ces conflits foisonnants qui écrivent l'histoire de l'humanité. **Pourquoi toutes ces guerres ? Peut-être, tout simplement, parce que certains individus sont « programmés » pour ça.**

Pire que cela

Ce n'est donc pas tant la présence d'injustice et de violence dans l'ordre des choses qui puisse choquer ou révolter. C'est bien pire que cela. Vu depuis notre condition, le scénario semble infiniment plus inquiétant. C'est le fait que cette injustice et cette violence soient au cœur du système. **Sans l'injustice et sans la violence du système et de l'écosystème, pas d'évolution possible. La conscience ne serait pas là pour s'indigner et pour condamner le principe qui lui a donné la vie.**

Ce qu'on appelle « le mal » est-il autre chose que ce perturbateur sans scrupule au service de l'évolution ? Cette force occulte qui, au mépris des valeurs morales les plus élémentaires, vient briser les équilibres pour créer le mouvement.

« Ce grand mal, d'où est-il venu ? Qui nous lance les uns contre les autres ? Qui nous tue ? Qui nous montre, pour nous narguer, ce qu'on aurait pu connaître ? Est-ce que notre ruine profite à la Terre ? Est-ce qu'elle aide l'herbe à pousser et le soleil à briller ? Sens-tu cette noirceur en toi, toi aussi ? » se demande un soldat victorieux, au milieu de la désolation d'un champ de bataille, dans « La Ligne Rouge », cette épopée guerrière et métaphysique réalisée par Terrence Malik et tournée sur l'île paradisiaque de Guadalcanal, dans le Pacifique, pour évoquer ce sombre épisode de la Seconde Guerre mondiale.⁷⁸

Il se pourrait bien que tous les malheurs du monde ne proviennent pas de l'humanité mais de ce que la nature à « voulu » qu'elle soit.

⁷⁸ 1999

Alors qu'on me comprenne bien. Qu'on ne me prenne pas pour un partisan ou un complice du système **Je n'en suis que le spectateur perplexe et affligé.**

Pourquoi sommes-nous ce que nous sommes ? Pourquoi voulons-nous ce que nous voulons ? Pourquoi aimons-nous ce que nous aimons ? Nous n'en savons rien. Comment faire lorsqu'une aptitude ou lorsqu'une sensibilité nous manque ? Comment la compenser par la raison ? On pourra agir avec intelligence et avec discernement. On pourra faire varier nos opinions au gré de nos rencontres et de nos réflexions mais comment expliquer rationnellement la saveur des choses ?

Derrière les murs des hôpitaux psychiatriques, les désordres psychiques nous fascinent autant qu'ils nous inquiètent. Ils nous rappellent combien les mécanismes de l'esprit échappent à notre contrôle et à notre volonté. Les voies du génome (*ou d'on ne sait quoi d'autre*) nous dictent leur chanson. Elles écrivent les paroles, elles composent la musique et elles battent la mesure. Nos sensations donnent le « la » et nous vibrons à leur diapason. Quoi que nous fassions et quels que soient nos talents, comment devenir autre chose que de brillants interprètes ? Comment inventer des notes qui n'existeraient pas ? Pour avancer, on écoute les battements de son cœur. Mais, comme tous les cœurs ne sont pas accordés sur le même ton, au milieu de la cacophonie, chacun cherche sa voix.

CHAPITRE 8

Le besoin et l'envie



Faire « ce que je veux » n'est rien d'autre que faire ce que la nature me commande.

Dans un sursaut d'amour-propre, certains voudraient se libérer des plaisirs. Pourtant, matériels ou spirituels, sans ce collier des plaisirs que nous portons autour du cou, que faire et où aller ? Physiques ou psychiques, quelle raison d'agir en dehors du cadre des plaisirs ?

« Le libre arbitre est une fiction inventée par les Hommes pour faire face à leur incapacité à admettre que leurs actes sont le résultat des lois causales. » affirmait Schopenhauer. Pourtant, paradoxalement, à ses yeux, le libre arbitre restait un objectif atteignable. Pour échapper aux causes qui nous déterminent, il croyait au pouvoir libérateur de pratiques ou d'attitudes telles que la contemplation, la compassion, l'ouverture à autrui, l'ascétisme ou le détachement des plaisirs matériels. En d'autres termes, pour lui, **l'accès au libre arbitre devenait possible par l'oubli de soi.**⁷⁹

C'est selon cette même idée et cette même conviction, que certains ermites ou religieux prétendent avoir brisé leurs chaînes. Depuis le fond d'une grotte ou d'un monastère, adeptes de la méditation, du dépouillement et de la transcendance, ils auraient trouvé le chemin de l'indépendance par le renoncement aux plaisirs du corps. Ils auraient échappé à l'emprise de la saveur des choses. Mais le piège est inextricable. Plus je bouge et plus le nœud se resserre. **Car les plaisirs de l'esprit sont encore des plaisirs. Sans eux, aucune vie**

⁷⁹ « Le Monde comme volonté et comme représentation ». Gallimard. 1819.

spirituelle ni aucune vie intellectuelle possible. Quelle que soit la place qu'on lui attribue dans la hiérarchie des valeurs, matériel ou spirituel, un plaisir reste un plaisir. C'est-à-dire un ressenti et une impulsion indépendants de toute volonté libre.

Qu'est-ce que l'ambition stoïcienne ⁸⁰ d'échapper au plaisir si ce n'est la jouissance narcissique de se sentir plus grand et plus fort que les plaisirs ? Et, en ce qui me concerne, qu'est-ce que la réflexion qui vient nourrir ce livre, si ce n'est la jouissance narcissique de me sentir – *soi-disant* – plus grand et plus fort que les illusions ? Cette jouissance narcissique qui flatte mon amour-propre par le sentiment de ne pas être dupe. Même avec les meilleures intentions du monde, on n'échappe pas au pouvoir, sans partage, du plaisir. C'est en vain qu'on croit prendre ses distances. On n'échappe pas plus aux plaisirs qu'on n'échappe aux lois de la physique car ce sont eux qui font le mouvement. Sans eux, tout se fige. Instantanément !

Les collectionneurs de timbre

« Il arrive que des enfants se mettent à concevoir une passion pour un objet qui les occupera toute une vie. Certains tomberont sous la fascination des choses les plus étranges. Le choc psychologique des passions n'a rien à voir l'expression de nobles intentions ou de nobles sentiments. C'est quelque chose qui survient sans qu'on ne puisse jamais vraiment en expliquer la cause. Pourquoi par exemple la passion de la philatélie ? Que trouve-t-on dans les timbres postes ? On n'y trouve rien. Rien qui vaille la peine. » affirmait l'historien Paul

⁸⁰ Le stoïcisme est une philosophie fondée à la fin du IV^{ème} siècle avant J.C par Zénon de Kition, philosophe grec d'origine phénicienne. Elle a pour but ultime la recherche de la sagesse morale et considère que la seule source du bonheur est la vertu, et non le plaisir.

Veyne pour souligner le mystère de nos engouements. A commencer par les siens et par sa passion de l'histoire.⁸¹ **Ce n'est pas la noblesse du sujet qui fait nos passions mais la mystérieuse intensité des émotions qu'il nous procure.**

« Lorsque je m'indigne on pourrait croire que je m'exprime par devoir ou par obligation morale mais, généralement, c'est beaucoup plus élémentaire que ça. Simplement, certaines choses me semblent insupportables et une force irrésistible me pousse à le dire » confiait le philosophe Jacques Bouveresse, relativisant, lui aussi, la noblesse des passions et des sentiments.⁸²

On pourrait multiplier sans fin ce genre d'exemples et de confidences, mais le témoignage le plus fort et le plus probant ne vient-il pas de notre propre expérience ? **Par une simple immersion honnête dans les profondeurs de nos vérités intimes, ne constatons-nous pas, nous aussi, le mystère des forces qui nous animent ?**

Besoins relationnels, rêve d'ascension sociale, élan altruiste, désir d'enfant, goût pour la peinture ou amour de la pêche aux écrevisses, comment expliquer rationnellement pourquoi l'essentiel chez nous ne sera, parfois, que très secondaire, voire insignifiant, pour notre voisin ? On pourra expliquer de façon très argumentée et très convaincante les raisons pour lesquelles il faut sauver cet homme, ou cette guêpe, de la noyade mais, au fond – *en dehors d'une compassion, d'une empathie et d'une humanité viscérale* – impossible de démontrer de façon incontestable l'importance de sauver ces vies qui, de toutes

⁸¹ Propos tenus par Paul Veyne dans l'émission « Voix nue », animée par Laure Adler et diffusée sur France 24 octobre 2005 et écoutée en podcast le 3 octobre 2022.

⁸² Propos tenus par Jacques Bouveresse dans l'émission à « Voix Nue » rediffusée sur France Culture le 11 mai 2021, à l'occasion de sa disparition.

façons, avec ou sans nous, finiront par s'éteindre. Le cartésianisme est peut-être un luxe que l'esprit humain ne peut pas s'offrir. Matérielles ou spirituelles, quels que soient nos plaisirs ou nos déplaisirs, nous n'en connaissons jamais ni la raison ni la cause. **Le véritable cartésianisme, c'est-à-dire celui qui accepte de se confronter avec pragmatisme à la réalité observable, ne consiste-t-il pas, d'abord, à reconnaître notre impuissance à accéder à la rationalité du monde ?**

Les morts-vivants

La conscience est naïve. Oubliant ce collier des plaisirs et des émotions autour de son cou, elle chemine fièrement, la tête haute, comme si elle était responsable de ses ressentis. Elle oublie cette nature qui la tient en laisse. En quête de liberté, encouragés par l'orgueil et l'amour-propre, on voudrait échapper à nos désirs et à nos envies. **Mais, débarrassés de nos désirs et de nos envies, sans ce collier des plaisirs et des émotions, à quoi ressemblerions-nous sinon à une horde de morts-vivants, errant sans but, les yeux hagards, dans un monde sans intérêt ?**

« *Donnez-moi l'envie d'avoir envie* » suppliait le chanteur. On sous-estime souvent le miracle fragile de ces envies qui nous accompagnent. Lorsque nos envies disparaissent, c'est l'envie de vivre qui nous abandonne. Il n'existe aucune évidence de l'envie. Le bonheur des uns fera l'indifférence des autres. Qui n'a jamais connu ce désarroi face à l'incommunicabilité des passions ? Tout ce qui m'attire pourrait, de la même manière, me laisser indifférent, sans que je n'y puisse rien. « *Sans les passions, l'âme resterait comme un*

navire en pleine mer lorsque le vent s'arrête de souffler » disait Montaigne.⁸³ Privés de ce qui nous semble physiquement ou psychiquement agréable ou désagréable, que serions-nous d'autres sinon ces navires immobiles, incapables d'avancer ?

Le meilleur des mondes

Nous nous laissons guider par les plaisirs du corps et par ceux de l'esprit car, dans un monde dénué de sens connu, que faire d'autre sinon suivre les lueurs de notre perception ? Que faire d'autre sinon diriger nos pas vers ce qui nous semble physiquement, psychiquement ou intellectuellement agréable, et fuir ce qui nous semble désagréable ?

Aucune vie d'abandon et de générosité sans le plaisir de faire plaisir, sans le plaisir de partager, sans le plaisir de se rendre utile, sans le plaisir de la reconnaissance, sans le plaisir de soulager sa conscience ou sans le plaisir d'être aimé. **L'abnégation est un leurre. Matériel ou spirituel, toute action volontaire n'existe que par le bénéfice attendu.** C'est ainsi ! L'agréable et le désagréable sont nos guides et les plaisirs sont nos maîtres. Inutile de nous flageller. Inutile de nous excuser devant Dieu de ne pas être digne de son Amour. S'il existe, alors n'est-ce pas lui qui a mis en nous cette prétendue indignité ?

⁸³ « Les Essais », Gallimard. 3 livres publiés entre 1580 et 1595.



Lutte militante, acte de résistance, engagement humanitaire, existence monacale, désirs introspectifs, souci de clairvoyance et de vérités... On se voudrait rationnels mais, quoi qu'on fasse, derrière chacun de nos choix, derrière chacune de nos décisions, se trouvera toujours un plaisir ou une émotion, y compris à l'heure de consentir aux plus grands sacrifices. Nos motivations profondes ne relèvent jamais du domaine de la raison. Trouverez-vous un seul exemple contraire ? Personnellement, du fin fond de mes vérités intimes, je n'en vois aucun. C'est tout le paradoxe de notre condition. Un potentiel de lucidité et de questionnement qui semble infini et, dans le même temps, une impossibilité tout aussi infinie d'échapper à notre condition.

Par les pouvoirs hypnotiques du plaisir, plus nous sommes soumis et plus nous nous sentons libres. **Rien ne nourrit mieux l'illusion de la liberté que l'obéissance au plaisir.** Agir par plaisir c'est éprouver cette sensation gratifiante de « *faire ce que je veux* ». Les plaisirs sont-ils autre chose que l'astuce suprême de la création ? « *Faire ce que je veux* », est-il autre chose que faire ce que la nature me commande ? « *Le plaisir est le Dieu du monde* » écrivait Gérard de Nerval.⁸⁴

Ce « *Meilleur des Mondes* » imaginé par Aldous Huxley, ce monde de science-fiction glaçant (*effroyable de perfection*), cette société où chaque individu trouve son bonheur dans l'accomplissement servile de ce pour quoi il a été programmé, n'est-il pas déjà le nôtre ? ⁸⁵ Comme le docteur Crowe dans le « *Sixième Sens* », ne sommes-nous pas ces fantômes que nous croyons pourchasser ? ⁸⁶

⁸⁴ « Les Filles du feu ». Flammarion.1854.

⁸⁵ « Le meilleur des mondes ». Pocket. 1931

⁸⁶ Un petit garçon de huit ans est hanté par un terrible secret. Il voit des gens morts se déplacer autour de lui. Inconscients de leur état, ces morts croient continuer à vivre. Le Dr Crowe (interprété par Bruce Willis), psychologue qui tente de comprendre les raisons de ces visions, va finir par découvrir qu'il est un fantôme lui-même et que c'est à ce titre que l'enfant parvient à le voir. Film de M. Night Shyamalan – 1999.

CHAPITRE 9

Le royaume de la singularité



On croit manipuler notre ADN, mais c'est notre ADN qui nous manipule.

Les rebelles et les insoumis n'existent pas. Ils ne sont que des générateurs de singularité, ce carburant indispensable de l'évolution. A tort ou à raison, voici l'hypothèse que je vais défendre dans ce chapitre. Et si l'insoumission n'était que l'autre visage de la servitude ?

Reste cette immense différence qui sépare la nature de ce « *Meilleur des mondes* » d'Aldous Huxley. La nature est le royaume de la singularité. Prenez deux hippopotames, deux grenouilles ou deux nénuphars, ils ne posséderont jamais exactement les mêmes caractéristiques génétiques. Survient toujours cette infime différence conférant à chacun sa spécificité. Prodige de la création, la nature ne bégaye jamais. Il n'existera jamais deux flocons de neige ni deux jumeaux parfaitement identiques.⁸⁷ Chaque individu, jusqu'au plus infime, possède sa spécificité, sa personnalité. Chaque bactérie possède son propre ADN. Un jour peut-être – *si ce n'est déjà fait* – la science nous apprendra que chaque particule élémentaire est unique, contribuant ainsi à enrichir l'univers de sa différence. Je n'en serais pas surpris.

Contrairement à ce « *Meilleur des mondes* » imaginé par Aldous Huxley, dans la nature la diversité des espèces et la singularité des

⁸⁷ Cf. article du Figaro du 16 décembre 2008 : « Pourquoi chaque flocon de neige est-il unique ? »

individus sont l'essence même de l'ordre des choses. Elles sont les deux jambes qui lui permettent d'avancer. Chaque élément de la création n'existe que pour lui apporter son originalité et la conduire vers demain.

Les rues de la Havane

La nature ne ressemble pas à ce « Meilleur des mondes » d'Aldous Huxley. Elle n'est pas de ces dictatures sinistres faites de grisaille et d'uniformité. Elle n'aime pas les parades militaires. Elle ressemble davantage à ces rues colorées de la Havane. Ces rues pleines d'effervescence où l'on chante et où l'on danse au rythme de la salsa dans un bonheur sensuel baigné de lumière.

Elle ne se contente pas de permettre à chacun d'exprimer sa singularité. Elle l'exige. Les clones et les reproductions fidèles ne l'intéressent pas. L'ordre établi n'est pas pour elle. Elle ne sait vivre que dans l'agitation, le désordre et la révolution permanente. Elle ne jure que par le changement.

N'en demeure pas moins que dans ce monde infiniment plus riche, infiniment plus créatif et infiniment plus joyeux que le celui d'Aldous Huxley, aucun d'entre nous ne possède jamais aucune raison rationnelle de chanter ni de danser. **Nous sommes tous singuliers mais, inutile de pavoiser, car nul ne choisit sa singularité.**

Les insoumis

« Je vais te dire pourquoi tu es là. Tu es là parce que tu as un savoir. Un savoir que tu ne t'expliques pas mais qui t'habite. Un savoir que tu as ressenti toute ta vie. Tu sais que le monde ne tourne pas rond sans comprendre pourquoi mais tu le sais. [...] C'est ce sentiment qui t'a amené jusqu'à moi. L'existence de la matrice. La matrice est omniprésente. Elle est avec nous, ici, en ce moment même. Tu la vois chaque fois que tu regardes par la fenêtre ou lorsque tu allumes la télévision. [...] Elle est le monde qu'on superpose à ton regard pour t'empêcher de voir la vérité. Le fait que tu es un esclave. Comme tous les autres, tu es né enchaîné. Le monde est une prison où il n'y a ni espoir, ni saveur, ni odeur. Une prison pour ton esprit. » explique Morpheus, leader de la résistance, à Noé, venu combattre au nom de la liberté, dans le film Matrix.⁸⁸

Notre réalité pourrait bien ressembler à celle de Matrix. A une nuance près cependant. Matrix est l'histoire d'un combat. D'un combat pour la liberté. Malgré sa noirceur apparente, Matrix nous propose une vision romantique du monde. Une vision fantasmée qui imagine un combat possible. Mais comment combattre la matrice lorsque c'est elle-même qui nous donne le goût de combattre et qui nous souffle nos rêves d'indépendance et de liberté ?

Certains voudront se distinguer à tout prix. Quitte à croire, à dire ou à faire à peu près n'importe quoi pour cela. Mais, aussi atypique soyons-nous, **qu'est-ce que le non-conformisme si ce n'est se conformer à faire ce que la nature attend de nous ou, pour le moins, à se conduire tels que la nature nous a fait ?**

⁸⁸ Film de Lana et Lilly Wachowski sortie en 1999.



L'ordre des choses exige de la singularité et voilà que les esprits les plus rebelles se plient en quatre pour le satisfaire. Par ses tatouages, par son allure, par sa musique, par ses postures, par ses provocations, par ses choix, par ses œuvres ou par ses idées, comme n'importe qui – *comme je prétends le faire moi-même à travers ce livre* – l'insoumis exécute ce qu'on attend de lui. Si, de temps à autre, il nous arrive de développer une pensée subversive ou originale d'où croyez-vous que nous vienne ce goût de la subversion ou de l'originalité ? Dans l'ordre des choses, quoi de plus conforme au système que de vouloir s'y opposer ? Dans un monde où la différence est la norme, quoi de plus conventionnel que la singularité ? **Comment combattre la matrice lorsque, précisément, c'est elle qui nous ordonne de le faire ?**

Soyons Rimbaud, Colette ou Jim Morrison, que ça n'y change rien ! Nous croyons dépasser la nature mais, en vérité, il n'est pas impossible que ce soit elle qui nous demande de l'emmener plus loin. Pour Spinoza, la liberté se conquiert par l'usage de la raison, c'est-à-dire par la prise de conscience, et de contrôle, « *des causes qui nous déterminent* ». ⁸⁹ Pourtant, si la raison nous permet d'agir de façon rationnelle, elle ne confère aucune raison rationnelle d'agir. Agir rationnellement c'est mettre en conformité ses objectifs et ses actes. Ainsi, par exemple, si j'aime la lumière, poser de grandes baies vitrées dans mon salon sera un comportement rationnel. Mais, **il n'existe aucune raison rationnelle d'aimer la lumière**. Une taupe ou un lombric ne rêveront jamais de grandes baies vitrées. On croit que nos rêves nous appartiennent mais c'est nous qui appartenons à nos rêves. Si vous aviez l'âme d'un bovin et l'appétit d'un herbivore alors, en ce moment même, comme moi, vous seriez probablement à quatre pattes, quelque part au milieu d'un champ, en train de brouter.

C'est notre ADN qui nous manipule

Lorsque l'Homme se mêle de génétique on craint qu'il ne contrarie les plans de la nature. Mais, par son action sur le génome, il se contente d'être tel que la nature l'a fait, c'est-à-dire curieux et inventif. **On croit manipuler notre ADN, mais c'est notre ADN qui nous manipule**. C'est lui qui nous invite à le manipuler. C'est lui qui fait notre envie de découvrir et de transformer le monde. C'est lui qui fait de nous des philosophes ou des scientifiques. C'est lui qui nous donne le goût de la subversion et de la révolte. **L'insoumission n'est que l'autre visage de la servitude**. « *Je suis de plus en plus convaincue que l'essentiel de ce que nous sommes est inscrit en nous dès le départ. Comment*

⁸⁹ « L'Éthique », Gallimard. 1677.

s'y trouve-t-il ? C'est une question à laquelle je ne sais pas répondre. » déclarait Marguerite Yourcenar vers la fin de sa vie.⁹⁰

Et si, concernant notre place dans l'univers et le lien qui nous relie à lui, nous nous trompions depuis toujours ? Et si le libre arbitre n'existait pas et ne pouvait pas exister ? Alors, de la sociologie à la psychanalyse en passant par l'histoire, l'économie, l'ethnologie et la philosophie, cette théorie de l'innocence viendrait bousculer l'ensemble de nos sciences humaines. En effet, si nous n'étions qu'un rouage impuissant du système – *un rouage sacrifié qui, quoi qu'il fasse et quoi qu'il en dise, ne semble exister que pour servir un projet et une ambition qui le dépassent* – il faudrait dès lors réviser toutes nos analyses et revoir tous nos jugements à propos du comportement, souvent violent et destructeur, des Hommes.

« Les objets sociaux sont peut-être les plus complexes qui soient. Ils sont produits par des cerveaux, eux-mêmes objets les plus complexes de l'univers connu. Par conséquent, on ne peut expliquer le social uniquement par le social, on ne peut faire de sociologie en ignorant ce que nous disent les sciences à propos de notre psychologie et de notre réalité cognitive. » Selon Gérald Bronner, professeur de sociologie à l'université Paris-Cité et membre de l'Académie nationale de médecine, sans les neurosciences, impossible de comprendre les comportements humains.⁹¹

⁹⁰ Propos tenus par Marguerite Yourcenar et diffusés dans l'émission « La compagnie des œuvres » animée par Mathieu Garrigou Lagrange. France Culture. 23 juin 2020.

⁹¹ « Le danger sociologique », PUF. 2017

CHAPITRE 10

Volonté propre et volonté libre



Une nouvelle révolution copernicienne ?

Avec Copernic et Darwin, nous avons fini par admettre que nous n'étions ni au centre de l'univers, ni en dehors du règne animal. Au prix d'une nouvelle blessure narcissique, ne faudra-t-il pas, également cesser de croire en la volonté libre, cette dernière illusion de supériorité ou d'indépendance de l'Homme vis-à-vis de l'ordre des choses ?

Attention à cet amour-propre qui nous égare et qui favorise, parfois, des visions du monde soi-disant à notre avantage !

A l'heure de nous interroger sur la liberté de choisir, nous confondons peut-être deux types de volontés : **la volonté propre et la volonté libre. Mais la volonté libre est un leurre car, comme nous le disions, « faire ce que je veux » n'est probablement rien d'autre que faire ce que la nature me commande.** Que valent et d'où viennent ces ressentis qui nous conduisent à faire ce que nous faisons et à penser ce que nous pensons ? Que valent et d'où viennent ces ressentis au nom desquels nous prétendons agir par volonté libre ? Voyons cela à travers trois exemples : la philosophie, l'éthique et l'amour. Le goût de la philosophie, le sens de l'éthique ou la fascination pour l'amour pourraient-ils surgir d'une volonté libre ? J'en serais étonné. « *Regardez-y de près et vous verrez que le mot liberté est un mot vide de sens. Il n'y a point et il ne peut y avoir d'être libre. [...]. Nous confondons le volontaire avec le libre.* » écrivait Diderot.⁹²

⁹² « Les bijoux indiscrets ». Roman libertin publié anonymement par Denis Diderot en 1748.



LE GOÛT DE LA PHILOSOPHIE

Imaginons que nous aimions les figues ou que nous aimions la philosophie. Dès lors, ce goût des figues ou de la philosophie seront des caractères spécifiques, des caractères qui nous seront propres – *en effet* – et qui contribueront à faire notre singularité. Le goût des figues ou de la philosophie feront alors partie de notre personnalité (*ou de ce que l'on considère comme tel*) et, par conséquent, notre volonté propre nous conduira, tout naturellement, à vouloir manger des figues ou à vouloir philosopher. Ou encore, à faire les deux, si ces deux activités nous plaisent.

« Je suis dotée d'une volonté infinie qui est aussi grande en moi qu'en Dieu lui-même » revendiquait Descartes.⁹³ Pour autant, si nous possédons tous des singularités qui font notre volonté propre, comment revendiquer une volonté libre ? Répétons-le, dans un monde dénué de sens connu, pourquoi préférer telle chose plutôt que telle autre ? Pourquoi aimer les figues plutôt que la philosophie ? Le goût de la philosophie serait-il l'apanage d'esprits supérieurs ? Je ne le crois pas. J'ai rencontré beaucoup de brillants esprits, amateurs de figues et totalement hermétiques à la philosophie. A l'inverse, j'en ai vu d'autres se passionner pour la vérité avec, parfois – *me semble-t-il* – un peu de niaiserie et beaucoup de naïveté.

A quoi bon se passionner pour la philosophie pour qui a trouvé sa place ici-bas ? Et, pour ce qui est de l'au-delà, à quoi bon se poser des questions pour lesquelles – à ce jour – tout espoir de réponse semble vain ? **Pour le bonheur terrestre, il existera toujours quelque chose de supérieur à la philosophie : la capacité à vivre en paix avec soi-même !** Certains y parviendront spontanément, sans effort et sans interrogation, et d'autres n'y parviendront jamais, même avec l'aide des pensées les plus élevées ou les plus profondes.

Et puis, est-il indispensable de philosopher pour vivre, ou savoir vivre ? La philosophie fait-elle grandir notre part d'humanité ? Ma maman n'était pas philosophe et il ne fallait pas lui encombrer l'esprit avec de grandes questions métaphysiques. Elle n'était pas philosophe mais elle était mieux que cela. Elle était un exemple. Un exemple de tolérance, de dévouement et de générosité au service et au secours, sans cesse, des uns et des autres. Un exemple que bon nombre de philosophes – *ou de prétendus philosophes comme moi* – ne seront jamais. Elle faisait partie de ces soleils qui illuminent et qui

⁹³ « Les Méditations métaphysiques ». Flammarion. 1641

réchauffent le monde. Sa lumière brillait plus fort que celle de bien des livres, et son humanisme, intuitif et spontané, qui ne reposait sur aucune théorie et sur aucun discours, proposait, pourtant, un modèle de société désirable. Une société dans laquelle on pouvait avoir envie de vivre.

« Lorsque vous avez connu la rudesse du monde rural, vous imaginez que chez les intellectuels et les professeurs les choses se passent différemment. Et puis, vient le temps de la désillusion » expliquait Jacques Bouveresse, philosophe et fils de petits paysans, qui déclarait ne jamais fréquenter le milieu des philosophes et des intellectuels.⁹⁴ Vanités, mesquineries, caprices, médisances, jalousies, convoitises, prétention, suffisance, aveuglements, ambitions malsaines, instincts de domination primaires, recherche d'honneurs et d'applaudissements puérils... Il reprochait à cette élite des comportements indignes. Déçu, il ne les trouvait pas à la hauteur de ce piédestal sur lequel il les avait installés. Il aura cherché toute sa vie ces esprits supérieurs dans lesquels il avait placé tant d'espoirs. **C'est que les plus instruits et les plus « intelligents » ne sont pas nécessairement ni les plus aimables, ni les plus sages.**

« Les êtres humains aiment se montrer beaux. Pour ça ils ont besoin de masques et, au fond, la philosophie n'est que l'un de ces masques. » soulignait Nietzsche du haut de sa lucidité sans concession.⁹⁵ Un constat qui pourrait probablement s'étendre à toutes les activités artistiques et intellectuelles, car il est plus facile de briller par les œuvres et par les mots que par les actes. Que valent

⁹⁴ Propos tenus par Jacques Bouveresse dans l'émission « A voix nue » diffusée sur France Culture le 11 mai 2021

⁹⁵ Citation entendue sur France Culture le 4 juin 2021 au cours de l'émission hommage à Jacques Bouveresse : « De la philosophie, de la connaissance, et de la musique ».

l'intelligence et le savoir lorsqu'ils ne sont que faire-valoir ? Peuvent-ils encore éveiller les consciences ?

LE SENS DE L'ÉTHIQUE

D'après le père Dussouil, qui nous enseignait le catéchisme en classe de seconde, pour accéder à la foi chrétienne, « *il suffisait d'ouvrir son cœur à la lumière de Dieu* ». De la même manière, dans une spiritualité séculière – *et comme semble le suggérer Kant* – suffirait-il d'ouvrir son cœur à la lumière de sa perception, suffirait-il de se laisser guider par la saveur des choses, pour pouvoir distinguer le bien du mal ? Existerait-il un messianisme de la perception ? La perception serait-elle porteuse d'un message universel fait de valeurs et de vérités incontestables ?

« *Contrairement aux intelligences artificielles qui en sont dépourvues, au moment des délibérations morales, la conscience humaine dispose des émotions qui sont le bon détecteur* » explique la philosophe Monique Canto-Sperber.⁹⁶ **Pour autant – Et c'est l'une des questions centrales de ce livre – nos émotions sont-elles le bon détecteur ?** Nous ne pouvons que l'espérer car, comme nous nous le demandions quelques pages en arrière, « *Quelles leçons d'humanité déduire du spectacle du monde ?* ». Face à un ordre des choses et à un écosystème carnassier, injuste et cruel, comment affirmer la dimension universelle de principes et de lois que l'univers n'applique pas lui-même ?

⁹⁶ Propos tenus par Monique Canto-Sperber dans l'émission « Les chemins de la philosophie » animée par Adèle Van Reeth est diffusée sur France Culture le 30 juin 2022.

« *Les hommes naissent et demeurent libres et égaux en droits* » nous dit-on.⁹⁷ Mais de quels droits naturels parlons-nous ? D'où sortiraient-ils au juste ? Du chapeau de quel magicien ? **Où trouver des traces de ce droit naturel dans la nature ?** Les valeurs morales appartiennent-elles à un monde supérieur révélé par la conscience ou, au contraire, ne sont-elles qu'un simple outil inventé par la nature pour favoriser la vie sociale et permettre ainsi l'évolution des espèces les plus avancées ? Il serait rassurant de pouvoir compter sur une nature protectrice, garante de nos intérêts individuels et porteuses de valeurs et de droits universels. Mais comment se fier à cette nature ? Depuis quand la nature serait-elle un exemple de moralité et de bienveillance, solidaire des plus faibles et soucieuse du destin de chacun ?

Mère nature ! Quelle plus mauvaise mère regrettions-nous déjà dans un chapitre précédent. C'est le Grand Paradoxe. ⁹⁸ **Si les droits naturels existaient, ils seraient alors immédiatement contraires aux lois de la nature.** « *L'exemple de la nature ne nous donne pas les clés de notre justice et de notre morale* » constatait le poète Sully Prudhomme à la fin du XIX^{ème} siècle.⁹⁹

La croyance aux Droits Universels ne tient pas davantage que la croyance au Ciel. Les droits que nous avons ne sont jamais rien d'autre que les droits que nous nous accordons à nous-même. A

⁹⁷ Article 1 de la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen issue de la révolution de 1789

⁹⁸ Le droit naturel est l'ensemble des droits que chaque individu possède du fait de son appartenance à l'humanité et non du fait de la société dans laquelle il vit. Le droit naturel, qui comprend notamment, le droit à la vie, et à la santé, le droit à la liberté, comme le droit de propriété ; il est inhérent à l'humanité, universel et inaltérable, alors même qu'il n'existe aucun moyen concret de le faire respecter.

⁹⁹ Citation faite par Nicolas Wanlin (*professeur de littérature à l'École polytechnique*) dans l'émission « Avoir raison avec » consacrée à Charles Darwin et diffusée sur France Culture le 14 juillet 2021.

l'image de Dieu, les droits universels semblent directement sortis de notre imagination. Mais attention ! Contrairement aux apparences, je ne réclame pas l'abrogation des Droits de l'Homme. Bien au contraire. Privé de la protection d'une nature bienveillante, que faire d'autre sinon nous protéger nous-même en nous accordant ces droits qu'elle ne nous reconnaît pas ? **C'est parce que les Droits de l'Homme n'existent pas qu'il était urgent de les inventer.**

Par ces lois qualifiées « d'universelles » nous prétendons décrire monde tel qu'il est, mais, sous la dictée de notre perception, c'est-à-dire de l'agréable et du désagréable, nous ne faisons qu'imaginer celui dans lequel nous avons envie de vivre. « *Dieu se retrouve à la fin de tout. J'y crois profondément à ce monde meilleur. Il est la suprême certitude de ma raison, comme il est la suprême consolation de mon âme* » déclarait Victor Hugo.¹⁰⁰ Mais, quoi qu'en dise Victor Hugo, en dehors de notre besoin de consolation, où trouver des signes d'attention et de bienveillance en ce monde ?

LA FASCINATION POUR L'AMOUR

Pour quelle raison la plupart des poèmes et des chansons nous parlent-ils d'amour ? Simple coïncidence ? Rencontre fortuite de volontés libres qui aurait conduit l'immense majorité de nos auteurs à se retrouver, par hasard, sur les mêmes routes, à partager la même inspiration ? Il n'est pas toujours agréable de répondre à cette question. On préfère souvent détourner les yeux et regarder ailleurs. « *Nous avons l'art d'esquiver pour ne pas mourir de la vérité du monde* » remarquait Nietzsche.¹⁰¹

¹⁰⁰ « Les Misérables ». Flammarion.1862.

¹⁰¹ « Ainsi parlait Zarathoustra ». Flammarion. 1883.

Si notre quête d'amour ressemble, incontestablement, à l'expression d'une volonté propre, comment y voir le signe d'une volonté libre ? D'où pourrait bien surgir cette inspiration collective si ce n'est de cette force de vie qui nous pousse inexorablement vers l'accouplement ? Cette force de vie qui pousse chaque cellule à se diviser en deux ? **Si les chansons nous parlent si souvent d'amour c'est probablement parce que la reproduction et la transmission des savoirs sont inscrites parmi les grandes priorités du vivant.**

C'est un fait observé par l'éthologie, cette science du comportement animal : plus une espèce est évoluée et plus les « petits » auront besoin de protection et d'éducation maternelle. Jusqu'à deux ans chez les éléphants, chez les ours et chez les pandas. Quatre à six ans chez les dauphins. Cinq à six ans chez les grands singes. Parfois toute une vie chez l'Homme.

C'est par la solidarité, c'est-à-dire par son aptitude à protéger les plus faibles que l'Homme est devenu le plus fort. Par la force de l'attachement, par la magie de l'amour, on ne se contente plus de se reproduire. On tisse des liens, on construit des familles et on assure la sécurité et l'éducation de sa progéniture. On garantit la transmission des savoirs qui favoriseront la survie des espèces et le perfectionnement du vivant. Dans notre écosystème, qu'est-ce que la raison d'être d'une génération sinon permettre à la génération suivante d'exister et d'avancer plus loin ? Peut-on réduire l'amour à cette vision utilitariste ? Difficile à dire. Mais, **pour la nature, l'attachement ressemble quand même beaucoup à un formidable moyen de parvenir à ses fins, c'est-à-dire à produire de l'évolution et de la complexité.**

« L'amour, cette attraction euphorique ressentie pour l'autre, est le fruit d'un savant cocktail chimique » explique la neurobiologiste Lucy

Vincent.¹⁰² On se rebelle parfois contre ces avancées scientifiques qui percent à jour la biochimie de l'amour mais, comme pour l'ensemble des désirs, quelle raison rationnelle de vouloir aimer ? On invoque ce fameux « *libre arbitre* » source de toute émancipation. Mais, encore une fois, qu'est-ce que le libre arbitre sinon l'accomplissement servile d'aspirations que nous n'avons pas choisi et que nous n'avons aucune raison rationnelle de choisir ? Lequel d'entre-nous pourrait se vanter d'avoir, par sa volonté libre, inventé l'amour et décidé d'aimer ?

Il est vrai que la testostérone, les œstrogènes, la dopamine, l'ocytocine et la vasopressine, ces principales hormones à l'origine des emballements du cœur, viennent bousculer notre vision romantique de la noblesse des sentiments mais comment ignorer cet aspect de notre réalité ? On pourra se prévaloir de la singularité de chacun de nos amours et expliquer que chaque rencontre est unique et on aura raison. Mais cette singularité – *au cœur du système* – ne fait pas la liberté de vouloir. Que nous soyons uniques et que chaque situation le soit aussi ne confère aucune raison rationnelle d'aimer.

À propos de l'amour et de la sexualité, Schopenhauer dénonçait le « *piège de la nature* », cette nature qui inexorablement nous pousse vers la reproduction.¹⁰³ Selon lui, pour rester libre, il fallait fuir l'amour mais qu'on parle d'amour ou de tout autre bonheur, c'est toujours en vain qu'on croit renoncer aux plaisirs. Vouloir renoncer aux plaisirs ne se fait que sous l'impulsion du désir d'indépendance. Or, qu'est-ce que le désir d'indépendance si ce n'est un plaisir lui aussi ? Quoi qu'on fasse, on n'échappe pas au « *piège* ». Il n'existe pas de plaisir libérateur, il n'existe que des plaisirs tout court et – *loin de toute lamentation* – il faut probablement s'en réjouir. Car, que ferions-

¹⁰² « Portrait chimique de votre cerveau amoureux ». Article publié par Hélène combis le 23/12/16. Cf. www.radiofrance.fr/franceculture/portrait-chimique-de-votre-cerveau-amoureux-8439109

¹⁰³ « Le Monde comme volonté et comme représentation ». PUF. 1818.

nous sans eux ? **« Pourquoi vivre si on ne peut aimer, si on ne peut tisser des liens qui nous reliant aux autres ? »** demandait l'écrivain Emile Zola ? ¹⁰⁴

Résister ou succomber à l'amour n'est que répondre à deux appels différents mais c'est répondre quand même. C'est obtempérer parce qu'il n'existe aucune autre façon de faire. Aucune alternative. Qu'on prenne le problème dans tous les sens et qu'on l'examine sous toutes les coutures, il n'existe aucun autre chemin possible. Parler des plaisirs de l'amour, des plaisirs de l'indépendance ou des plaisirs de la lucidité c'est toujours parler de plaisir, c'est-à-dire de ces sensations qu'on éprouve malgré soi, venues d'on ne sait où et on ne sait pourquoi et de ces attractions dont les manifestations seront plus ou moins fortes selon les individus.

Pour Jankélévitch, il appartenait à l'Homme méchant – *s'il existe* – de décider de ne plus l'être.¹⁰⁵ Selon lui, l'amour relevait d'abord de la volonté, mais l'existence de sources d'amour et de gentillesse en chacun d'entre nous est un postulat qui reste largement à démontrer. Comment trouver de l'eau au fond de terres arides ?

Nous ne savons rien de la nature des liens affectifs et émotionnels qui nous unissent. Nous ne savons rien de l'amour ? Qu'est-il au juste ? La manifestation d'une valeur universelle supérieure à toute chose ou, au contraire, un simple stratagème utilisé par le système pour parvenir à ses fins, un stratagème déconnecté de toute valeur morale, juste là pour favoriser l'émergence et le développement de sociétés complexes qui, par leur action, conduiront l'évolution plus loin ?

¹⁰⁴ « Le Docteur Pascal », Folio. 1893.

¹⁰⁵ Propos tenus par Vladimir Jankélévitch et diffusés dans l'émission « Un amour de morale ». France Culture le 30 août 2003.

Quoi ? De notre amour feu ne resterait que des cendres ?

Moi ? J'aimerais que la terre s'arrête pour descendre.

[...] Va savoir, va comprendre.¹⁰⁶

¹⁰⁶ Chanson « Quoi » écrite par Serge Gainsbourg en 1985.

CHAPITRE 11

Liberté d'agir et liberté de choisir



Prisonniers du destin et de la fatalité ?

Paradoxalement, si je ne crois pas en la possibilité du libre-arbitre, je ne crois pas non plus que nos parcours soient tracés d'avance. Avec ou sans libre-arbitre, chacune de nos actions pourra impacter le cours de nos vies.

Alors, à quoi bon ce livre ? Si la volonté libre n'existe pas, si l'insoumission n'est que l'autre visage de la servitude, pourquoi ne pas se laisser porter par le hasard des aptitudes et le bon vouloir des circonstances ? Pourquoi tant de questions ? Eh bien paradoxalement, même si contrairement à Emmanuel Kant je ne vois pas très bien sur quel repère objectif la raison pourrait s'appuyer pour fixer librement les principes de son action, même si je ne crois pas à cette vision caricaturale selon laquelle tout serait possible à qui s'en donne les moyens, même si je ne crois pas en la possibilité du libre arbitre, a priori – *et jusqu'à preuve du contraire* – je ne crois pas non plus au destin et à la fatalité. **Je ne crois pas que nos parcours soient tracés d'avance.**

Quelles que soient les origines biochimiques et hormonales de nos motivations je crois, au contraire, à l'influence de chacune de nos décisions sur le cours de nos vies. Avec ou sans libre arbitre, je crois que c'est toujours la combinaison de nos choix et des hasards – *heureux ou malheureux* – qui, jour après jour, vient écrire notre histoire. Si nous ne pouvons pas agir sur les causes qui nous

déterminent, si nous ne sommes pas libres des motivations qui précèdent l'action, je crois en revanche que chacune de nos actions pourra impacter le cours de notre existence. C'est une nuance importante. Celle autour de laquelle nos points de vue pourront peut-être se rejoindre un peu. **Oui, par mon action, je peux agir pour changer le cours de ma vie !**

Les olives

En 2019, le film Skin portait à l'écran l'histoire vraie de la rédemption du néo-nazi Bryon Widner. Comme nous le montre le récit de ce revirement spectaculaire, par sa faculté d'apprentissage et de raisonnement, chacun d'entre nous pourra faire évoluer sa perception et changer ses préférences, jusqu'à changer brutalement de cap, jusqu'à faire basculer radicalement le cours de sa vie. Pour autant, faut-il voir là l'expression du libre arbitre ? Le revirement philosophique de Bryon Widner est-il l'expression d'une volonté libre ? Je ne le crois pas et je vais continuer à essayer de vous expliquer pourquoi.

Hier au soir, pour la première fois, j'ai pris plaisir à manger des olives.¹⁰⁷ Avec des dégustations répétées, voilà plus de trente ans que je m'efforçais de les aimer. Sur les étals des marchés, elles me paraissaient si belles et si appétissantes ! Je regrettais de ne pas apprécier leur goût. Après plus de trente ans de persévérance, on pourrait considérer que par l'exercice de mon libre arbitre et par l'expression de ma volonté libre je venais de réussir à inverser le cours des choses et à déjouer les plans que la nature avait fait pour moi. J'avais décidé d'aimer les olives et, à force de volonté, j'y étais

¹⁰⁷ 16 septembre 2021 au restaurant l'Oliveraie, à Marseille.

parvenu. Plus fort et plus malin que l'ordre des choses, la nature m'interdisait d'aimer les olives ? Eh bien j'y parvenais quand même !

Alors nous y sommes. C'est ici que tout se joue. Voilà généralement – *me semble-t-il* – la raison sur laquelle se fonde notre croyance au libre arbitre. Nous détournons les yeux et nous oublions une donnée essentielle. Une donnée qui change tout. **Certes j'avais décidé d'aimer les olives mais je n'avais décidé ni de les trouver belles, ni de les trouver appétissantes.**

Qu'est-ce que changer de préférence si ce n'est glisser sur un autre versant de soi-même ? Et comment glisser sur un versant qui n'existerait pas ? En quoi aurais-je été plus malin et plus fort que la nature ? Pendant toutes ces années qu'ai-je fait d'autre sinon agir sous l'influence de ce conflit intérieur qu'elle avait fait naître en moi ? D'un côté je n'aimais pas le goût des olives et, de l'autre, je les trouvais belles et appétissantes.

Toute notre vie, sans répit, on lutte et on se débat, contre ces forces contraires qui nous habitent. On cherche des équilibres et des compromis. Bousculés par nos conflits intérieurs, on s'étonne, ou on se lamente, de nos contradictions. On les considère volontiers comme des anomalies du système. Pourtant, omniprésentes, installées en chacun d'entre nous, ces anomalies ressemblent beaucoup au système lui-même. La nature nous a voulu complexes et contradictoires. Qu'est-ce que penser si ce n'est, d'abord, chercher un chemin dans un labyrinthe de contradictions et de passions inconciliables ? On pourra le regretter mais, de la tectonique des plaques aux collisions interplanétaires, de la fusion des atomes à l'explosion des étoiles, partout dans l'univers, c'est de l'instabilité que naît le mouvement. La friction des forces contraires est le carburant

du cosmos et de l'évolution. Pourquoi l'esprit échapperait-il aux lois qui semblent régir le reste de la création ? Si le système est un mouvement perpétuel tendu vers l'évolution, c'est-à-dire vers toujours plus de complexité, alors pourquoi nous laisserait-il vivre en paix ? Vers quoi marcherait une humanité trop stable et trop équilibrée, trop satisfaite d'elle-même et de sa condition ? **On appelle « libre arbitre » et « volonté libre » notre capacité à naviguer entre des préférences que nous n'avons pas choisies et que nous n'avons aucune raison rationnelle de choisir.**

Considérer que nous soyons mus par des forces naturelles qui nous dépassent n'a rien de très subversif ni de très original. L'influence de l'inné et de l'acquis, de la biologie et du milieu, sur nos vies est un phénomène bien connu et admis par la majorité d'entre nous. Mais, contester l'existence du libre arbitre, c'est autre chose. C'est faire un pas de plus et franchir la ligne rouge. C'est considérer que, quoi que nous fassions, quel que soit notre goût de la rébellion, ces forces qui nous gouvernent ne peuvent pas être dépassées. Ni par la pensée, ni par les actes. Jamais, dans aucune mesure et sans exception. Pas par manque de lucidité ou de détermination, mais juste par une impossibilité mécanique. Juste par le constat – *après une plongée honnête dans les profondeurs de nos vérités intimes* – qu'aucun besoin ni aucun désir ne peut naître en dehors de ceux que le système, le cosmos, l'univers, le monde, la nature, l'ordre des choses ou la création (*j'utiliserai toujours ces sept expressions comme synonymes*) font naître en nous. Y compris, comme nous le disions précédemment, nos rêves d'indépendance et de libertés. C'est la nature qui fait de nous des rebelles. Aucune rébellion possible sans ce goût mystérieux de la rébellion et sans cet orgueil et cet amour-propre, surgis d'on ne sait où. Cet orgueil et cet amour-propre qui

existent mais qui pourraient, tout aussi bien, ne pas exister et entraîner chez nous des comportements tout à fait différents.

Tels ces puissants météores qui déchirent le ciel de l'éternité, nous nous prenons pour des électrons libres mais nous ne faisons qu'aller vers l'attraction la plus forte. Que l'équilibre de ces forces change et voilà que nous changerons de direction. On ne sait jamais quel astre viendra nous prendre dans son orbite. On ne sait jamais la gravité des choses.

Que savons-nous de l'origine de nos motivations et de nos comportements ? Pour le compte de qui ou de quoi nous levons-nous chaque matin ? Pourquoi voulons-nous, pourquoi aimons-nous, pourquoi désirons-nous ? Pourquoi cette farouche volonté de vivre ? Parfois jusqu'à l'obstination. Jusqu'à l'acharnement. Jusqu'à l'absurde. Au prix des pires souffrances. Nous n'en savons rien. De notre appartenance à une espèce à notre appartenance à un genre, de nos caractéristiques physiques à nos caractéristiques mentales, les origines et les attributs de l'être restent un mystère. Nous ne savons ni pourquoi nous sommes ce que nous sommes, ni pourquoi il conviendrait d'être autrement. Replacer l'humanité au cœur du système et comprendre que, comme toute chose, quel que soit son degré d'intelligence et de conscience, elle est probablement gouvernée par des forces irrépressibles – *des forces exclusives, souveraines et indépassables à ce jour* – c'est l'éclairer d'une lumière nouvelle. **Des comportements énigmatiques et irrationnels, parfois odieux et détestables, se révèlent moins inexplicables et peut-être moins inexcusables qu'on ne croyait. Soudain, le monde change de visage.**

« L'Homme est un naufragé jeté dans un monde qu'il ne connaît pas et qu'il ne peut pas connaître. Il ne sait ni pourquoi il vit, ni pourquoi il avance, ni pourquoi il devrait avancer. S'il peut agir, en revanche, il ne peut pas connaître les raisons de son action. » disait Pascal.¹⁰⁸

Au cœur du système

Albert Camus considérait que si « *l'Homme n'était pas entièrement coupable, puisqu'il n'avait pas commencé l'histoire, il n'était pas non plus tout à fait innocent puisque qu'il la continuait* ». ¹⁰⁹ Mais nous confondons peut-être liberté d'agir et liberté de choisir.

- La liberté d'agir c'est la liberté de faire ce que j'aime
- La liberté de choisir c'est la liberté de décider d'aimer ce que j'aime.

La liberté d'agir se définit et se conçoit aisément. Attachons un chien au bout d'une corde ou enfermons un canari dans une cage et les voici aussitôt privés de leur liberté d'agir. La liberté d'agir c'est pouvoir circuler à sa guise, dans toutes les directions, soit par le corps, soit par l'esprit. Avec la liberté de choisir, les choses se compliquent. Nous entrons dans une autre dimension. Nous pénétrons au cœur du système. Si la liberté d'agir (la liberté de mouvement) n'est qu'un sujet d'ordre mécanique, la liberté de choisir est une question métaphysique (au-delà de la physique), qui soulève des

¹⁰⁸ « La Philosophie de Pascal » publié aux PUF en 2022 par Laurence Devillairs, normalienne, agrégée, docteur en philosophie, enseignante à l'université de Paris 1 Panthéon-Sorbonne. Spécialiste des philosophies du XVIIe siècle.

¹⁰⁹ « La Chute ». Gallimard. 1956

interrogations infiniment plus complexes. Celles de la nature et de l'origine de nos préférences. Celles de la raison d'être de nos actes.

Les aventuriers

Pourquoi marcher jusqu'au pôle Nord, gravir l'Himalaya, ou traverser l'Atlantique à la rame ? A quoi ça sert ? Pourquoi les humains font-ils cela ? Je n'ai jamais entendu de réponse rationnelle à cette question. Chaque fois qu'un aventurier ou qu'une aventurière tentent d'expliquer son goût de l'aventure, ce sont toujours les mêmes mots qui reviennent. On nous parlera de plaisir, d'épanouissement, de plénitude, de fascination ou d'attraction irrésistible. **On aura beau préparer chaque aventure méticuleusement, avec beaucoup de rationalité, on ne se jette jamais dans aucune aventure pour des raisons rationnelles.**

L'oiseau construit son nid en haut des branches et le fauve avance vers sa proie à pas feutrés. Agir rationnellement – *ce comportement partagé par l'ensemble du vivant* – ne fera jamais de nous des êtres rationnels car agir rationnellement ne confère aucune raison rationnelle d'agir. Agir rationnellement n'est que la condition de notre efficacité et de notre survie, pas le moteur de l'action. Nous agissons rationnellement pour des raisons irrationnelles, c'est-à-dire sans jamais connaître la signification profonde ni la portée de nos actes. Sans jamais savoir ce qui est absolument important et ce qui ne l'est pas.

Le félin qui dépose son odeur sur les arbres ne sait pas pourquoi il le fait. Guidé par l'instinct, au moment de frotter sa tête sur l'écorce, il

ferme les yeux de plaisir. C'est tout ! Pour l'homme qui gravit les montagnes c'est la même chose.

« Il y a une faille dans le réel. Traversé par de l'irrationnel et par de l'impossible, le sens du monde n'est pas stable et univoque, mais profondément ambivalent. » remarquait l'écrivain-philosophe autrichien Robert Musil. Un constat qui allait le plonger dans le plus grand désarroi pendant toute sa vie.¹¹⁰ Les profonds mystères du monde doivent-ils nécessairement nous inspirer les plus profonds désarrois ? Ne peuvent-ils pas, aussi, engendrer des sentiments plus réjouissants comme, par exemple, la fascination, l'émerveillement, la curiosité, ou l'espoir ? J'ai la faiblesse de le croire, ou de l'espérer.

Cela dit, n'en demeure pas moins que nos seuls repères tangibles restent l'instinct et le plaisir. Plaisirs du corps ou de l'esprit. **Que nous ayons l'âme aventurière ou casanière, les raisons profondes de nos motivations nous échappent parce que leur bénéfice se situe probablement ailleurs, en dehors de nous-même, bien au-delà de nos intérêts individuels les plus visibles et les plus immédiats.**

On voudrait croire en un univers bienveillant, voué à notre cause et à notre service mais tout semble indiquer l'existence d'une relation inverse. Nous nous prenons parfois pour des rois, des rois tout puissants capables de soumettre la nature, mais nous ressemblons davantage à de modestes sujets au service d'une nature souveraine et indomptable. **C'est toute la force et l'habileté de cette nature que de nous faire croire que nous tenons les rênes.** Nous nous laissons diriger avec d'autant moins de résistance que nous croyons agir pour nous-même... soi-disant par plaisir.

¹¹⁰ Entendu dans l'émission « Le désarroi de Robert Musil » rediffusée sur dans "Les nuits de France Culture" le 23 septembre 2020.

A la gloire de l'alpinisme, Lionel Terray – mort le 19 septembre 1965 à l'âge de 44 ans sur les arrêtes du Gerbier dans le massif du Vercors – écrivait « Les conquérants de l'inutile ».¹³¹ Mais qu'est-ce que l'inutile ? On croit agir pour nous-même, on croit défendre notre propre cause mais qui sommes-nous, sinon ces mercenaires de la création, ces combattants sacrifiés, aiguillonnés par la douleur et rémunérés par petites doses de plaisirs ? L'inutile à l'échelle de l'individu ne prend tout son sens qu'à l'échelle d'un univers en chemin. **Celui qui gravit les montagnes ne le fait pas pour lui-même. Au péril de sa vie, et dans l'illusion de suivre sa volonté libre, c'est toute l'humanité qu'il transporte sur son dos. Prêt au sacrifice ultime, c'est toute la création qu'il hisse vers les sommets.**



¹³¹ « Les conquérants de l'inutile », Gallimard, 1961

« *C'est le propre de l'Homme que de fabriquer de l'inutile indispensable* » témoigne Nadja Berruyer, brodeuse de Montreuil au talent rare, recherchée par les plus grands noms de la Haute-Couture.¹¹²

Pour avancer, pour explorer de nouvelles pistes, la nature a besoin d'aventuriers. Sans eux, nous serions probablement encore accroupis au fond des cavernes. **Avec l'Homme, cet explorateur infatigable, cet éternel insatisfait, c'est la nature tout entière qui se dresse sur ses pattes et qui sort du fond des cavernes.** Faut-il chercher beaucoup plus loin les raisons de cet esprit d'aventure et ce goût de l'inutile qui caractérise notre espèce ? Il n'existe pas plus de raison rationnelle d'avoir le goût du risque, le goût du travail, le goût de la broderie ou celui d'aimer les olives.

Aventurier ou casanier, progressiste ou conservateur, optimiste ou pessimiste, on ne sait jamais pourquoi la balance penche d'un côté plutôt que de l'autre. Chaque caractère est utile. Pour avancer, le système semble avoir besoin des deux choses à la fois : la prudence et l'audace. Tant chez l'espèce humaine que dans le reste de la création.

¹¹² Propos tenus par Nadja Berruyer dans l'émission « Des vies françaises » animée par Charlotte Perry et diffusée sur France Inter le 4 mars 2023.

Il existera toujours ce petit moineau – toujours le même – qui ouvrira le chemin et qui viendra picorer nos miettes avant tous les autres. De même, il existera toujours ce petit moineau – toujours le même – qui ne s'approchera jamais.



A quoi aurions-nous ressemblé dans le corps d'un moineau ? Probablement beaucoup à l'humain que nous sommes aujourd'hui. Car, quiconque connaît un peu les bêtes le sait, comme nous, chaque individu possède son identité, pleine de nuances et de diversité. Plus ou moins téméraire, plus ou moins audacieux, plus ou moins sociable, plus ou moins curieux... par-delà les particularités de son espèce, chacun ne ressemblera qu'à lui-même.

« Lorsque la volonté s'exprime, le sujet connaissant assiste à l'immixtion d'une volonté quasiment étrangère. Quand la volonté agit, se produit comme une submersion métaphysique du sujet par une volonté trans individuelle. Si on interrogeait n'importe lequel d'entre nous sur le sens de sa volonté – à commencer, tout simplement, par sa volonté d'exister – il serait bien incapable de répondre. La volonté est aussi un principe cosmique, un principe universel, qui se manifeste dans le fait que nous œuvrons souvent pour le bien de l'espèce, plutôt que pour nous-même. » affirmait le philosophe Schopenhauer.¹¹³

¹¹³ « Le Monde comme volonté et comme représentation », Gallimard. 1819.

Après analyse des motifs profonds de la volonté, Schopenhauer concluait que celle-ci était irréductible aux raisons connues qui la font. Si l'intelligence pouvait essayer de décrypter et d'analyser les motifs de la volonté, il considérerait que les raisons profondes de ces motifs restaient un mystère insondable. Autrement dit, on croit agir pour des raisons rationnelles lorsqu'en vérité on s'anime sous l'effet de pulsions et d'instincts qui nous dépassent. Schopenhauer, comparait les manifestations de la volonté au sein de l'univers, à des variations infinies autour d'un même thème, autour d'un principe unique. Comme si, quoi qu'il fasse, quel que soit les impulsions qu'il donne aux uns ou aux autres, matière vivante ou matière inanimée, l'univers avançait toujours vers un même objectif, une sorte de point asymptotique, ce point dont on ne cesse de s'approcher sans jamais l'atteindre. Pour Schopenhauer, l'existence de la volonté de l'univers s'exprimait à travers le fait qu'il n'était pas un chaos mais tout le contraire, c'est-à-dire un ensemble structuré et organisé donnant l'impression de savoir où il va. Comme le vent derrière les bateaux, c'est sur cette observation qu'il fondait son hypothèse d'un projet cosmique présent derrière chacun de nos mouvements et chacune de nos actions.

Le lit des rivières

« En dépit de tous les déterminismes, il existe toujours une place pour la liberté. L'Homme peut toujours agir sur le milieu qui agit sur lui. » explique le neuropsychiatre Boris Cyrulnik.¹¹⁴ Et je partage cet avis.

¹¹⁴ Propos tenus par Boris Cyrulnik dans l'émission « Les chemins de la philosophie » diffusée sur France Culture le 5 mars 2021.

Pourtant, pouvons-nous franchir le pas ? En quoi la liberté d'agir ferait-elle la liberté de choisir ?

Ma petite est comme l'eau, elle est comme l'eau vive

Elle court comme un ruisseau, que les enfants poursuivent

Courez, courez vite si vous le pouvez

*Jamais, jamais vous ne la rattraperez.*¹¹⁵

Si cette rivière qui serpente vers la mer avec tant de grâce et de fluidité peut inspirer au poète une ode à la liberté, si par son action, elle contribue à creuser la terre et, donc – *comme pourrait le dire Boris Cyrulnik* – à agir sur le milieu qui agit sur elle, que fait-elle d'autre sinon suivre son cours ? Sort-elle jamais vraiment de son lit ? La rivière ne choisit pas son chemin. Impossible pour elle d'échapper aux lois de la topographie.

Comme la rivière, chacun d'entre nous est capable de modifier, voire de métamorphoser son milieu. Mais la capacité à modifier son milieu ne fait pas la liberté de choisir. Si l'eau ne sort jamais de son lit, sortons-nous jamais de celui que la nature a creusé pour nous ?

¹¹⁵ Paroles extraites de la chanson « L'eau vive » écrite par le chanteur Guy Béart en 1958.

CHAPITRE 12

Sans gloire et sans honte



Peut-on justifier une humilité, une tolérance et un pardon absolus ?

Cesser de croire au libre arbitre, ce n'est pas cesser de croire aux bénéfices de la pensée ni aux bénéfices de l'action. C'est cesser de croire au mérite et à la culpabilité.

Depuis une dizaine d'années, grâce aux avancées de l'épigénétique, nous sommes en train de découvrir que la génétique ne serait peut-être pas le voyage à sens unique que nous imaginions. Sans remettre en cause l'implication des gènes dans ce que nous sommes, l'épigénétique est en train de dévoiler l'existence d'un chemin inverse. Ainsi, si nos gènes exercent une influence considérable sur nos vies, il se pourrait bien que nos vies exercent également une influence non négligeable sur nos gènes.

« De notre première à notre dernière seconde d'existence, tout ce que nous vivons, tous les événements que nous traversons, pourraient contribuer à modifier la structure de notre ADN. » voilà comment Nicolas Martin présentait l'épigénétique en introduction de son émission « *La Méthode Scientifique* » diffusée sur France Culture le 15 février 2017.

« La dictature des gènes n'existe pas. Si nous avons bien hérité des chromosomes de nos parents, cela ne représente plus la fatalité que nous imaginions. Ce que nos géniteurs nous ont légué, ce n'est pas

une musique mais un instrument – sur lequel nous pouvons jouer une infinité de mélodies ! Des mélodies qui peuvent perdurer, voire se transmettre d'une génération à l'autre, ce qui prend à rebrousse-poil tout le dogme génétique né dans les années 1950. Un demi-siècle après la découverte de l'ADN, l'épigénétique révèle que nous avons la liberté de nous réinventer. » écrit la journaliste Valérie Urman dans son livre, « La Révolution épigénétique ».¹¹⁶ « *Notre mode de vie compte plus que notre hérédité* » conclut-elle.

Quel meilleur plaidoyer en faveur du libre arbitre ? Avec l'épigénétique, si par mon action et par ma volonté je peux modifier l'activité de mes gènes, n'est-ce pas toute ma théorie qui s'effondre ? Je ne le crois pas car, en vérité, si par nos choix ou par nos actes, si par notre volonté propre, nous pouvons agir sur notre ADN pour autant, le constat reste le même : la volonté propre ne fait pas la volonté libre. La volonté propre – *cette volonté qui caractérise l'ensemble du vivant* – reste l'expression de besoins et d'envies que nous n'avons pas choisi et que nous n'avons aucune raison rationnelle de choisir. L'expression de besoins et d'envies dont le sens profond nous échappe. En dépit des dernières découvertes de l'épigénétique, notre capacité à agir sur nos gènes ne nous confère toujours aucune raison rationnelle d'agir. Aucune raison rationnelle de gravir l'Himalaya ou d'aimer les olives.

Cela dit, au risque de vous surprendre, avec ou sans volonté libre, je ne conteste pas l'hypothèse de Valérie Urman. A tort ou à raison, je le crois moi aussi : **« Nos gènes ne sont pas une musique mais un instrument – sur lequel nous pouvons jouer une infinité de mélodies ! »**

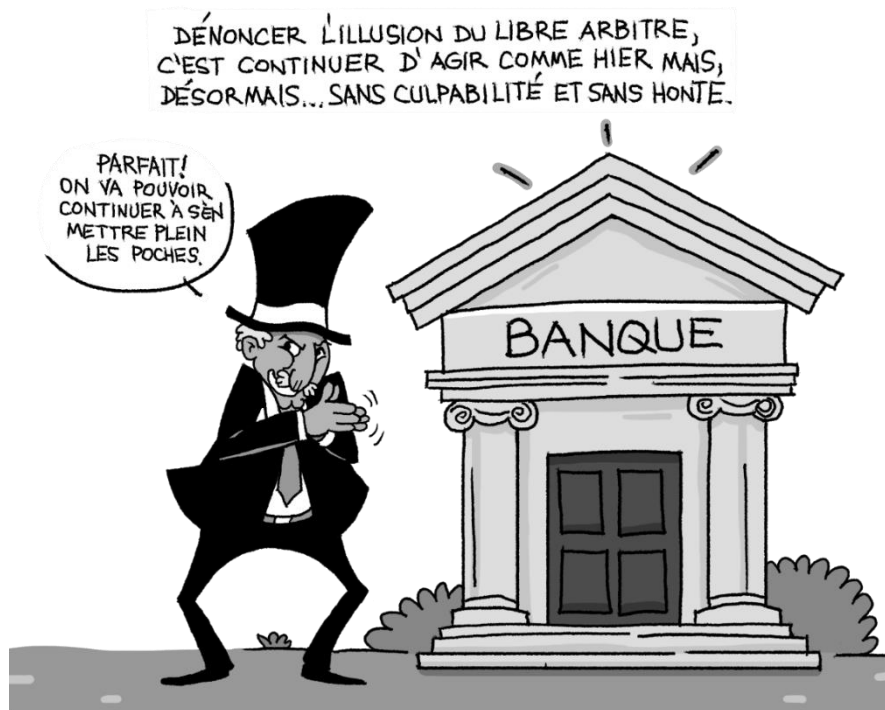
¹¹⁶ Livre paru chez Albin Michel en 2018. Compilation des interviews de 5 pionniers de l'épigénétique : Claudine Junien, David Khayat, Joël de Rosnay, Dean Ornish et Pierre-Henri Gouyon

Une simple acrobatie intellectuelle ?

Mais alors dans ces conditions, si finalement, comme la plupart d'entre nous, je considère que chacune de nos pensées et que chacun de nos actes peuvent venir bouleverser nos vies, pourquoi tout ce tintamarre ? Pourquoi toute cette gesticulation ? A quoi bon dénoncer l'illusion du libre arbitre ? A quoi bon penser les deux choses à la fois ? Ce livre ne serait-il qu'un simple jeu de l'esprit ? Une simple acrobatie intellectuelle sans portée pratique et sans conséquence ? Tout ça pour ça ?

On pourrait contester l'intérêt de ce jeu à somme nulle mais la somme n'est pas nulle. Si le libre arbitre est illusoire, si nous sommes gouvernés par des forces qui nous dépassent alors, la réalité apparaît brusquement sous un nouveau jour. Si le libre arbitre n'existe pas, dans ce cas, la responsabilité change de camp. De coupables nous devenons victimes. Victimes d'un système implacable qui se nourrit du sang des vivants et qui nous précipite les uns contre les autres. Victimes de pulsions destructrices et de petites congénitales, inhérentes à notre constitution. Dès lors, si le libre arbitre n'existe pas, le regard sévère et accusateur que nous posons sur nos congénères et sur nous-même s'adoucit. Lentement, la condamnation, la haine, le mépris, l'amertume, le dégoût ou la rancœur pourront céder la place à des sentiments plus charitables comme la perplexité, l'incompréhension, la tristesse, le regret, la pitié ou la compassion. Ces sentiments plus fraternels qui font la gloire et la grandeur de ce que nous appelons – *sans forcément savoir très bien ce que cela veut dire* – l'humanité.

Certes, dénoncer l'illusion de la volonté libre, c'est ne rien changer, c'est continuer d'agir comme hier mais, désormais... sans gloire et sans honte. **Dénoncer l'illusion de la volonté libre c'est ouvrir une large porte vers l'humilité, la tolérance et le pardon.**



En l'absence de volonté libre, l'humilité, la tolérance et le pardon cessent d'être une affaire de vertus pour devenir une froide réalité qui s'impose. Une humilité, une tolérance et un pardon mécaniques, sans affect, sans émotion, presque inhumains qui, paradoxalement, pourraient nous conférer un petit supplément d'humanité. Un surcroît d'empathie et de miséricorde. Dans cette hypothèse, soudain, des valeurs relatives prennent une dimension absolue. Pourquoi le travailleur acharné qui doit sa réussite à sa persévérance et à son

courage devrait-il faire preuve d'humilité ? Pourquoi les actes les plus odieux et les plus détestables devraient-ils échapper au jugement ? Pourquoi le coupable sans remords devrait-il être pardonné ? Ce n'est qu'en l'absence de libre arbitre que l'on peut répondre pleinement, c'est-à-dire sans réserve, sans condition et sans ambiguïté à ces questions.

Cesser de croire au libre arbitre, c'est remplacer sa colère par des larmes. C'est comprendre que la communauté des hommes, n'est peut-être rien d'autre qu'une fourmilière sacrifiée. Une fourmilière de plus. Une fourmilière foisonnante qui creuse des galeries sans fin et qui explore tous les chemins, à corps perdu, avec une passion dévorante, tel que sa nature lui commande de le faire. Une fourmilière gonflée aux hormones, poussée par l'orgueil et l'ambition, qui convoite, qui conquiert et qui combat. Une fourmilière qui s'agite avec frénésie et qui, comme tout le reste de la création – *ni plus ni moins* – participe au grand bouillonnement de la vie, sans jamais savoir pourquoi.

Pensons-y

Mis en exergue au début de ce livre, le politologue Clément Viktorovitch déclarait : *« C'est quand on comprend la manière dont on fonctionne que l'on peut commencer à essayer d'aller mieux. »*. Pour le paraphraser et pour conclure cette série de dix chapitres consacrée au libre arbitre, je dirai ceci : **comprendre la puissance des forces qui nous gouvernent c'est le début d'une réconciliation possible avec les autres et avec soi-même.**

Faute de savoir ce que nous sommes, nous pouvons peut-être – *au moins* – savoir ce que nous ne sommes pas. Par la nature même des choses, qu'on le veuille ou non – *aussi vrai que l'eau mouille ou que le feu brûle* – même si le libre arbitre réussissait l'impossible, même s'il parvenait à se frayer un chemin et à se faire une petite place au milieu de nos vies, au milieu de nulle part, au milieu du vide intersidéral, au milieu de l'obscurité et du mystère infini et quoi qu'en dise un esprit aussi lumineux que celui de Kant ou d'Albert Camus, il n'est pas impossible que tout soit pardonnable. Comme l'ensemble du vivant, bien que chaque individu de l'espèce humaine soit amené, des milliers de fois par jour, à évaluer, à décider et à agir, il n'est pas impossible que – *malgré tout* – nous ne soyons pour rien dans ce que nous sommes et, pas davantage, dans ce que nous faisons.

Je sais combien cette hypothèse pourra sembler difficile à entendre. Pour bâtir nos sociétés et pour structurer nos vies, je sais combien nous avons besoin de héros et combien nous avons besoin de coupables. Mais, simplement, pensons-y.

Et puis – *même si cela ne sera jamais une raison suffisante* – n'oublions pas que savoir pardonner aux autres, c'est aussi savoir se pardonner à soi-même.

CHAPITRE 13

Une jambe à travers les barreaux



Un détournement thérapeutique de la pensée ?

En contestant le libre arbitre, on pourrait légitimement me soupçonner de vouloir me construire une réalité sur mesure pour me réfugier dans le confort du fatalisme et de la résignation. A tort ou à raison, il me semble que mon parcours, aussi modeste soit-il, permet d'écarter cette hypothèse.

Que vaut la sagesse de celui qui refuse l'amour par peur du chagrin d'amour ? Que vaut la probité de celui qui refuse la fortune par crainte de la ruine ? Probablement pas grand-chose. Alors, forts de ce constat, faisons une petite halte au milieu de ce livre pour nous poser une question. Et si, à mon insu, mon discours sur l'absence de volonté libre n'était qu'un détournement thérapeutique de la pensée, un procédé malhonnête visant à fabriquer mon innocence ou mon irresponsabilité, que vaudrait-il ? **Il faut toujours se demander ce que cachent nos opinions, car que valent les opinions construites pour se tailler une réalité sur mesure ? Une réalité accommodante pour essayer de se rendre la vie plus facile ?**

Vouloir se protéger de la douleur est parfaitement légitime. Pour réussir à vivre, ou à survivre, chacun fait comme il peut. Simplement il ne faut pas confondre la pensée intéressée avec le désir de savoir. **Lorsque la pensée n'est qu'un tour de passe-passe visant à**

escamoter les réalités embarrassantes, aussi pardonnable soit-elle, est-elle encore une pensée ? Inch'Allah, adviennent que pourra, si Dieu le veut... L'humanité veut croire en la fatalité depuis si longtemps ! **Il est probablement plus facile d'accepter son sort lorsqu'on le croit inexorable et qu'un sentiment d'impuissance vient nous exonérer de toute responsabilité.**

Pour préserver l'intérêt de ma démonstration – à supposer qu'elle en ait un – il ne faudrait pas qu'on me prenne pour un fataliste résigné à la recherche d'une théorie complaisante destinée à justifier sa passivité et son innocence. Si je conteste l'existence du libre arbitre, pour autant, je ne suis ni fataliste, ni résigné. Toute ma vie, et dès le plus jeune âge, j'aurais pris le parti inverse. Avec plus ou moins de réussite, j'aurais toujours cherché à tracer mon chemin. Au fond de moi, résonne sans cesse cette exhortation d'un auteur inconnu : *« C'était impossible. Un imbécile qui ne le savait pas est venu. Il l'a fait ».*

Quatre bâtons

Dès l'âge de 9 ans, chaque jour, je venais me poster devant les grilles de l'école pour passer une jambe à travers les barreaux. Je regardais avec envie ces gens qui marchaient dans la rue ou qui se déplaçaient en voiture. Au milieu d'eux, je voulais sentir mon pied en liberté. En classe, je traçais des bâtons tous les quarts d'heure pour marquer le temps qui passe, et je les barrais par groupe de 4. Pour 4 bâtons c'était une heure de moins qui me séparait du jour de ma libération. Ce jour lointain où l'école serait finie. Les prisonniers comptent les jours. **Moi, je comptais les quarts d'heure.**

Aujourd'hui encore, passer devant les murs d'une école, déclenche chez moi un frisson d'effroi. Et, dans le même temps, je jubile. Je jubile d'être là, à mon tour, à circuler à ma guise. Je ne cesse de me réjouir de cette conquête. A mes yeux, les petites libertés du quotidien ne sont jamais anodines. Que je m'installe derrière le volant d'une voiture ou, le soir, devant la télé, je repense chaque fois, chaque jour, plusieurs fois par jour, à cette époque où je me tenais debout derrière les grilles de l'école. Incroyable ! Je peux rouler en voiture et personne pour m'imposer l'heure du coucher. C'était inespéré. Je n'en crois pas mes yeux. Les années d'enfance semblent toujours si longues et interminables !

Si je conteste l'existence de la liberté de choisir d'aimer ce qu'on aime, en revanche, j'ai toujours essayé d'avancer vers ce que j'aime car **il n'existe que deux façons de vivre : se lamenter, sans cesse, de tout ce qu'il nous manque ou se consacrer sans relâche à essayer de l'obtenir.** En ce qui me concerne, je me situe plutôt du côté de ceux qui tentent leur chance malgré tout. « *Adviennne que pourra... Si Dieu le veut...* » personne ne m'aura jamais entendu prononcer ces mots.

D'où me vient ce goût pour la liberté de mouvement ? Je n'en sais rien. Mais, pour autant, toute ma vie je serai resté fidèle à ce petit garçon qui passait sa jambe à travers les barreaux. Sans n'avoir jamais rien accompli d'extraordinaire ni jamais connu aucune réussite exceptionnelle, malgré mes faibles résultats scolaires et malgré des capacités physiques et intellectuelles tout à fait ordinaires – *souvent inférieures à celles de mes camarades* – toute ma vie j'aurais essayé de conjurer le sort. Toute ma vie j'aurais essayé d'échapper à l'ennui d'une profession alimentaire.

Le petit rat

Malgré mes lacunes et mes insuffisances, vers l'âge de 18 ans, naïvement et avec une certaine inconscience – *le privilège de la jeunesse* – je me suis autorisé des rêves de journalisme. Je me voyais sillonner le monde comme grand reporter, dépoussiérer les codes de l'audiovisuel comme Yves Mourousi ou décrypter la vie politique avec le verbe et l'adjectif lumineux d'Alain Duhamel.

Du CFJ de Paris à l'ESJ de Lille¹¹⁷, échouant bien sûr aux concours d'entrée de toutes les grandes écoles de journalisme, bien incapable d'intégrer Sciences-Po, j'ai commencé par envoyer un édito par semaine à une vingtaine d'hebdomadaires et de quotidiens pour essayer d'obtenir un stage. Pas moyen de passer par la porte ? J'essayais par la fenêtre. Après quelques mois de persévérance, sans concertation – *juste par coïncidence* – deux journalistes du Monde finirent par me contacter. Michel Noblecourt, alors chef du service économique, et Corinne Lesnes, des informations générales, devenue ensuite grand reporter et, actuellement, correspondante du Monde à Washington. Je les remercie encore tous les deux pour ces mains tendues que je n'ai pas su saisir. Grâce à eux, j'obtins six semaines de stage dans ce prestigieux journal parisien encore installé, à l'époque, dans la minuscule rue des Italiens, coïncée entre la rue Taitbout et le boulevard des Italiens, à quelques mètres du boulevard Haussmann.

Six semaines de stage pendant lesquelles j'ai pu partager – *dans le grand service des Informations Générales* – le bureau collectif de grandes plumes comme Georges Marion, Pierre Georges ou Edwy

¹¹⁷ CFJ : Centre de Formation des journalistes. ESJ : Ecole Supérieure de Journalisme.

Plenel, futur directeur du journal. Malheureusement, ma prestation n'impressionna pas grand monde. Personne pour me prendre sous son aile et pour déceler en moi un talent que je n'avais pas. Alors ce stage ne fut qu'une péripétie. Ce fut mon premier et mon dernier contact avec la presse et l'univers des médias. J'avais réussi à mettre un pied dans le temple du journalisme français. Mais le corps n'avait pas suivi.

Comme un petit rat enfermé dehors, j'étais condamné à errer sur les marches de l'Opéra.



La sœur de Michel

Un jour, en seconde, l'un de nos camarades de classe, un certain Michel Moran, l'un de ces adolescents parfaits – *vif, charmeur, insouciant, malicieux et contestataire* – avait demandé à sa grande sœur de venir nous raconter sa traversée de l'Inde, un sac sur le dos.

La grande sœur de Michel nous avait alors expliqué comment, dans ces pays-là, ces pays déshérités, on pouvait vivre toute une année avec seulement 20 000 francs (3000 €). Cet exposé aura été une sorte de révélation venue bouleverser ma vie. Merci Michel !

Riche de ce souvenir, pour tenter de me faire une place dans le journalisme, 3 000 € en poche, je décidais de prendre un billet d'avion, valable un an, pour l'Amérique du Sud. Avec Guillaume, un ami photographe, je voulais tenter ma chance comme reporter indépendant. Mais, après une quinzaine de papiers, tous refusés, il aura bien fallu bien se faire une raison et se rendre à l'évidence. Je ne serai jamais Yves Mourousi ni Alain Duhamel. Le journalisme ne m'attendait pas et il avait bien raison.

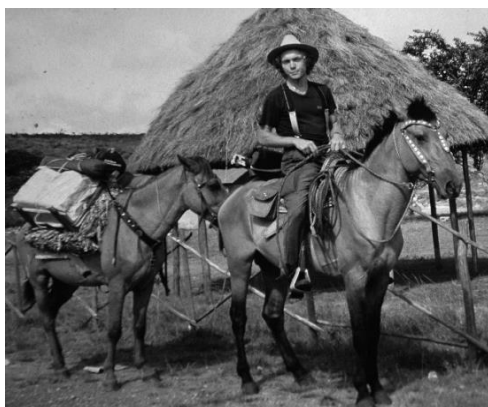
J'allais sur mes 25 ans, et je n'avais toujours pas trouvé ma voie. Je ne savais toujours pas comment échapper au destin funeste d'une vie entière passée à exercer un métier sans intérêt. Une vie entière passée à attendre l'âge de la retraite et l'heure du dernier bâton. Cependant, je commençais à comprendre une chose : **c'est dans l'action et dans le mouvement que viennent les idées et que surgissent les opportunités.**

A cheval

Alors que j'étais au Venezuela à réaliser quelques reportages sans avenir, je découvrais que ce pays – *sous l'impulsion de son président d'alors, Carlos Andrés Perez* – était en train de s'ouvrir au tourisme et aux investissements étrangers. Puisque le journalisme ressemblait de

plus en plus à une impasse, me vint une autre idée. Bien que sans grand talent de cavalier, moi qui pratiquais l'équitation avec plaisir, j'ai commencé à imaginer la possibilité de développer une activité dans ce domaine. En effet, au Venezuela, les chevaux ne coutaient presque rien. On pouvait y acquérir un bel équidé pour moins de 100 €, soit environ dix ou douze fois moins cher qu'un teckel ou qu'un yorkshire dans un pays comme la France.

J'avais d'abord pensé monter une randonnée équestre d'une ou deux semaines destinée à un public de cavaliers français. Puisqu'il me restait encore suffisamment d'argent, je me suis acheté deux chevaux avec lesquels,

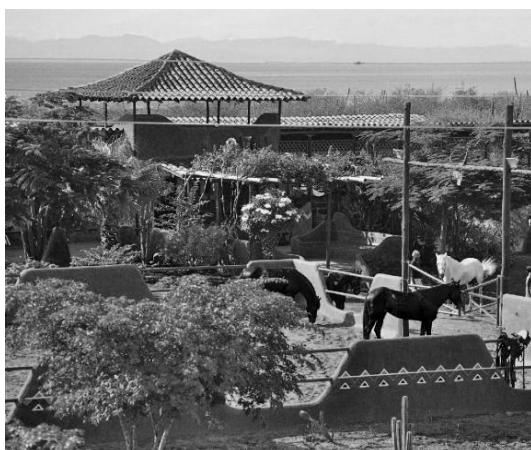


j'allais traverser la Grande Savane en solitaire pendant un mois. Située à la frontière de la Guyane et du Brésil, la Grande Savane vénézuélienne est considérée comme l'une des plus anciennes formations géologiques du monde. Dépourvue de route, de piste ou de ponts, elle n'est peuplée que d'indiens Pemóns et de missionnaires franciscains. Comme dans un Colorado de verdure, de loin en loin, plantés dans une immense étendue plate, se dressent les fameux « tepuys », ces hauts plateaux abruptes surgis de nulle part, qui s'élèvent sur plus de 1000 m d'altitude. C'est là-bas qu'on vient visiter le Salto Angel, la plus longue chute du monde qui dévale l'Auyan Tepuy sur 980 mètres. La Mecque du base jump, cette discipline qui consiste à se jeter en parachute depuis le haut d'un point fixe comme

un pont, un immeuble ou une falaise. L'Auyan Tepuy offrait près de 1000 mètres de chute libre !

Et puis, constatant que l'organisation et la commercialisation de circuits équestres n'était probablement pas l'activité la plus facile ni la plus rentable à exercer avec des chevaux, je finis par changer d'orientation. Plutôt que de proposer à des cavaliers de traverser la Grande Savane, avec l'aide de Luc et Patricia, un couple d'amis Français, j'ai finalement créé un ranch touristique sur une plage des Caraïbes vénézuéliennes.

Refuge des iguanes et des perruches fuyant les chasseurs, trente ans plus tard, ce ranch paradisiaque existe toujours. Il continue de s'animer sous le regard ébahi d'un crâne de buffle cloué à six mètres au-dessus du sol. Un



crâne immobile, aux longues cornes noires, les yeux grands ouverts, encore tout à la surprise de sa nouvelle vie. Avec ses tuiles arrondies, planté au milieu des cactus, survolé par les aigles pêcheurs, les frégates, les pélicans et les vautours, visité parfois par quelques serpents à sonnettes et par quelques mygales, noyés sous les bougainvilliers, baigné d'ocre, ourlé de fresques mexicaines aux triangles multicolores, il ressemble beaucoup à cette vie dont j'avais rêvé pendant si longtemps sans en connaître le visage.

Luc, mon ancien associé qui a racheté mes parts il y a vingt ans, continue – *courageusement* – de faire vivre cet endroit féérique dans le contexte plus que difficile d'un Venezuela exsangue, pillé par ses dirigeants et déserté par les touristes depuis bien longtemps. Un Venezuela qui, avec plus de 6 millions d'exilés (soit environ 20% de sa population) est devenu la première terre d'exode humanitaire de la planète. Devant la Syrie. Mais qui sera peut-être bientôt dépassé par l'Ukraine.¹¹⁸

De 1993 à 2000, moi, le cancre sans avenir et sans mémoire, j'avais donc pu m'offrir ce luxe inespéré d'une existence de plaisirs, gagnant ma vie à monter à cheval, quatre heures par jour, au bord des Caraïbes. J'avais cessé de tracer des bâtons. J'avais cessé de compter le temps qui passe. Le temps s'écoulait désormais trop vite. J'étais en train de trouver ma voie. Ou, pour le moins, une voie. Une route possible qui allait me permettre de traverser l'existence avec un peu plus de lumière que je ne le craignais. Le ciel s'éclaircissait.

Un nouvel horizon

L'expérience du ranch allait m'ouvrir un nouvel horizon, celui de l'entreprise. En lançant cette activité, mon intention n'était pas de monter une entreprise mais de monter à cheval. L'entreprise n'était qu'un accessoire, un moyen d'atteindre ce but. Mais, à travers le commerce fait avec les tour-opérateurs, j'allais découvrir un goût et, peut-être, une certaine aptitude, pour la

¹¹⁸ Article du Monde publié le 30 avril 2021. www.lemonde.fr/idees/article/2021/04/30/l-exode-venezuelien-sans-precedent-en-amerique-latine-possible-levier-de-croissance-de-la-region_6078645_3232.html

création et le développement d'entreprises. Une aptitude. Enfin une aptitude !

Une aptitude bien modeste qui n'a jamais fait de moi un grand entrepreneur, mais une aptitude qui allait me permettre de me lancer dans des projets réjouissants. De ces projets qui vous donnent une raison et une envie de vivre. Comme n'importe quelle profession, le métier d'entrepreneur pourra représenter un simple gagne-pain, un simple moyen d'enrichissement ou de subsistance. Mais, comme pour tous les entrepreneurs passionnés, **pour moi l'entreprise a toujours été un lieu de plaisir. Un moyen de conduire sa vie plutôt que de se laisser conduire.**

Ainsi, après avoir quitté le ranch et le Venezuela, après mon retour en France en décembre 1999, j'ai pu ouvrir ce siècle avec ces habits neufs d'entrepreneur. Encore une fois, **sans aucune réussite exceptionnelle**, j'ai pu connaître de petites réalisations honorables et, surtout, inespérées. Avec ou sans associé, j'ai pu monter tour à tour, et principalement, trois sociétés de taille respectable dont la plus importante aura rassemblé jusqu'à 30 collaborateurs.

Sur des marchés de niches, j'ai créé, avec deux associés (Stephan et Xavier), la plus importante plateforme en ligne de demandes de devis pour les artistes du spectacle vivant en France. Toujours en France, je suis ensuite devenu le grossiste numéro un sur Internet, de bijoux fantaisie et accessoires de mode.

La mise à l'épreuve

Après trois décennies d'expériences diverses, j'ai pu connaître beaucoup des joies et des peines du chef d'entreprise. Y compris la faillite. Il y a 5 ans, à quelques années de la retraite, j'ai tout perdu. Le travail d'une vie. J'avais fait construire un joli bâtiment,



avec jardin paysagé, qui devait assurer mes vieux jours et voilà que je me retrouvais sans rien. Ou presque. Le marché s'était retourné, et nous avions perdu 80 % de notre clientèle en deux ans. Quinze personnes se retrouvaient au chômage.

Quelle aura été ma part de responsabilité dans cet effondrement ? Je ne sais pas exactement. Nous ne sommes jamais parvenus à identifier de cause évidente pour expliquer cette faillite, pas plus par le marketing, l'environnement concurrentiel ou la satisfaction client que par la gestion, le management ou la stratégie commerciale. Une chose est sûre, en revanche... **je porte au moins la responsabilité de ne pas avoir su trouver la sortie.** Des solutions existaient, j'en suis sûr. La preuve, tous les grossistes en bijoux et accessoires de mode n'ont pas disparu. Des solutions existaient mais je ne les ai pas trouvées. Moi qui me prenais pour un formidable entrepreneur, j'ai dû réviser mon jugement. **J'ai buté contre mes limites. Des limites qui, finalement, n'étaient pas très éloignées du bord.** Tel un marin rêvant

de tour du monde à la voile, j'avais quitté la Rochelle pour m'échouer sur l'île de Ré.

Et puisque – *paraît-il* – un malheurs n'arrive jamais seul, pendant cette période, j'allais aussi perdre la femme que j'aimais (*qui ne m'aime plus*) et une partie de l'usage de ma main droite. Sur un plan matériel, mon quotidien passait donc de 1200 m² de locaux professionnels flamboyants et d'une jolie maison avec piscine, à un studio de 30 m² en location. Sur un plan personnel, je me retrouvais seul. **Moi qui possédais presque tout voilà que, brusquement, je me retrouvais avec presque rien.**

Quoi qu'il en soit, cet épisode aura eu le mérite de mettre ma philosophie à l'épreuve. L'occasion de regarder mes échecs et mes faiblesses dans les yeux et de pouvoir leur dire, bien en face, avec aplomb, et sans trembler : « *Cessez vos grimaces et vos simagrées. Passez votre chemin. Vous ne m'impressionnez plus !* » ? Rien ni personne ne pourra jamais me faire vaciller en pointant du doigt mes insuffisances et mes fragilités infinies car je les connais et je les observe sans rougir. Y compris celles que, peut-être, personne ne verra jamais. C'est là ma plus grande force. Une force beaucoup moins inaccessible qu'il n'y paraît. Une force rendue possible par un simple changement de regard. Voici, en tous cas, ce que je crois et que j'ai voulu partager, argumenter et détailler dans ce livre.

A travers à cette épreuve, au milieu des décombres, j'ai donc pu vérifier deux choses :

- **Ma philosophie n'était pas une simple posture** mais un ensemble de convictions sincères et profondes.
- **Ma philosophie n'était pas une simple théorie**, un simple jeu de l'esprit, mais elle résistait à l'épreuve des faits. Elle continuait de se tenir debout au milieu de la tempête. Car que vaudrait des principes et des recommandations qu'on ne serait pas capable de s'appliquer à soi-même ?

Face aux malheurs, avant de s'apitoyer sur ce qu'on a perdu, il faut d'abord se réjouir de ce qu'on a vécu. Car, **le pire n'est jamais de perdre quelqu'un ou quelque chose. Le pire serait de ne jamais les avoir rencontrés.** Nos souvenirs heureux – *tous ces êtres, toutes ces choses et tous ces moments disparus* – sont des richesses inestimables. Ils ne sont pas ces champs de ruines qu'on piétine, mais **les piliers qui nous tiennent debout.** Ils sont ces fruits, chapardés sur l'arbre de la vie, qui auront nourri et rempli notre existence. Ceci pourra sonner comme un discours facile et comme une poésie désinvolte, pourtant, prenez quelques secondes et mettez-vous à la place d'un orphelin, ou d'un enfant abandonné. Essayez ensuite de répondre à cette question : « *Quel est le plus douloureux ? La perte de la maman qui nous aimait ou n'avoir jamais connu sa mère ?* » Qu'elle serait votre vie d'aujourd'hui si votre mémoire n'était peuplée que de souffrances ou de vide ? Qu'elle serait votre vie d'aujourd'hui sans la présence de vos souvenirs heureux, sans l'amour de ceux qui vous ont aimés et que vous avez aimé, sans ces victoires que vous avez remportées ? Auriez-vous la même estime de vous-même ? Auriez-vous autant de force pour affronter le présent et avancer vers l'avenir ?

En peu de mots, voilà donc quelle était ma philosophie.

- Nos failles sont de médailles, pas des sujets de honte ou de culpabilité
- Nos souvenirs heureux sont des soleils qui illuminent nos vies, pas seulement des réservoirs de larmes et de nostalgie.

La chance n'existe pas.

Mais inutile de s'attarder davantage sur ces aventures et mésaventures personnelles et professionnelles qui nous éloigneraient de notre sujet. Simplement, en quelques mots, et jusqu'à aujourd'hui, voilà ce qu'aura été ma vie. Une vie sans prodige et sans réussite hors du commun mais une vie dans laquelle, par mon action et par une certaine persévérance, je serai parvenu à renverser un peu le cours des choses et à échapper aux mâchoires d'un destin morose.

Tout cela pour dire, et redire, que ce livre n'est pas une invitation au découragement ni à la passivité mais qu'il est à peu près le contraire. Une invitation à se confronter au réel pour cesser d'agir sur des illusions. **A tel point, d'ailleurs, que je fais partie de ceux qui croient que la chance n'existe pas, c'est-à-dire de ceux qui considèrent qu'il ne faut pas confondre la chance avec le « coup de chance ».**

Le coup de chance – *comme le coup de malchance d'ailleurs* – c'est ce qui nous tombe dessus. C'est ce qu'on ne choisit pas. Le coup de chance est ponctuel. Avoir un coup de chance c'est, par exemple,

recevoir quelques aptitudes génétiques, naître du bon côté – *loin du malheur et de la misère* – faire la bonne rencontre au bon moment, avoir une bonne santé ou gagner au loto. Nul n'est à l'abri d'un coup de chance. Il pourra frapper à toutes les portes et il viendra souvent bouleverser nos vies.

La chance c'est autre chose. Certes, comme le « coup de chance », elle aussi est capable de bouleverser nos vies. Mais la comparaison s'arrête là car elle est d'une autre nature. Contrairement au « coup de chance », la chance n'est pas un accident de parcours ou un événement fortuit mais un phénomène qui se répète et qui revient souvent. Et, comme le dit le professeur de psychologie et de management Philippe Gabilliet, **un phénomène qui se répète, ce n'est plus de la chance**. C'est quelque chose qu'on saisit ou qu'on provoque par son attitude ou par son état d'esprit. « *Comme un coup de soleil ne fait pas un bronzé, un coup de chance ne fait pas un chanceux* » faisait remarquer Gilbert Trigano, fondateur du Club Méditerranée. Bien avant Gilbert Trigano, et dans le même esprit volontaire, Bouddha, lui-même, disait déjà : « *Attends tout de toi-même et n'attends rien d'une force ou d'une puissance extérieure* ». Tel était son premier enseignement.

La vie se compose donc toujours de deux choses : d'un côté les coups de chance (*ou de malchance*) et, de l'autre, ce qu'on en fait. Et Philippe Gabilliet d'ajouter et de conclure : « *N'oubliez pas une chose : la meilleure façon d'avoir de la chance c'est d'abord d'en être une pour les autres* »

Le prêche du dimanche

A mes yeux donc, disons-le encore, contester l'existence du libre arbitre n'est donc pas cesser de croire aux bénéfices de la pensée ni aux bénéfices de l'action. C'est juste cesser de croire au mérite et à la culpabilité. **Cesser de croire au libre arbitre c'est continuer d'agir comme hier mais sans gloire et sans honte. Dans l'humilité, dans la tolérance et dans le pardon. Pour les siècles des siècles. Amen.**

Difficile, en effet, de ne pas sourire de cette conclusion sirupeuse qui résonne comme un prêche du dimanche. Et pourtant, finalement, je m'en étonne moi-même, par d'autres chemins, et pour d'autres raisons, voilà que je viens m'engouffrer, moi aussi, dans les mêmes croyances de toujours. Voilà cette théorie de l'innocence qui nous entraîne, elle aussi, vers toutes ces valeurs déjà bien connues par la plupart des religions, des sagesses et des philosophies humanistes : l'humilité, la tolérance et le pardon. D'ailleurs, prudence, car sur le chemin de la vérité il faut toujours se méfier des théories consensuelles qui rassurent ou qui donnent bonne conscience.

CHAPITRE 14

Le pardon



Le pardon n'est pas une faveur.

Si – *et seulement si* – cette hypothèse est exacte, si le libre arbitre n'existe pas, si nos actions ne sont que la conséquence d'un projet ou d'un ordre des choses qui nous dépasse, alors, le pardon change de visage. Il cesse d'être une faveur. Il devient une froide réalité qui s'impose.

Notre culture judéo-chrétienne érige le pardon en valeur suprême. Dans sa version la plus douce et la plus pacifique, un simple mea-culpa et – *dans sa grande miséricorde* – le Seigneur vous accorde son absolution. Dieu serait Amour et, au bout du compte, avec un peu de bonne volonté et de mauvaise conscience, tout serait pardonnable. Pourtant, en matière de pardon, la plupart des 2,2 milliards de chrétiens bottent en touche. Va pour le pardon mais de préférence dans l'autre monde. A Dieu le soin de trancher. Ici-bas, on n'entend pas renoncer à ses prérogatives. Combien de procès instruits, combien de sentences prononcées et combien de bûchers allumés par l'Eglise ?

Le pardon est un acte difficile, y compris pour les plus compréhensifs et les plus généreux d'entre nous. Comment pardonner pleinement celui qui, avec froideur, en toute conscience et sans l'ombre d'un remords vient nuire gravement à l'intégrité physique ou morale de l'autre ? Comment pardonner à celui qui n'attend que l'occasion d'une récidive ? Comment et pourquoi accorder son pardon à celui qui ne le demande pas ? Quelle justification pour un pardon absolu,

c'est-à-dire un pardon sans limite et sans condition ? **Au nom de quoi pardonner les actes les plus barbares et les plus abominables, les comportements les plus cruels et les plus effroyables ? Y compris lorsqu'ils sont accomplis par des individus sains d'esprit, par des criminels en pleine possession de leurs facultés intellectuelles.**

Le pardon absolu

Le pardon judéo-chrétien se décline autour de la croyance au libre arbitre. Puisque je possède une volonté libre, puisque je suis libre de choisir, je deviens dès lors responsable de mes actes et donc, potentiellement coupable. Au moins partiellement. Dans ces conditions le pardon n'est qu'une option. Une possibilité. Selon ma sensibilité, selon ma philosophie et selon les circonstances, je pourrai accepter ou refuser les excuses et la repentance du coupable et je pourrai accepter ou refuser de lui accorder une nouvelle chance. La rédemption judéo-chrétienne nécessite au mieux une confession coupable, au pire une mise à l'épreuve ou une expiation par un séjour au purgatoire. **Dans cette religion, plane toujours au-dessus de nos têtes la menace du jugement dernier. Cette sentence ultime dont on ne sait jamais si elle a été voulue par Dieu ou inventée par l'Homme.**

« Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ait la vie éternelle. » nous dit l'Évangile selon Saint-Jean.¹¹⁹ Certes, voilà qui est très aimable mais, dans ce cas, que deviennent les infidèles ? Que vaut l'amour de celui qui vous contraint à croire en lui sous la menace ?

¹¹⁹ Chapitre 3, verset 16

« Sois bon et miséricordieux, comme ton Père est bon et miséricordieux. » lit-on au chapitre 6, verset 36 de l'Evangile selon Saint-Luc. Et pourtant, dès le verset suivant, voilà l'injonction qui nous est faite : *« Pardonnez, et vous serez pardonnés »* Quel est ce sous-entendu ? A quel sort promet-on ceux qui ne pardonnent pas ? A quelle sauce seront-ils mangés ?

Dans l'option que je propose ici, il ne s'agit plus de défendre un pardon basé sur la reconnaissance du droit à l'erreur ou sur la possibilité du remords sincère. Il ne s'agit plus de défendre un pardon soumis au consentement de la victime ou à la miséricorde du tout-puissant. Il s'agit de reconnaître la nécessité d'un pardon total, tout le temps et pour tous. Quels que soient les actes, quelles que soient les motivations, quelles que soient les intentions, quel que soit le degré de conscience, et malgré l'absence d'excuse et de remords. Un pardon où nul n'est contraint ni de croire ni de pardonner pour être pardonné.

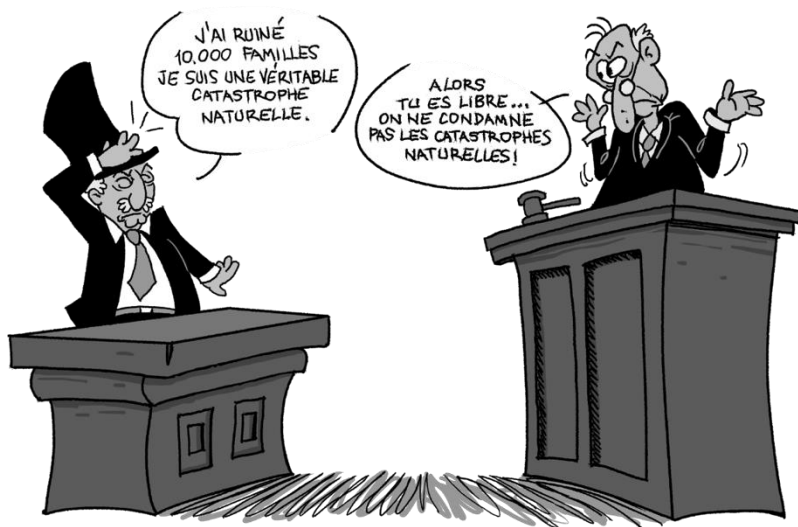
Dans ce cadre-là et pour ce motif, le pardon change de nature. On ne pardonne plus par grandeur d'âme ou par mansuétude. On ne pardonne plus par compassion ou par humanité. Le pardon n'est plus une question de générosité. Il n'est plus un pouvoir suprême réservé aux dieux. Il n'est plus une vertu, il n'est plus une faveur, mais juste, une froide réalité qui s'impose. Puisque je n'ai aucune raison rationnelle d'agir et puisque que je n'ai pas choisi d'être ce que je suis, si je ne suis rien d'autre que ce que la nature a voulu que je sois, si je ne suis qu'une catastrophe naturelle parmi d'autres, de fait, tout devient pardonnable. **Je n'ai pas dit souhaitable, ni enviable mais juste « pardonnable ». Ce qui est profondément différent.**

Dans cette hypothèse – *et dans cette hypothèse seulement* – en l'absence de volonté libre, en l'absence de libre arbitre, le pardon

n'est plus une question de compassion, ni une question de choix, mais un simple produit de la raison. La conséquence inéluctable d'une vérité sans alternative. **Si ce postulat est faux, en présence de raisons rationnelles d'agir, tout ce raisonnement s'effondre. Il ne peut exister de pardon absolu sans une innocence absolue. Seule l'innocence absolue permet le pardon absolu.** C'est-à-dire, répétons-le : sans réserve, sans condition et sans ambiguïté.

On ne condamne par les tempêtes

L'air, l'eau, la terre, le feu, toute chose dans l'univers peut devenir calamité. Y compris le vivant. Si le libre arbitre n'existe pas, l'Homme devient un élément de la création comme les autres. Dès lors, comment le condamner lorsqu'il se comporte en calamité ? Condamne-t-on les tempêtes, les tsunamis, les tremblements de terre, les invasions de criquets ou les épidémies ? Pour quoi faire ? **Pardoner un tremblement de terre ou une épidémie n'est pas se réjouir de leur existence.**



Qui est assis sur le trône ? Qui porte la couronne ? La nature a-t-elle un challenger capable de s'opposer à sa volonté ? Partage-t-elle le pouvoir avec la conscience ou bien est-elle seule installée derrière les commandes ? Vivons-nous sous une monarchie absolue dirigée par une nature souveraine au pouvoir sans partage, ou dans une aimable démocratie dans laquelle, finalement, chacun aurait son mot à dire ? Existe-t-il une force d'opposition face au pouvoir en place ? La conscience peut-elle agir contre-nature ?

Pour répondre à ces questions j'ai déjà dévoilé toutes mes cartes. J'ai déjà abattu mes plus beaux atouts. Alors inutile de recommencer la démonstration des derniers chapitres. Si celle-ci ne vous a pas convaincu, si vous croyez toujours au libre arbitre, si vous croyez toujours qu'on peut agir contre nature, cet appel au pardon universel ne vous convaincra pas davantage. Et vous aurez raison car l'un ne va pas sans l'autre.

Une condition préalable

Cependant, quelles que soient nos convictions, poser sereinement la question du pardon suppose une condition préalable. Comme on n'entre pas sur un ring avec un fusil, on n'affronte pas la question du pardon sans laisser ses émotions au vestiaire. Et ce n'est pas facile. Face aux pires injustices, aux pires violences et aux pires souffrances, comment oublier ses émotions et poursuivre son chemin comme si de rien n'était ? **Nos émotions saignent, nos émotions pleurent alors elles réclament des têtes. Elles ont besoin de coupables.**

La loi du Talion est un réflexe légitime que chacun peut comprendre. Qui n'a jamais rêvé, comme moi, de faire payer sauvagement leurs

crimes aux auteurs d'atrocités ? Qui n'a jamais rêvé de les plonger lentement – *très lentement* – dans un chaudron d'huile bouillante ? Comment ne pas souhaiter le même sort, ou pire encore, à celui qui a causé la mort ou la douleur d'un innocent ? Face à l'injustice et à la cruauté, comment ne pas entendre l'appel rageur de la vengeance ?

Pourtant, lorsqu'il s'agit de s'interroger sur la question de la culpabilité, nos émotions – *sel de la vie* – ne sont probablement pas nos meilleures conseillères. « *Le grand effort de civilisation c'est d'échapper à la loi du talion. La paix ne s'obtient que par le pardon.* » affirmait le sociologue et philosophe Edgar Morin.¹²⁰

Mon oncle d'Amérique

Henri Laborit, ce neurochirurgien, éthologue et philosophe Français qui révolutionna le traitement de la schizophrénie par l'invention du premier neuroleptique en 1951, fut aussi à l'origine d'une expérience de résistance au stress et à l'angoisse menée sur des rats. Une expérience popularisée par le film « *Mon Oncle d'Amérique* » réalisé par Alain Resnais en 1980. Une expérience en trois étapes.

1ère étape

Un rat est enfermé dans une cage divisée en deux compartiments mais reliés par une porte ouverte. Une fois ce dispositif en place, on envoie des décharges électriques dans le plancher, d'un côté ou de l'autre de la cloison, en informant préalablement l'animal de l'arrivée

¹²⁰ Propos tenus par Edgar Morin dans l'émission "A voix nue" diffusée sur France Culture le 8 novembre 2021

des décharges électriques par un signal lumineux. Grâce à cette alerte, le rat, réputé pour son intelligence, va ainsi pouvoir échapper à la douleur en changeant de compartiment.

L'animal, qui va subir cette expérience une dizaine de minutes par jour pendant sept jours, va rester en parfaite santé.

2ème étape

On ferme la porte entre les deux compartiments. Ne pouvant ni fuir, ni lutter, le rat va développer une angoisse qui va s'accompagner de profondes perturbations biologiques et d'une baisse de ses défenses immunitaires. Son état de santé va gravement se dégrader, engageant son processus vital.

3ème étape

On maintient la porte fermée entre les deux compartiments mais on met le rat en compagnie d'un congénère. D'une façon tout à fait étonnante, pendant le déclenchement des décharges électriques, les deux rats vont combattre l'un contre l'autre. Une lutte qu'on pourrait considérer au premier abord comme parfaitement inutile puisqu'aucun des rats en présence n'est responsable du malheur de l'autre et, pourtant, cette expérience montrera qu'un rat ayant pu lutter contre un adversaire ne présentera aucune des pathologies observées sur les rats solitaires. Les deux combattants sortiront indemnes de cette expérience. **Moralité, pour évacuer son stress, pouvoir se défouler sur des coupables imaginaires permettrait donc de préserver sa santé physique et mentale.**

Les boucs émissaires

Cette expérience de laboratoire ne nous apprend rien à propos de l'innocence ou de la culpabilité. En revanche, elle nous alerte sur **ce besoin primaire de trouver des coupables**. Le coupable est un exutoire, une sorte de punching-ball contre lequel on frappe pour mieux évacuer sa colère, sa douleur, son angoisse ou ses frustrations. S'il n'existe pas, peu importe, on saura l'inventer. **En cas d'erreur judiciaire, les victimes n'aiment pas qu'on vienne innocenter le malheureux qui leur servait d'accusé. Un faux coupable vaudra toujours mieux que pas de coupable du tout.**

Nous pourrions défendre la possibilité du libre arbitre mais, simplement, assurons-nous que cette conviction ne repose pas uniquement sur notre besoin de désigner des boucs émissaires. Assurons-nous que cette conviction ne repose pas uniquement sur notre incapacité à envisager un monde sans coupable. **On ne mesure pas la valeur d'une hypothèse à l'aune du bénéfice attendu**

Ce n'est pas parce que j'ai besoin d'un coupable que ce coupable va brusquement exister. Mais d'immenses barrières psychologiques se dressent encore entre nous et la possibilité du pardon. « *Si certains s'accrochent si solidement à la haine c'est parce que, sans elle, ils se retrouveraient seuls face à leur douleur.* » ai-je entendu un jour sans me souvenir du nom de l'auteur.¹²¹

« Partout où l'on cherche des responsabilités, c'est généralement l'instinct de punir et de juger qui est à l'œuvre. [...] Les Hommes ont

¹²¹ Entendu dans l'émission La Grande Librairie animée par François Busnel diffusée sur France 5 le 12 janvier 2022.

été considérés comme libres pour pouvoir être jugés et punis, pour pouvoir être coupables » affirmait Nietzsche, comme nous le disions déjà précédemment.¹²² Devons-nous continuer à nous jeter les uns contre les autres à la première colère, à la première douleur, à la première angoisse, à la première contrariété ou à la première frustration venue ? N'existerait-il pas des solutions moins primitives et plus performantes à découvrir et à mettre en œuvre ? Pour préserver notre santé physique et mentale, serions-nous condamnés à nous conduire comme des rats de laboratoire ? Faute de coupable, serions-nous condamnés à chercher des boucs émissaires ?

« Je supporte de moins en moins ces livres – que je reçois à foison – qui ne sont plus que règlements de compte familiaux, exercices de détestation et précis de haine. Il faut toujours essayer d'expliquer pourquoi son père, sa mère, ses grands-parents, son frère, ou sa sœur sont des personnes malfaisantes » se désolait un jour l'auteur et critique littéraire Jérôme Garcin.¹²³

¹²² « Le Crépuscule des idoles », Flammarion.1888.

¹²³ Propos tenus par Jérôme Garcin dans l'émission « A voix nue » diffusée sur France Culture le 2 mai 2023.

CHAPITRE 15

Les circonstances atténuantes



La justice doit-elle vraiment s'intéresser à la culpabilité ?

Avec ou sans libre arbitre, noyée dans le puit sans fond des circonstances atténuantes, l'appréciation de la culpabilité est illusoire. Ainsi, une justice efficace devrait cesser de se mêler de culpabilité pour concentrer ses forces sur le traitement de la dangerosité.

L'espace d'un instant, admettons que vous acceptiez de considérer cette hypothèse. Admettons que le libre arbitre n'existe pas. Dans ce contexte, sans libre arbitre, et donc sans culpabilité, que faire ? Comment nous protéger ? Le pardon absolu ne serait-il pas le plus court chemin vers le désordre et la violence absolus ? A quoi ressemblerait un monde privé de coupable ? A quel cauchemar ? Au nom d'une irresponsabilité généralisée, faudrait-il laisser les délinquants et les criminels – *ces malheureux innocents* – vaquer à leurs occupations et gérer leurs affaires ? A cette inquiétude nécessaire, il faut répondre une chose : **l'innocence des inondations n'a jamais empêché personne de construire des digues.**

Admettre que l'humanité puisse parfois se conduire en fléau, en catastrophe naturelle, n'est pas renoncer à s'en protéger. **Simplement on ne traite pas un fléau comme on traite un coupable.** On ne condamne pas les inondations, on ne condamne pas les tempêtes. Pour quel bénéfice ? Pour quel intérêt ? Face à un fléau, on

utilise d'autres armes. Des armes mieux adaptées. Plus performantes. Se protège-t-on d'un virus en l'enfermant dans un flacon, puis en lui rendant sa liberté quelques mois ou quelques années plus tard au motif qu'il aurait purgé sa peine ? Voilà pourtant de quelle façon fonctionne notre justice. Comme un diffuseur et un accélérateur de contamination. Je force le trait. J'exagère et je provoque par la caricature. Mais, il n'en demeure pas moins que **la justice des Hommes est porteuse d'un vice originel : le désir de vengeance.**

« Comme le montre l'exemple des États-Unis, la peine de mort est inutile car elle n'a jamais eu de valeur dissuasive. Rétablir la peine de mort ne serait que répondre à un désir de vengeance. Mais notre justice n'est pas vindicative » affirmait l'avocat à Richard Malka.¹²⁴ Mais Richard Malka nous parle ici d'une justice rêvée dans un monde idéal. Dans le vrai monde, comme une maladie honteuse, la justice nous cache, et se cache à elle-même les stigmates de son désir de vengeance. Derrière ses colonnes et sous ses boiseries, toute vêtue d'hermine, sous les allures de la sagesse et de la raison, c'est son désir de vengeance qui la conduit à agir avec déraison.

Et ne blâmons pas les magistrats car à travers nos représentants, c'est bien nous, le peuple, qui voulons et qui faisons les lois qu'ils appliquent. *« L'Homme qui franchit les portes d'une prison en reste marqué à vie. Quoi qu'il fasse sur le chemin de la réinsertion sociale, la société est vin-di-ca-tive. »* dénonçaient Bernard Bonvoisin et Norbert Krief.¹²⁵

¹²⁴ Propos tenus par Richard Malka dans l'émission « C Politique » diffusée le 19 septembre 2021 sur France 5.

¹²⁵ Chanson « Sors tes griffes » composée par le groupe Trust en 1980 pour leur album « Répression ».

Une cause perdue d'avance

Un peu partout sur la planète, nous avons bâti une justice vindicative. Une justice destinée à faire payer les coupables. Une justice qui se monnaie. Une justice comptable qui attribue au délinquant et au criminel une dette envers la société. Une dette à racheter par le paiement d'une somme d'argent, par l'accomplissement d'une tâche, par une privation de liberté, par un châtiment corporel ou au prix de sa vie.

Mais un juge ne devrait jamais se conduire en comptable et la justice ne devrait jamais se mêler de culpabilité car comment mesurer la valeur d'un préjudice ou comment évaluer un degré de culpabilité ? C'est une cause impossible, perdue d'avance. Y compris pour les défenseurs du libre arbitre. La justice ne devrait poursuivre qu'un seul but : garantir l'ordre et la paix sociale. **Elle devrait avoir tous les droits sauf celui de juger.** En dehors de réparer tout ce qui peut l'être, la justice ne devrait se consacrer qu'à une chose : apprécier et traiter la dangerosité.

« La justice, c'est cette erreur millénaire, qui veut qu'on ait attribué à une administration, le nom d'une vertu » affirmait Casamayor, ce grand magistrat et écrivain Français disparu en 1988.¹²⁶

¹²⁶ Citation faite par l'avocat et écrivain François Sureau dans l'émission « Il n'y a pas qu'une vie dans la vie » animée par Isabelle Morizet et diffusée sur Europe 1.

Les gens heureux ne vont pas en prison.

50% de la population carcérale est composée de détenus d'origine ouvrière. Si les cadres et les professions intellectuelles supérieures constituent 13% de la population, ils ne représentent, en revanche, que 3% des délinquants et des criminels incarcérés.¹²⁷ 20% des personnes condamnées à une peine d'emprisonnement souffrent de troubles psychotiques tels que la schizophrénie, la paranoïa et autres psychoses hallucinatoires, soit un taux de pathologies psychiatriques 20 fois supérieur à celui de la population générale.¹²⁸

Et cette réalité observée en France n'est sans doute pas très différente des tendances que l'on pourrait observer ailleurs, en d'autres temps ou en d'autres lieux. Les bandits de grand chemin ne portaient pas de nom à particule ni de chemise en soie. Pourtant, dans les conversations de tous les jours, la simple évocation de ce lien de causalité probable entre dénuement économique, détresse psychologique et criminalité suscite souvent de violentes réactions. Le sujet est sensible. Il peut vite tourner au pugilat.

On ne veut pas connaître le lien qui uni le crime et la misère.

Il se trouvera toujours une voix lumineuse – *une voix issue peut-être elle-même des classes les plus misérables* – pour nous expliquer que le déterminisme social n'existe pas. **« La criminalité n'est pas une fatalité. La preuve, tous les pauvres ne deviennent pas des criminels » nous dira cette voix.** Et, en effet, cette voix aura raison,

¹²⁷ Enquêtes INSEE réalisée en l'an 2000. Cf. www.inegalites.fr/L-origine-sociale-des-detenus?id_mot=99

¹²⁸ Rapport du Comité consultation national d'éthique (CCNE) de 2006. Cf. www.ccne-ethique.fr/sites/default/files/publications/avis094.pdf

tous les pauvres ne deviennent pas des criminels. Considérant que les pauvres et les miséreux, ceux dont le revenu moyen ne dépasse pas 6 \$ par jour ¹²⁹, représentent près de 50 % de la population mondiale, que serait notre existence sur une planète peuplée de trois ou quatre milliards de bandits et de criminels ? Combien de pauvres et de miséreux menacent la tranquillité de nos chaumières ? 1%, 0,5%... ? Si, comme moi, vous avez déjà circulé dans des endroits comme les ranchitos de Caracas ou les favelas de Rio, vous savez alors probablement que, même dans ces lieux de grande précarité, les individus menaçants sont rares. La plupart du temps on y sera plutôt accueilli avec chaleur et bienveillance. Y compris, d'ailleurs, dans les cités les plus violentes et les plus malfamées de notre hexagone.

Les gens du Hilton

Le père Ceyrac, missionnaire humanitaire installé en Inde, racontait cette anecdote d'un couple de français descendus au Hilton qui voulait rencontrer les plus démunis. Il les avait amenés à la rencontre d'une famille qu'il connaissait. A part un toit de tôle au-dessus de la tête et quelques récipients en plastique, ces gens-là ne possédaient rien. Cependant, prévenus de la visite de ces français du Hilton, en l'honneur de ce grand événement, ils avaient investi toute leur fortune dans la préparation d'un somptueux repas qui serait payé, ensuite, de quelques jours de disette.

Les yeux humides, le père Ceyrac avait fini cette histoire en expliquant que, comble de l'hospitalité, les malheureux s'étaient excusés de ne

¹²⁹ Chiffre publié par la Banque Mondiale. Cf. www.banquemondiale.org/fr/topic/poverty/overview

pas avoir pu offrir davantage. Devant ces gens du Hilton, les malheureux s'étaient excusés de leur condition misérable.

J'irai dormir chez vous

Connaissez-vous ce programme de télévision intitulé « J'irai dormir chez vous » ? Cette émission où l'animateur, Antoine de Maximy, parcourt le monde à la recherche d'un hébergement gratuit ? Si oui, alors vous aurez peut-être constaté qu'il est généralement plus facile de trouver un gîte chez ceux qui n'ont rien que dans les beaux quartiers.

« C'est souvent chez les plus humbles qu'on rencontre le plus d'humanité » constatait l'écrivain et académicien René de Obaldia qui, malgré ses origines aristocratiques et malgré un illustre aïeul président du Panama, avait grandi dans une famille ouvrière.¹³⁰ Peut-être parce que la misère apprend d'abord la solidarité.

Les roms

Un ami condamnait le comportement des Roms, cette population misérable qui trouve refuge sous des abris de fortune le long de nos routes ou sur nos terrains vagues. Il leur reprochait notamment les ordures entassées autour de leurs campements et certains comportements délictueux. Je lui posais alors cette question : *« Tu as probablement raison dans tes reproches mais, à leur place, si tu avais grandi dans cette misère et au milieu de ces détritits,*

¹³⁰ Propos tenus par René de Obaldia dans l'émission « A voix nue » diffusée sur France Culture en 2010.

qu'aurais-tu fait toi-même ? Serais-tu devenu celui que tu es aujourd'hui ? ». Tentez l'expérience. Faites le test autour de vous et, comme moi, vous constaterez probablement, vous aussi, qu'on obtient rarement de réponse à cette question. La plupart du temps, on préfère désigner des coupables.

Il n'est pas facile d'accueillir et d'admettre les circonstances atténuantes. Il suffit d'avoir été victime soi-même d'une agression, ou de n'importe quel acte de malveillance, pour le comprendre.

Puisqu'il n'existe pas de demi-victime, pourquoi devrait-il exister de demi-coupables, à moitié sanctionnés et à moitié pardonnés ? La colère et la souffrance réclament des coupables tout entiers.

Et pourtant, malgré ce besoin légitime, comment définir la culpabilité ? Où commencent et où s'arrêtent les circonstances atténuantes ? On ne sera jamais à court de circonstances atténuantes. Une enfance malheureuse, un traumatisme psychologique, un trouble neurologique... ? Les circonstances atténuantes sont partout.

Si tous les miséreux ne deviennent pas des délinquants et des criminels – *loin de là* – la plupart des délinquants et des criminels sont issus de la misère. Tantôt de la misère économique, tantôt de la misère culturelle, tantôt de la misère affective et souvent les trois à la fois. **Les gens heureux ne vont pas en prison. Ou si peu !**

Dans tous les systèmes judiciaires du monde, on mesure la valeur d'un avocat à sa capacité à faire acquitter des « coupables ». *« L'avocat se préoccupe peu de la vérité pourvu qu'il obtienne*

l'acquittement de son client » disait déjà Socrate 2 400 ans en arrière.¹³¹ Et, en effet, bien que garant de ces droits essentiels que sont les droits de la défense, **un avocat ne doit pas à faire triompher la vérité. Il n'est pas payé pour ça. Il doit faire triompher des clients. À tout prix.** Alors, dans le grand vivier des circonstances atténuantes, il n'aura qu'à plonger la main pour se servir. Jusqu'à se saisir du premier vice de forme venu car, l'ennui avec la justice, c'est qu'elle juge parfois plus sévèrement le vice de procédure que celui des comportements.

Trente-cinq femmes découpées en morceaux

Alors comment insérer les circonstances atténuantes dans le champ de la responsabilité ? S'il n'avait pas perdu son père à l'âge de cinq ans, ce prévenu aurait-il volé cette voiture, aurait-il braqué cette banque ou se serait-il lancé dans ce commerce de stupéfiants ? Avant de condamner ce criminel, doit-on ignorer le fils battu qu'il aura été ? Peut-on s'émouvoir de cet enfant violé et le condamner, quelques années plus tard, lorsqu'il deviendra violeur à son tour ? De même, doit-on ignorer les prédispositions génétiques ? Le simple fait de naître sans l'avoir voulu, avec des attributs qu'on n'a pas choisis, comme l'agressivité ou l'absence de compassion, n'est-il pas la première de toutes les circonstances atténuantes ?

Après considération et pondérations de tous ces critères, quel espace reste-t-il pour la culpabilité ? Comment la mesurer ? Comment l'apprécier ? Biologiques, sociologiques, psychologiques,

¹³¹ Entendu dans l'émission "François Châtelet : une histoire de la raison". France Culture.1992.

contextuelles ou de toute autre nature, avec ou sans libre arbitre, les circonstances atténuantes ressemblent à un puits sans fond qui s'enfoncé probablement bien au-delà de tout ce que nous pouvons imaginer. « *Si le juge était juste, peut-être le criminel ne serait pas coupable* » observait Dostoïevski.

Prenons cet expert assermenté, grand psychiatre reconnu par ses pairs, qui déclarera cet homme ayant découpé 35 femmes en morceaux responsable de ses actes car ne souffrant d'aucun trouble du discernement. Mais qui est cet expert et que vaut cette expertise ?



Éprouve-t-on le besoin de découper 35 femmes en morceau lorsqu'on ne souffre d'aucun trouble du discernement ? Que ferions-nous, nous-même, si nous étions saisis du besoin irrépessible de

découper les femmes en morceaux ou de tout autres troubles du comportement ou de la personnalité ? Saurions-nous et voudrions-nous y résister ? Paranoïaques, schizoïdes, schizotypiques, antisociaux, borderlines, histrioniques, pervers-narcissiques, évitants, dépendants, obsessionnels-compulsifs ... on compte tant de pathologies, de désordres ou de souffrances psychiques capables d'atteindre chacun d'entre nous avec plus ou moins d'intensité.¹³²

Où s'arrête la raison et où commence la déraison ? Combien de troubles mentaux non identifiés qui ne portent peut-être même pas de nom ? Tenez, par exemple, égoïsme et égocentrisme ne pourrait-

¹³² L'American Psychiatric Association distingue classe les troubles mentaux en 10 catégories :

- La personnalité paranoïaque est caractérisée par une méfiance soupçonneuse envers les autres dont les intentions sont interprétées comme malveillantes.
- La personnalité schizoïde est caractérisée par un détachement des relations sociales et une restriction de la variété des expressions émotionnelles.
- La personnalité schizotypique est caractérisée par une gêne aiguë dans les relations proches, par des distorsions cognitives et perceptuelles et des conduites excentriques.
- La personnalité antisociale est caractérisée par un mépris et une transgression des droits d'autrui.
- La personnalité limite (borderline) est caractérisée par une impulsivité marquée et une instabilité des relations interpersonnelles, de l'image de soi et des affects.
- La personnalité histrionique est caractérisée par des réponses émotionnelles excessives et une quête d'attention.
- La personnalité narcissique est caractérisée par des fantaisies ou des comportements grandioses, un besoin d'être admiré et un manque d'empathie.
- La personnalité évitante est caractérisée par une inhibition sociale, par des sentiments de ne pas être à la hauteur et une hypersensibilité au jugement négatif d'autrui.
- La personnalité dépendante est caractérisée par un comportement soumis et « collant » lié à un besoin excessif d'être pris en charge.
- La personnalité obsessionnelle-compulsive est caractérisée par une préoccupation de l'ordre, la perfection et le contrôle.

il pas être qualifiés de troubles mentaux ? Toute tentative d'appréciation de la culpabilité et des circonstances atténuantes est illusoire. Cette question – *tant scientifique que philosophique* – dépasse de loin les compétences de la justice tout comme elle dépasse de loin les compétences de chacun d'entre nous. Non, tous les pauvres ne deviennent pas des bandits et des criminels. En revanche presque tous les bandits et presque tous les criminels sont issus des milieux les plus pauvres. La culpabilité est une matière molle à laquelle on pourra donner tous les visages. Y compris celui de l'innocence. Ne serait-il pas temps de sortir de cette impasse ?

Après d'obscurs calculs d'apothicaires, on prononce des peines proportionnelles à la valeur des préjudices subis (*évalués on ne sait comment*) desquelles on vient déduire le poids des circonstances atténuantes (*accordées ou refusées on ne sait pourquoi*). Mais en quoi l'accomplissement d'une peine d'emprisonnement, quelle que soit sa durée, ferait-elle de nous des individus fréquentables ? À combien estimons-nous la vie d'un enfant assassiné ? 20 ans, 30 ans, 50 ans... 100 ans de réclusion ? Comment répondre à cette question ?

« *La justice est une roulette russe* » explique Hervé Temime, ce grand avocat pénaliste Français, pour rappeler la part de subjectivité présente dans toute décision judiciaire.¹³³

Aujourd'hui encore, un peu partout sur la planète, on isole nos brebis galeuses sans autre projet que celui de l'enfermement. On ne choisit pas véritablement son camp. On ne se résout pas à les abattre mais on ne se résout pas non plus à les guérir. On les entasse, on les laisse macérer et se contaminer entre elles et puis, un jour – *prévu d'avance* – on ouvre la porte et on les laisse rejoindre les autres. **Quel berger de bon sens ferait cela avec son troupeau ?**

¹³³ Propos tenus par Hervé Temime dans l'émission « Il n'y a pas qu'une vie dans la vie » animée par Isabelle Morizet et diffusée sur Europe 1 le 25 octobre 2020.

CHAPITRE 16

La justice de demain



La prison n'a pas vocation à alimenter le désordre public.

Pour une justice efficace, l'esprit des lois devrait connaître deux évolutions majeures : se libérer de son désir inavouable de vengeance et se soucier – *réellement* – des questions de réinsertion.

On apprend que la moitié des personnes condamnées pour fait de terrorisme islamiste en France seront libérables d'ici fin 2022. Ainsi, 254 dangereux djihadistes actuellement détenus dans nos prisons devraient bientôt retrouver la liberté.¹³⁴ Par leur période de détention ils auraient – *nous dit-on* – payé leur dette à la société. Mais quel est le prix d'une vie perdue dans un attentat, ou ailleurs ? Comment évaluer cette dette ?

Voilà à quoi nous conduit une justice comptable basée sur la culpabilité. Elle se veut punitive mais elle relâche, sans sourciller, des individus sans remords, disposés à poursuivre le combat et à mourir pour pouvoir nous tuer. Nicole Belloubet, notre ministre de la justice de l'époque, se voulait rassurante : « *Ces détenus feront l'objet d'un suivi extrêmement sérieux par les services de renseignement après leur sortie.* »

¹³⁴ Article du Figaro publié le 22 mai 2019. Cf. www.lefigaro.fr/flash-actu/terrorisme-254-condamnes-liberables-d-ici-fin-2022-20190522

Sérieux ?

Lorsque, pour survivre, une femme battue exécute son bourreau, on la jette en prison. Mais que vaut cette justice qui fabrique du crime, qui libère des assassins et qui, au nom de la culpabilité, enferme des victimes et condamne des innocents ? Quelle est la dangerosité d'une femme acculée, contrainte à tuer pour échapper aux mains de son tortionnaire ? Quelle est cette justice sauvage qui prétend nous sauver ou nous protéger ?

Les vacances de la Toussaint

Une justice apaisée, qui renoncerait à évaluer les culpabilités et qui s'intéresserait, d'abord, à mesurer et à traiter la dangerosité, pourrait envisager une approche bien différente. Lorsqu'on nourrit le projet de remettre un jour sa population carcérale en liberté, la dangerosité ne se traite pas avec des dates de libérations convenues d'avance. Une libération se mérite ou, pour le moins, se justifie par un changement d'état. Contrairement aux périodes de soldes ou aux vacances de la Toussaint, une libération ne doit pas dépendre de la simple apparition d'un chiffre sur les pages d'un calendrier.



On ne traite pas non plus la dangerosité en laissant des individus à la dérive, livrés à leur sort et abandonnés aux mauvaises fréquentations. Lorsqu'on nourrit le projet de remettre un individu menaçant en liberté on se fixe au moins trois objectifs :

- Renforcer son **équilibre mental**
- Lui apprendre un **métier**
- Évaluer son aptitude à trouver **sa place au milieu du groupe**

Pourquoi, par exemple, ne pas financer très largement l'embauche des anciens détenus pendant leurs premières années de libération ? Ce type de mesures serait-il plus coûteux que la gestion de la récidive avec tout ce qu'elle suppose de moyens de police, de moyens de justice et de moyens pénitenciers ?

A quoi bon construire des prisons pour les convertir en écoles du crime ou en foyers de radicalisation ? La plupart de nos systèmes carcéraux fonctionnent à l'envers.

- **L'accès aux études ou l'apprentissage d'un métier**, minimum requis pour tout projet d'insertion sociale, y sera considéré comme une faveur, ou comme une option laissée au libre choix du détenu.

L'obtention d'un diplôme ou l'acquisition d'un savoir-faire devrait être une obligation non négociable et une condition sine qua non de libération.

- **L'entretien des liens familiaux et affectifs**, socle de tout équilibre psychique et émotionnel, y sera restreint avec sévérité.

Il devrait être une priorité absolue. L'allié le plus solide de tout espoir de rédemption. Lorsque ces liens existent.

- **Le contact avec les codétenus**, source de tous les trafics et de toutes les corruptions du corps et de l'esprit, y sera obligatoire.

Il devrait être le premier de tous les interdits !

- **La libération** y sera envisagée comme un droit. Comme un acquis.

Elle ne devrait être qu'une possibilité. Une éventualité sous conditions.

Sous prétexte d'une dette payée à la société, un peu partout sur la planète, on libère des hommes et des femmes devenus parfois plus inadaptés et plus dangereux qu'au moment de leur incarcération. Avec ou sans libre arbitre, quelle liberté possible pour celui qui menace celle des autres ? Ne soyons pas naïfs, dans une société qui aspire à favoriser l'ordre public, la liberté n'est probablement pas faite pour tout le monde.

S'ils sont probablement très minoritaires, il existe sans doute, et malheureusement, des cas désespérés et des pathologies sans remède. Pour toutes sortes de raisons, par nature, par déterminisme social ou par désespoir, tout criminel ne sera pas soluble dans la société mais, en revanche, **toute société qui entend, un jour, libérer ses criminels, devra donner à chacun – et sans limite – les moyens de sa résurrection.**

S'il existe des cas désespérés ce n'est pas à la justice d'en décider, c'est à eux, par leur comportement, d'en faire la démonstration. C'est à eux de se condamner à l'enfermement permanent. Un principe d'ailleurs déjà parfaitement connu et très largement appliqué partout dans le monde. Un principe qui est déjà la règle dans tous les lieux d'incarcération psychiatriques. Dans quel pays, y compris dans nos démocraties, laisse-t-on sortir les patients les plus menaçants ? Tant en cas d'internement judiciaire que d'internement psychiatrique, le principe qui s'applique devrait-être le même : **tant qu'un individu représente une menace forte et hautement préjudiciable pour autrui il ne devrait pas pouvoir sortir.**

Nous pouvons refuser cette justice orientée vers la réinsertion mais, dans ce cas, pour rester cohérent et assumer jusqu'au bout notre désir de vengeance, quelle solution ? Quel choix nous reste-t-il sinon la perpétuité – *la vraie* – ou la peine capitale ? Une justice soucieuse

de protéger l'ordre public doit-elle libérer une population dont elle connaît, par avance, la probabilité de récidive ? *« La question n'est pas de savoir si les criminels sont coupables, mais de savoir s'ils représentent un danger pour la société. »* affirmait Camus.¹³⁵

Le modèle norvégien

La prison se veut dissuasive, mais qui intimide-t-elle au juste, en dehors des honnêtes gens, en dehors de tous ceux qui n'ont aucune chance d'y aller ? Les vrais bandits et les vrais criminels ne s'inclinent ni devant la prison ni devant la guillotine. Pas même devant les menaces d'écartèlement en place publique. L'insécurité au moyen-âge était 100 fois supérieure à celle observée aujourd'hui dans nos démocraties tempérées.

Avec 700 prisonniers pour 100 000 habitants, les États-Unis font partie des champions du monde de l'incarcération. A l'autre extrême, avec 74 détenus pour 100 000 habitants, la Norvège détient le record du monde du taux d'incarcération le plus bas. Avec un taux de récidive deux fois moins élevé qu'aux États-Unis (20% au lieu de 40%), le modèle norvégien doit son succès à son système carcéral fondé non pas sur la sanction mais sur la réhabilitation.

« Associé à la justice, le système carcéral est un élément structurel de notre société censé empêcher les criminels de récidiver, dissuader les populations d'enfreindre la loi, et transformer le comportement des prisonniers pour qu'ils puissent retourner à la liberté.

¹³⁵ « La Chute ». Gallimard. 1956

Cependant, peu de modèles de prison remplissent véritablement ces missions ; surtout ils donnent lieu à de nombreuses dérives aussi coûteuses qu'inhumaines. Face à la défaillance généralisée des prisons du monde, la Norvège est parvenue à instaurer un modèle centré sur le respect, le bien-être et la réinsertion des détenus. » peut-on lire sous la plume de Camille Chuquet dans The Economist.¹³⁶

En France, deux détenus sur trois récidivent dans les 5 ans suivant leur libération.¹³⁷ Chacun connaît cette réalité – où *pourrait facilement la connaître* – mais la vérité des chiffres ne nous atteint pas. On garde jalousement notre besoin de coupable chevillé au corps. Comme le supposait le physicien et professeur de philosophie Etienne Klein déjà cité plus haut : « *Nous avons tendance à tenir pour vraies les idées qu'on aime. Il n'est pas impossible que l'esprit soit moins intéressé par la vérité que par son confort* ». ¹³⁸

Une victoire inéluctable

Ce modèle de justice, que je propose, affranchi de la notion de culpabilité, soulève des questions importantes :

- Comment apprécier, de façon incontestable, la sincérité d'un repentir ou l'atténuation d'une dangerosité ?

¹³⁶ Cf. <https://dailygeekshow.com/systeme-carceral-norvege>

¹³⁷ Étude de 2014 citée par Ivan Guitz, juge d'application des peines, au cours de l'émission « A quoi sert la prison ? » animée par Julian Bugier et diffusée sur France 2 le 8 novembre 2021.

¹³⁸ Propos tenus par Etienne Klein dans l'une des émissions « Clique » diffusée sur Canal + et animée par Mouloud Achour en 2020.

- Comment se protéger de l'arbitraire de la puissance publique sans législation pour encadrer la durée des peines ?
- Faut-il renoncer totalement à la fonction punitive et dissuasive de la sanction judiciaire ?
- Quel sort réserver à la petite délinquance ? Ce voleur de pomme récidiviste devra-t-il rester derrière les barreaux jusqu'à l'accomplissement d'une formation professionnelle ?

Mais il ne s'agit pas de rédiger ici une réforme de la justice qui ne relève – *bien sûr* – ni du sujet de ce livre, ni de ma compétence. Alors, me demanderez-vous, pourquoi ces 3 derniers chapitres ? **Quel rapport entre la gestion du crime et le développement personnel ?** Il s'agit simplement, à travers ce nouvel exemple, de montrer de quelle manière le courant des émotions peut, parfois, nous emporter jusqu'à l'absurde. Jusqu'à nous fracasser contre le mur de la réalité. Jusqu'à nous conduire à agir contre nous-même.

La prison aurait-elle pour vocation d'alimenter l'insécurité et de contribuer au désordre public ? En matière de justice, le désir de vengeance nous égare. A l'écoute de nos vérités intimes, un peu de bonne foi et de bon sens ne pourraient-ils pas suffire pour ouvrir les yeux ? Faudrait-il être diplômé de l'École Nationale de Magistrature, pour comprendre cela ? Partout sur la planète les cachots, les billots et autres guillotines ont souvent disparu. Peu à peu, au fil des siècles et des millénaires, n'est-ce pas la justice de demain qui s'installe ? Une justice qui devient plus sage. Moins vindicative. Une justice qui, lentement, finira par ne plus se mêler de culpabilité pour mobiliser toutes ses forces pour combattre la dangerosité.

Cette victoire de la raison sur nos émotions les plus funestes et sur nos instincts les plus primaires, n'est-elle pas inéluctable ? N'en va-t-il pas de notre propre intérêt ?

Le pardon domestique

Loin des tribunaux et de l'enceinte des prisons, dans notre vie de tous les jours, quelle place et quelles conséquences pour le pardon absolu ? Si toute action devient pardonnable, faudrait-il, là encore, redouter l'incitation à toutes les dérives ? Le pardon absolu pourrait-il faire basculer notre vie sociale dans l'anarchie absolue ? L'anarchie au plus mauvais sens du terme. Celle qui génère le chaos et la violence généralisés. Je ne le crois pas davantage. **Comme le pardon institutionnel, le pardon domestique n'interdit pas de lutter et de se défendre.** Il n'interdit pas non plus de tenir les individus néfastes à l'écart de nos fréquentations et de les mettre au ban de la société. Il n'est pas si facile de vivre en paria.

Un monde de pardon absolu pourrait être un monde où l'on se défend, comme hier. Mais un monde de pardon absolu pourrait, surtout, être un monde libéré de la haine, sans condamnation définitive. Un monde où il existe toujours une porte ouverte et une main tendue. Il faudrait dans notre justice et dans nos sociétés davantage de portes ouvertes et de mains tendues.

« Ce n'est pas parce que la vie n'est pas élégante qu'il faut se conduire comme elle » suggérait Françoise Sagan.¹³⁹

¹³⁹ Citation faite par l'actrice Marine Delterme dans l'émission « On n'a pas qu'une vie dans la vie » animée par Isabelle Morizet sur Europe 1 est diffusée le 19 octobre 2020.

CHAPITRE 17

La philosophie



Changer de philosophie c'est la possibilité qu'on se donne de changer de vie.

Consciemment ou non, nous avons tous une philosophie, c'est-à-dire une vision du monde. Ainsi, de nos opinions politiques à l'éducation de nos enfants, bien souvent, c'est elle qui va déterminer nos choix. C'est elle qui va déterminer nos vies.

Un jour, au cours d'une conversation de fin de repas, quelques-uns de mes amis contestaient l'intérêt de la philosophie. Comme une évidence, ils affirmaient qu'on ne pouvait tout de même pas comparer l'impact de la philosophie sur nos vies avec celui des sciences. Du briquet qui nous donne le feu aux centrales électriques qui nous réchauffent, des ampoules qui nous éclairent aux GPS qui nous guident, comment contester l'omniprésence de la science et de la technique dans nos vies ? Qu'existe-t-il de commun entre le confort matériel de l'époque préhistorique ou médiévale et celui du monde d'aujourd'hui ?

Sans remonter si loin, il y a moins de 100 ou 150 ans, on vivait encore sans eau courante, sans gaz, sans électricité, sans automobile, sans avion, sans téléphone, sans radio, sans télévision, sans cinéma, sans scanner, sans IRM, sans Internet et sans même un stylo ou une bicyclette. D'après mes amis, la philosophie était un art très secondaire, une sorte de jus de cerveau à l'intérêt douteux. Une

pratique obscure, réservée à quelques intellectuels désœuvrés, affairés à répondre dans un langage qu'on ne comprend pas, à des questions qu'on ne se pose pas. Une sorte de masturbation intellectuelle. Un plaisir solitaire et stérile.

Face aux progrès technologiques qui accompagnent l'histoire de l'humanité, et qui se développent avec un essor inédit depuis la fin du XIX^{ème} siècle, comment convaincre mes amis de l'impact de la philosophie et de son influence considérable sur nos vies ? Et, d'ailleurs, fallait-il les convaincre ? Les convaincre de quoi ? Scolastique, averroïsme, stoïcisme, positivisme, matérialisme, structuralisme, existentialisme, phénoménologie ... Que savons-nous, nous autres, gens ordinaires au savoir ordinaire, des grandes écoles et des grands courants de pensée ? Pas grand-chose. A peu près rien. Combien d'entre nous sauraient résumer, ne serait-ce qu'en une seule phrase, ou en un seul mot, la pensée de Platon, d'Aristote, de Sénèque, de Saint-Augustin, de Kierkegaard, de Schopenhauer, de Heidegger, d'Hannah Arendt, de Paul Ricoeur, de Gilles Deleuze ou de Jean Baudrillard ?

Partant de ce constat, ignorant à peu près tous des philosophes et de leurs philosophies, **comment des penseurs et des pensées que nous ne connaissons pas pourraient agir aussi profondément et aussi visiblement sur nos vies que la pénicilline ou l'automobile ?** Voilà le scepticisme raisonnable et pragmatique qu'exprimaient mes amis à l'égard de la philosophie et de son impact sur le monde. En défendant l'importance des philosophes, à leurs yeux, je passais, au mieux pour une sorte d'idéaliste dépourvu du bon sens le plus élémentaire, au pire pour un snob prétentieux et un peu ridicule qui ferait mine de

connaître les philosophes. Et pourtant, sans être un spécialiste des philosophes ni de leur philosophie, reste cette question :

Qu'y a-t-il de commun entre la vision du monde de l'époque médiévale et celle de nos sociétés dites « modernes » ou « post-modernes » ? ?

La disparition du droit de vie et de mort du souverain sur ses sujets, le recul progressif du pouvoir religieux sur les consciences, l'abrogation des privilèges de la noblesse de droit divin, l'abolition du servage et de l'esclavage, la déclaration du droit des peuples et des individus à disposer d'eux-mêmes, la marche des femmes et de toutes les minorités opprimées vers l'émancipation, le respect et – *plus encore* – la valorisation de la différence ... Lentement, au fil des siècles et des millénaires, de la Grèce antique à la Renaissance, de la pensée de Confucius aux enseignements de Bouddha, et avec plus de vigueur encore, depuis le XVIII^{ème} siècle, depuis le siècle des Lumières, la philosophie n'est-elle pas venue modifier radicalement nos vies ?

« Tandis que Montesquieu plaidait pour une monarchie modérée et pour la séparation des pouvoirs, Voltaire défendait les victimes de l'intolérance religieuse [...].

À l'idéal chrétien d'austérité, les Lumières sont venues substituer l'hédonisme, faisant ainsi de la recherche du bonheur le but de l'existence humaine. Qu'il s'agisse du bonheur individuel ou du bonheur collectif.

Pour un bonheur complet, les Lumières revendiquaient aussi les libertés nécessaires à l'exercice de la raison : la liberté de penser et la liberté d'expression. »

Voici ce que nous explique, en quelques mots, une simple fiche de préparation au baccalauréat trouvée sur Internet. Avons-nous besoin d'en savoir beaucoup plus ? A partir de ces quelques mots, de ces quelques échantillons de culture, ne pouvons-nous pas, déjà, comprendre ou supposer bien des choses ? En dehors de quelques obligations scolaires accomplies sous la menace – *et de ce point de vue-là mes amis avaient raison* – qui d'entre nous a véritablement fréquenté les philosophes des Lumières ?

Deux à trois siècles plus tard, aurions-nous légalisé le divorce, la contraception, l'avortement et le mariage pour tous ? Choisirions-nous nos conjoints, nos professions, nos lectures et nos loisirs avec la même autonomie ? Les femmes seraient-elles sorties de leurs corsets ? **L'esprit des Lumières est un vent de liberté qui renverse les royaumes et qui balaye les califats.** Inexorablement, il traverse les frontières et il colonise les esprits. Il convertit toute l'humanité. Parfois à son insu. Parfois contre son gré.

Encore ignorés ou contestés il n'y a pas si longtemps, les droits de l'individu, l'égalité des sexes et la liberté de conscience s'imposent peu à peu comme le modèle à suivre. Plus que cela, malgré leur conquête parfois sanglante et toujours laborieuse, pour beaucoup d'entre nous, ces principes font désormais figure d'évidences. Mais que sont-ils d'autre sinon l'empreinte de ces philosophes et de ces philosophies dont pourtant, le plus souvent, nous ignorons tout ?

Un baroud d'honneur

90% des victimes de Daesh sont des civils musulmans.¹⁴⁰ L'Etat islamique tente de rassembler ses troupes et de colmater les brèches. Mais, contrairement aux apparences, le djihadisme n'est probablement qu'un baroud d'honneur. Un baroud effroyable pour toutes ses victimes. Mais les derniers soubresauts d'un monde qui s'éteint. Un monde qui a compris une chose depuis longtemps : **on ne résiste ni à Diderot ni à Voltaire. Même si on ne les a jamais lus. Même si on n'en a jamais entendu parler.**

Leurs idées ont imprégné le monde. Elles sont partout. La philosophie infuse et se diffuse lentement, dès lors que l'air du temps ne lui est pas trop défavorable.

Il existera sans doute de nombreux arguments valables pour contester cette théorie des « *derniers soubresauts* ». Et je ne sous-estime pas le temps qu'il faudra à ces derniers soubresauts pour s'apaiser. Sans doute, comme chez nous, plusieurs générations. Mais on commet peut-être l'erreur de regarder le monde musulman à travers l'exemple de certaines populations désœuvrées et désorientées de nos banlieues. En quête de repères, d'identité et de respectabilité, pendant que le petit monde des banlieues se radicalise, ailleurs, dans le vaste monde musulman – *malgré cette minorité fanatique qui s'interpose* – on semble s'engager sur un tout autre chemin et regarder vers un avenir bien différent. A travers la planète, combien d'adorateurs du Prophète encore disposés à renoncer à leur épanouissement personnel ? Combien de femmes

¹⁴⁰ Cf. <https://france-fraternites.org/90-victimes-de-daech-civils-musulmans>

musulmanes encore disposées à vivre dans l'ombre des hommes ? Sans doute de moins en moins.

En Iran, cette république islamique peu réputée pour son adhésion aux valeurs des Lumières, on compte entre 60 et 70% jeunes filles dans les universités. En Arabie Saoudite, ce royaume wahhabite plus connu pour sa police religieuse que pour ses soirées dansantes, lorsque David Guetta – *le plus célèbre DJ du monde, prince des nuits d'Ibiza* – se produit, il réunit 130.000 personnes.¹⁴¹

Nous sommes le 29 septembre 2021 et j'entends à la radio qu'une femme, Najla Bouden, vient d'être nommée Premier ministre de la Tunisie. Ce n'est pas suffisant bien sûr mais c'est un pas. Encore un petit pas. Un petit pas de plus vers les lumières.

« Même s'ils n'ont pas encore tenu toutes leurs promesses, les printemps arabes de 2011¹⁴² peuvent, selon moi, être qualifiés de révolutionnaires car ils marquent l'émergence de transformations culturelles profondes dans ces sociétés où les jeunes générations commencent à réclamer le respect de principes universels comme la liberté, la dignité et l'égalité des individus. » commente Myriam Catusse chargée de recherche au CNRS.¹⁴³

¹⁴¹ Propos tenus par David Guetta dans l'émission « 50 minutes Inside » animée par Nikos Aliagas et diffusée sur TF1 le 2 janvier 2021. Festival électro de Ryad en décembre 2019.

¹⁴² A partir de décembre 2010, le monde arabe fût fortement ébranlé par un mouvement de nature inédite issu des sociétés qui contestent les modalités de gouvernement autoritaire auxquelles elles sont soumises depuis des décennies. Parti de Tunisie, ce mouvement gagne rapidement l'Égypte, puis plusieurs pays du Maghreb et du Moyen-Orient : Maroc, Algérie, Arabie Saoudite, Oman, Koweït Bahreïn, Syrie, Yémen et Libye.

Cf. www.universalis.fr/encyclopedie/printemps-arabe-revolutions-arabes

¹⁴³ Entendu dans l'émission « Le temps du débat » animée par Emmanuel Laurentin et diffusée sur France Culture le 14 janvier 2021.

Le tourbillon de l'histoire

Après la chrétienté, voilà le monde musulman qui semble à son tour aspiré par le tourbillon de l'histoire. On l'oublie parfois, mais c'est probablement dans ce monde d'hier – *celui qui était le nôtre il n'y a pas si longtemps* – qu'on trouve désormais les féministes les plus virulentes et les plus engagées. Celles qui risquent leur liberté. Celles qui risquent leur vie. Nous nous sentons un peu éloignés de nos frères musulmans. Nous nous jugeons plus ouverts. Plus modernes. Mais, avec ou sans voile, avec ou sans polygamie institutionnelle, **n'oublions pas trop vite ce qu'était chez nous la condition des femmes il n'y a pas si longtemps.**

Considérées comme des mineures sous tutelle par le code Napoléon de 1804¹⁴⁴, n'aura-t-il fallu attendre 1946 pour que le droit de vote leur soit accordé et 1965 pour qu'elles puissent ouvrir un compte bancaire, ou signer un contrat de travail, sans le consentement de leurs mari ? Nous nous sentons un peu éloignés de nos frères musulmans et de la charia, mais souvenons-nous de l'autoritarisme de l'Église, des guerres de religion et de la terreur de Dieu, jusqu'à cette loi de 1905 venue proclamer la liberté de conscience, la liberté des cultes et la séparation de l'Église et de l'Etat. Cette loi venue faire de notre pays le glorieux étendard de la laïcité.

« Je le dis avec horreur mais avec vérité. C'est nous, chrétiens, qui avons été précurseurs, qui avons été bourreaux, assassins. Et de qui ? De nos frères. C'est nous qui, le crucifix et la Bible à la main, n'avons

¹⁴⁴ Le code civil de Napoléon inscrit en 1804 l'infériorité des femmes dans la loi. Longtemps, les femmes restent privées de droits juridiques, soumises à l'autorité du père et du mari. Au cours du XXe siècle, des mesures sont prises pour abolir progressivement en droit la domination masculine dans la sphère privée.

cessé de répandre le sang. D'allumer des bûchers.» dénonçait Voltaire qui s'insurgeait alors contre la condamnation de Jean Calas, un protestant écartelé dont on avait laissé, le torse démembré, agoniser en place publique.¹⁴⁵

A quel titre l'Eglise chrétienne pourrait-elle s'ériger en donneuse de leçons ? Elle qui ne fut gagnée par les idées de tolérance que sous l'insurrection des laïques et des philosophes. Au jeu de la cruauté, entre un musulman exalté et un chrétien illuminé, savons-nous vraiment qui mérite la première marche sur le podium ?

« Ce que nous reprochons aujourd'hui aux islamistes, nous l'avons fait nous-même. Lorsque la première croisade s'empare de Jérusalem en 1099, sous les ordres de Godefroy de Bouillon, on massacre tout le monde : les musulmans, les Juifs mais aussi les chrétiens qui sortaient de chez eux en brandissant des croix et qu'on prenait pour des simulateurs. Les chroniqueurs européens de l'époque se flattaient d'apprendre que les croisés marchaient dans le sang jusqu'aux genoux » rappelait le scénariste et intellectuel Jean-Claude Carrière.¹⁴⁶

Si les crimes de la chrétienté n'excusent pas ceux du monde musulman, ils nous permettent en revanche, de comprendre mieux cette histoire similaire que l'islam est peut-être en train de vivre aujourd'hui. Cette histoire violente d'une rébellion contre l'autorité religieuse. Une autorité qui s'accroche désespérément à des privilèges millénaires.

¹⁴⁵ Citation entendue dans l'émission « Ils ont pensé la laïcité » diffusée sur France Culture le 8 décembre 2020

¹⁴⁶ Emission « Les racines du ciel » diffusée sur France Culture le 26 février 2016.

« Comme l’a prouvé Jean Starobinski¹⁴⁷, dans un livre admirable, le XVIII^{ème} siècle a inventé la liberté. La liberté du savoir face à la religion. La liberté du citoyen face à son monarque. La liberté de l’auteur, écrivain ou journaliste, face à la censure. La liberté de l’artiste, jusqu’alors contraint d’imiter l’antiquité. La liberté du jardinier, jusqu’alors obligé de tenir les rênes très courtes à la nature au lieu de la laisser vivre. La liberté du commerçant, jusqu’alors empêchée par les octrois, les frontières internes et les privilèges. La liberté de l’entrepreneur, prisonnier des corporations. Et bien d’autres libertés, à commencer par celle de penser contre toutes les autorités. Celle de tout explorer pour étancher une inépuisable curiosité. La liberté de toucher à tout. Mais pour quelle raison s’en priver puisqu’on est touché par tout ? Sans oublier – il va sans dire – la liberté de ses mœurs. S’il n’est plus tout à fait sûr que Dieu existe, pourquoi donc réfréner ses désirs ? De quel juge devrions-nous avoir peur ? » rappelaient l’écrivain et académicien Erik Orsenna.¹⁴⁸

Même si leurs avancées se répandent moins vite que celles de la science, même si les innovations de la pensée, tardent parfois des siècles, voire des millénaires pour séduire et pour convaincre, qui a dit que les philosophes ne servaient à rien ?

La philosophie est partout

Certes, avec son langage obscur et son air sévère, la philosophie donne parfois l’image d’une discipline peu accueillante, bien éloignée des préoccupations des gens. Une discipline austère qui

¹⁴⁷ Jean Starobinski, né le 17 novembre 1920 à Genève et mort le 4 mars 2019 à Morges, était un historien des idées, théoricien de la littérature et médecin psychiatre suisse.

¹⁴⁸ Emission « Beaumarchais ou l’aventure de la Liberté » diffusée sur France Culture le 6 juillet 2019.

semble nous inviter à rester derrière le seuil de sa porte. Une discipline qui prétend expliquer le comportement de tous mais qui donne parfois le sentiment de ne vouloir être comprise par personne.

Et pourtant, comme le sucre dans le café, la philosophie est partout. **Si vous faites partie de ceux qui pensent se tenir très loin de la philosophie et des philosophes vous risquez d'être surpris.** Prenons quelques problématiques existentielles au hasard, et vous allez découvrir deux choses. D'une part combien elles vous sont familières et, d'autre part, à quel point vous aurez un avis sur la plupart de ces sujets. **Pas un avis anecdotique et secondaire mais un avis tranché et prépondérant qui déterminera vos décisions, vos attentes et vos revendications.** On l'imagine comme une barrière infranchissable mais, le plus souvent, la philosophie consiste à se poser des questions simples. Très simples. Et, selon que nous pencherons plutôt d'un côté ou de l'autre des pans entiers de notre vie pourront basculer car **changer son regard sur le monde c'est changer de monde.**



D'un simple « oui » ou d'un simple « non » – *c'est stupéfiant* – vont dépendre nos choix et nos comportements. Alors, voyons un peu. Quelles seront vos réponses face à ces quelques interrogations énumérées ci-dessous, et quelles conséquences radicales ces réponses entraîneront-elles dans votre quotidien ? Quel rôle vont-elles jouer et quelle sera leur influence au moment de glisser votre bulletin dans l'urne, de transmettre des valeurs à vos enfants ou de porter un jugement moral ?

Ne vous précipitez pas et attardez-vous un peu, quelques secondes, sur chacune de ces questions ; et tentez d'évaluer à quel point, à votre avantage ou non, elles influencent votre vie.

- L'argent fait-il le bonheur ?
- La fin justifie-t-elle les moyens ?
- La curiosité est-elle un vilain défaut ?
- Faut-il travailler pour vivre ou vivre pour travailler ?
- Toute vérité est-elle bonne à dire ?
- Ma liberté s'arrête-t-elle où commence celle des autres ?
- L'humanité se divise-t-elle en deux : les entourloupes et les entourlopés (*plus communément désignés comme les « baiseurs » et les « baisés »*) ?
- Tricher est-il un moyen de réussir comme un autre ?
- Faut-il tolérer l'intolérance ?
- Faut-il autoriser le divorce, l'avortement ou l'euthanasie ?
- Les hommes et les femmes sont-ils égaux en droits ?
- La normalité est-elle, toujours, un modèle désirable ?
- Qu'est-ce que la décence ? Ai-je le droit de séduire sans limite ?
- Puis-je montrer mes jambes ou mes cheveux en public ?
- Puis-je faire commerce de mon corps ?
- Le désir extra-conjugal est-il une trahison ?

- Les plaisirs de la chair sont-ils coupables ?
- Les plaisirs de la chasse sont-ils respectables ?
- Toutes les croyances et toutes les cultures méritent-elles la même considération ?
- Faut-il interdire les violences parentales ?
- Faut-il interdire les violences policières ?
- La société doit-elle se porter au secours des plus faibles ?
- L'Etat peut-il restreindre mon autonomie ?
- Faut-il fixer des limites à la liberté d'expression ou à l'enrichissement personnel ?
- Puis-je soutenir le capitalisme et ses valeurs mercantiles ?
- Puis-je rêver d'un monde égalitariste, sans une tête qui dépasse ?
- La souffrance humaine est-elle plus respectable que la souffrance animale ?
- Puis-je me conduire en carnivore et me nourrir du corps des vivants ?
- Celui qui a donné la mort mérite-t-il de la recevoir ?
- Peut-on tuer pour se défendre ?
- Le patriotisme est-il un noble sentiment ?
- Faut-il diffuser les œuvres des artistes indignes ou criminels ?
- Quelles raisons valables de croire en Dieu ?

Ou encore, pour reprendre certains des thèmes déjà effleurés au fil de ces pages :

- Le talent est-il admirable ?
- Peut-on agir contre nature ?
- Tout est-il pardonnable ?
- Qu'est-ce que la justice ?
- La misère est-elle une circonstance atténuante ?
- Existe-t-il des fondements objectifs pour une morale universelle ?

Sans cesse, tous les jours, plusieurs fois par jour, la vie nous interpelle et nous somme d'arbitrer. Et pourtant, malgré le foisonnement et la diversité des opinions, ne cherchez pas de réponses à ces questions, elles n'existent pas. N'existent que les postulats et les hypothèses. N'existent que le vraisemblable et l'in vraisemblable, le probable et l'improbable. N'existe que la subjectivité des goûts et des préférences. Ainsi, même si on l'oublie parfois, y compris dans nos démocraties les plus avancées, **toutes les opinions sont respectables pourvu qu'elles soient de bonne foi et bien intentionnées.**

« Que la force me soit donnée d'accepter toutes les opinions de bonne foi, le courage de combattre toutes les opinions de mauvaise foi et la sagesse de distinguer l'une de l'autre. » aurait pu dire Marc Aurel déjà cité dans l'avant-propos.¹⁴⁹

L'eau des rivières

« Cette théorie me dérange » reconnaissait le polytechnicien et économiste libéral, Jean-Marc Daniel, à propos d'un livre qui démontrait l'importance de l'argent public dans le développement des plus grandes entreprises privées telles que Google ou Tesla.¹⁵⁰ Saluons au passage la sincérité rare de cet aveu.

Installés dans le confort de nos convictions, les opinions contraires nous dérangent. Mais le goût d'avoir raison est un plaisir

¹⁴⁹ La véritable citation de l'empereur et philosophe romain Marc Aurel : *« Que la force me soit donnée de supporter ce qui ne peut être changé, le courage de changer ce qui peut l'être et la sagesse de distinguer l'un de l'autre. »*

¹⁵⁰ Propos tenus par Jean Daniel sur BFM Business le 1^{er} février 2020.

déraisonnable et dangereux. Il nous prive de tant d'occasions de mieux comprendre et de mieux vivre ! Nos pensées sont comme l'eau des rivières. Pour s'oxygéner, elles doivent dégringoler et courir comme des torrents bouillonnants. Elles ne doivent pas stagner et croupir dans la mare des certitudes et des idées reçues. Nos idées doivent rester en alerte et perméables à tout ce qui ne leur ressemble pas. Toute opinion défendue de bonne foi est un astre qui brille capable d'illuminer n'importe quel ciel. Toute opinion défendue de mauvaise foi est une affreuse verrue capable d'enlaidir n'importe quel visage. Ne remercions pas ceux qui partagent nos idées avec mauvaise foi et pour de mauvaises raisons. Ils leur font du tort. Méfions-nous de tous ces militants - *de tous bords* - qui défendent des systèmes par simple bénéfice personnel. Préférons toujours la compagnie d'adversaires sincères à celle de partisans malhonnêtes. Invertissons la tendance. **Cherchons d'abord à savoir ce qu'il pourrait y avoir de vrai dans le discours de nos opposants plutôt que de nous jeter avec une frénésie déraisonnable, dans cette volonté farouche de montrer, à tout prix, combien ils se trompent et combien nous avons raison.**

Nous avons tous nos convictions et nos préférences, mais aucune vision n'est complète et aucune vision n'est suffisante. Les courants et les écoles, les familles d'esprit ou de sensibilité, sont des œillères qui se transforment en prison chaque fois que nous refusons de tourner la tête pour regarder ailleurs. **La réalité est un puzzle infini dont il faut aller chercher chaque pièce dans le regard de l'autre.**

« Celui qui ne partage pas mon avis n'est pas nécessairement un salaud ou un imbécile. » rappelle le philosophe André Comte-

Sponville.¹⁵¹ Ainsi, face à un adversaire sincère, il faudra toujours se poser deux questions. Deux questions au moins.

- Que pourrait-il savoir que je ne sais pas ?
- Que pourrait-il avoir compris que je n'ai pas compris ?

« Dans l'entreprise il existe deux sortes de gens, ceux qui veulent avoir raison et ceux qui veulent réussir » expliquait avec sagesse et pragmatisme, le gourou controversé des startups et de l'entrepreneuriat, Oussama Ammar.¹⁵² **En philosophie c'est la même chose. Il existe deux sortes de gens. Ceux qui veulent avoir raison et ceux qui veulent avancer sur le chemin de la vérité.** *« C'est un phénomène naturel que de croire que les autres sont plus idiots que nous. Mais, c'est en changeant de paradigme et, c'est en considérant que les autres sont, potentiellement, plus intelligents que nous, que nous augmentons nos chances de devenir plus intelligent nous-mêmes »* ajoutait Oussama Ammar.

Plutôt que de mettre un point d'honneur à ne pas changer d'avis, sentons-nous heureux et fiers – *si on tient à se sentir fier* – chaque fois que nous trouvons la force de faire vaciller nos convictions sans vaciller nous-mêmes. **Ce sont nos convictions qui doivent dépendre de nous et de notre capacité à les défendre. Pas l'inverse. Quelle plus grande fragilité que de dépendre de ses convictions ?**

¹⁵¹ Propos tenus par André Comte-Sponville dans l'émission « La Grande Librairie » animée par François Busnel est diffusée sur France 5 le 6 mars 2022.

¹⁵² Entrepreneur et business angel né le 25 septembre 1986 à Beyrouth (Liban)..

Chacun fait sa tambouille

La philosophie n'est pas une science, elle n'est qu'un art. L'art du discernement et de percer le voile des apparences. L'art de surmonter les biais cognitifs comme les émotions, les instincts, les croyances et les préjugés.¹⁵³ L'art de composer avec ses limites. Les limites de ce que je sais et de ce que je suis. L'art de penser contre soi-même et de se réjouir de chaque erreur débusquée. L'art de traquer, sans cesse, ce qui altère mon jugement et ce qui l'influence. **L'art de ne pas confondre ce qui est vrai avec ce qui me convient.** L'art de distinguer le vraisemblable de l'invraisemblable et le probable de l'improbable. L'art de soupeser. L'art du doute et de la remise en question. L'art de sonder l'âme humaine pour l'installer dans un costume à sa mesure. L'art d'essayer de distinguer le bon du mauvais et le désirable de l'indésirable. L'art d'établir des hiérarchies et de proposer des valeurs. L'art d'imaginer le monde idéal, celui dans lequel j'aurai envie de vivre.

Tenez, par exemple, du plus petit parasite jusqu'au plus grand mammifère, pourquoi la vie humaine serait-elle plus respectable que la vie animale ? En dehors d'un instinct de survie légitime et d'une empathie plus grande à l'égard de ceux qui nous ressemblent, essayez donc de défendre cette position de façon rationnelle, c'est-à-dire sans vous appuyer sur la croyance en une hiérarchie voulue par les dieux ou par la nature. Tel que semble l'enseigner la

¹⁵³ Pour des décisions plus rapides et plus efficaces, les biais cognitifs sont ces raccourcis mentaux – *indispensables à notre vie et à notre survie* – qui consistent à déléguer à nos émotions, à nos instincts et à nos préjugés le pouvoir de trancher.

Propos tenu par Stephen Pinker, spécialiste en sciences et en psychologie cognitives, invité dans l'émission « Les matins de France Culture » le 4 novembre 2021.

philosophie bouddhiste¹⁵⁴, il n'existe pas de justification rationnelle pour affirmer la supériorité de la vie humaine sur la vie animale. Il n'existe que des ressentis et des suppositions. Mais aucune certitude. Aucun principe irréfutable.

C'est tout à fait déconcertant et totalement vertigineux, aucune éthique n'est certaine et toutes les options sont ouvertes. Chacun fait sa tambouille et, finalement, il existera probablement autant de philosophies que de philosophes.

Comme Socrate, comme Platon, comme Aristote, on rêve parfois de vérités absolues rendues irréfutables par la force implacable de la bonne foi, de la logique et du bon sens mais, en réalité, les questions philosophiques ne possèdent aucune réponse. Aucune réponse incontestable. Aucune réponse en dehors de celles que nous voulons bien leur donner. « *Faute de réponse, efforcez-vous d'aimer vos questions pour elles-mêmes* » conseillait sagement le poète allemand Rilke.¹⁵⁵ **Écouter la voix de nos ressentis et de nos émotions, on ne peut qu'imaginer le monde qui nous convient le mieux et tenter de le construire.** Après tout, ce n'est peut-être déjà pas si mal.

En philosophie, la bonne foi, la logique et le bon sens ne font pas la vérité. En revanche, ils sont un moyen de se tenir prêt à l'accueillir

¹⁵⁴ Selon les enseignements bouddhistes, tous les êtres vivants, y compris les animaux, sont considérés comme ayant une valeur intrinsèque et une conscience. Le bouddhisme promeut l'idée de non-violence et de compassion envers tous les êtres sensibles.

Dans le bouddhisme, il existe le concept de la "non-nuisance" ou "non-violence" (ahimsa), qui est une valeur fondamentale. Il s'agit de s'abstenir de nuire aux autres êtres vivants, que ce soit par des actions physiques, verbales ou mentales. Cette valeur est étendue aux animaux, ce qui signifie que les bouddhistes sont encouragés à traiter les animaux avec bienveillance, à éviter de leur infliger des souffrances inutiles et à respecter leur vie.

¹⁵⁵ « Lettres à un jeune Poète ». Grasset. 1908.

chaque fois que quelque chose qui y ressemble se présente. Ils sont cette chance supplémentaire que l'on se donne de pouvoir comprendre le monde et de pouvoir nous comprendre nous-mêmes. A l'inverse, comme un hamster dans sa roue, dénué de bonne foi, de logique et de bon sens, on s'instruit en rond. On accumule des savoirs qui ne nous apprennent rien. On se remplit d'un carburant sans étincelle. Dénuée de bonne foi, de logique et de bon sens, enfermée dans la camisole des certitudes, des principes et des préjugés, la mémoire se transforme en une bibliothèque ornementale. Un amas de connaissances pour faire joli.

Ignorant tout du sens de la vie – *ignorant même si elle en possède un* – impossible d'évaluer l'importance objective des choses, impossible d'établir des hiérarchies incontestables. Alors, sous l'impulsion de ressentis comme l'agréable ou du désagréable, la bonne ou de la mauvaise conscience ou encore la capacité ou l'incapacité d'empathie ou de compassion, on construit des philosophies. Toujours fragiles. Toujours discutables.

Carte blanche

C'est tout le défi et toute la complexité de la condition humaine. Tels des suricates à l'affût, inquiets, dressés sur nos pattes arrière, les oreilles et les yeux grands ouverts, tous les sens en alerte, on cherche à savoir, on cherche à comprendre. Mais la vie nous est livrée en kit, sans plan de montage ni mode d'emploi. On tâtonne. On bricole. Chacun y va de sa théorie mais personne pour savoir. Aucun secours possible. Ainsi, finalement, où qu'on aille, quelle que soit les époques et les territoires, sous le verni des cultures, derrière le folklore des conventions et des croyances en tous genres, c'est toujours la même

humanité qu'on rencontre. Cette humanité, un peu perdue, qui s'invente des histoires rassurantes ! **Il faudra traverser l'existence en compagnie de milliards d'individus comme nous. Tout aussi perdus que nous. Une foule immense arrivée là sans savoir comment ni sans savoir pourquoi.**

Pourquoi ces colères et cette intolérance qui éclatent lorsque nos arguments restent impuissants à convaincre l'autre ? Parce que cette impuissance nous renvoie à la fragilité de nos croyances et de nos opinions. On prétend convaincre l'autre lorsqu'on cherche d'abord, désespérément, à se convaincre soi-même. Dans un monde dénué de sens connu, un monde qui puise sa vitalité dans le yin et le yang – *c'est-à-dire dans l'énergie et la complémentarité des contraires* – nous avons carte blanche. Toute chose pourra trouver sa justification : l'amour ou la haine, l'individualisme ou la solidarité, la sécurité ou la liberté, le matérialisme ou la frugalité, le travail ou la paresse, l'ordre ou le désordre, l'espoir ou le désespoir... Les randonneurs le savent bien : la physionomie des sommets ne cesse de se redessiner en fonction des points de vue. « *La littérature ne sert pas à mieux voir. Elle sert seulement à mesurer l'épaisseur de l'ombre.* » écrivait William Faulkner.¹⁵⁶

Depuis la beauté sauvage d'un univers sans pitié, livrés à nous-même, pour distinguer le bien du mal, le souhaitable du non souhaitable ou l'essentiel du superflu, on doit se contenter de suppositions et d'hypothèses. On se tient là, à regarder le monde, sans savoir ce qu'on y fait ni ce que nous serions censés y faire. Suspendus quelque part dans la nuit glaciale d'un univers infini, sans guide, livrés à nous-même, impossible de demander son

¹⁵⁶ Entendu dans l'émission « La Grande Librairie » animée par François Busnel et diffusée sur France 5 le 8 septembre 2021.

chemin. Selon sa sensibilité, son éducation, son milieu, son vécu, son savoir, ses aptitudes ... chacun se fait son idée. Chacun trace sa route. C'est alors qu'arrivent les postulats et les actes de foi. Bien obligé ! Pour pouvoir décider, pour pouvoir avancer, il faut bien croire en quelque chose.

Il y a les religions, bien sûr, avec leurs promesses de salut et d'éternité, et leurs vérités révélées par les dieux, mais il y a aussi toutes ces croyances éthiques fondées sur nos ressentis et révélées par la perception du juste et de l'injuste.

Le nihiliste lui-même, c'est-à-dire celui qui prétend ne croire en rien, croit encore en quelque chose. Car ne croire en rien est une croyance comme une autre. Une croyance tout aussi indémontrable que l'idée contraire. **Croire ou ne pas croire est toujours un postulat ou un acte de foi.**

On pourra privilégier telle hypothèse plutôt que telle autre mais, au fond, à bien y regarder, au-delà de notre intime conviction, on ne sait jamais très bien pourquoi.

Dans sa soif de savoir et de comprendre, la conscience, qui a horreur du vide, refuse de lâcher prise, et elle n'en finit pas de spéculer sur les mystères qui l'entourent. La vie a-t-elle un sens ? L'esthétique a-t-elle un sens ? Le bien et le mal ont-ils un sens ... ? Par la force de l'esprit et de l'imagination, la production d'hypothèses et de théories va bon train. Des plus mystiques au plus rationalistes. Des plus optimistes aux plus sombres. Des plus folles aux plus contradictoires. Pourtant, la réponse à cette question est d'une simplicité biblique. Quel est le sens des mystères qui nous entourent ? Nous n'en savons rien et, en l'état actuel de nos connaissances, qui que nous soyons – *du plus ignorant au plus instruit* – nous n'avons, probablement, aucun moyen

de le savoir. Tout le reste n'est que spéculation. Croire ou ne pas croire est toujours une affaire de croyance. **Nous sommes tous des croyants qui s'ignorent. Toute morale, toute hiérarchisation des valeurs et des priorités, est un acte de foi. Une croyance qui défie les lois de la création.** L'intelligence de l'Homme n'a encore jamais permis d'accéder à l'intelligibilité du monde.

« Il n'existe pas d'élan naturel qui nous poussent vers la vérité. Seul le besoin de croyance est fondamental. Pour vivre, nous n'avons pas besoin de choses vraies, nous n'avons besoin que de choses tenues pour vraies » regrettait Nietzsche.¹⁵⁷ Ainsi, par facilité, ou par paresse, on se laissera convaincre par les réponses disponibles dans son environnement le plus proche. On se rangera derrière les idées de son milieu et de son temps. Mais épouser l'esprit de son milieu ou de son temps n'est pas un mariage d'amour. C'est une union forcée. Une sorte de mariage arrangé avec le premier venu. Chacun est enfermé dans la solitude de son intime conviction. Nul tribunal infaillible pour nous tenir la main et pour trancher. Dans le film « Ridicule », face à Louis XIV et à une petite assemblée ébahie, un ecclésiastique faisait la brillante démonstration de l'existence de Dieu. Après cette performance oratoire, sous le regard réprobateur du roi, avec impertinence, tirant sa révérence, il osait la conclusion suivante : *« Votre altesse, mesdames et messieurs, je viens de vous démontrer l'existence de Dieu. Demain ... je vous démontrerai le contraire ! »*.¹⁵⁸

« Jeune homme, vous parlez fort bien de ce que vous connaissez fort mal » aurait dit un jour le comédien Louis Jouvet à un élève qui venait d'exposer brillamment son opinion sur le théâtre. Une formule qui pourrait s'appliquer à l'ensemble de nos discours philosophiques, à

¹⁵⁷ Citation faite par le philosophe Jacques Bouveresse dans l'émission « Les Chemins de la philosophie » animée par Adèle Van Reeth, et diffusée sur France Culture le 1er avril 2016.

¹⁵⁸ Film réalisé par Patrice Leconte en 1996.

commencer par le mien. On aura beau parler du monde avec talent, on ne le connaît pas. **Tout ce que je crois peut-être faux. Y compris cette affirmation elle-même. C'est dire la profondeur de l'abîme.**

En philosophie, l'esprit habile pourra argumenter sur tout. C'est à la fois la force et la faiblesse de cette discipline. Sa force parce qu'elle impacte nos vies et, sa faiblesse, parce qu'elle est toujours discutable. Le pouvoir de la philosophie n'est pas si grand qu'on aimerait parfois le croire. Elle n'a pas réponse à tout. Pas plus que la science d'ailleurs. Alors, quelle autre posture raisonnable que le doute ? Douter de tout, c'est ce cadeau qu'on se fait et la chance qu'on se donne de pouvoir accéder à tout, c'est-à-dire à tout ce que nous ignorons et à toutes les hypothèses que nous n'avions pas envisagées. A deux nuances près cependant :

- Le doute systématique n'interdit pas les convictions. Il n'exclut que les certitudes.
- Le doute scientifique, celui qui consiste à rester ouvert à toute contradiction argumentée, ne doit pas être confondu avec le doute paranoïaque, ce doute maladif qui pourra nous conduire à contester toute vérité pourvu qu'elle soit officielle ou majoritaire.

On pourra nous mettre en garde contre la tiédeur du doute et on aura raison. Pour avancer, l'histoire a probablement besoin – aussi – d'exaltation et de l'énergie des passions. Dans l'écosystème des sociétés humaines, comme ailleurs, chacun aura sa place, chacun jouera son rôle.

Nous avons tous une philosophie

Si la science et la technique se trouvent derrière chaque objet, la philosophie est présente derrière chacun de nos actes et chacune de nos pensées. Nous avons tous une philosophie. « *Les convictions indispensables pour agir et pour porter des jugements ne peuvent en aucun cas être obtenues par la seule voie scientifique. [...] Il n'existe aucun chemin qui conduise de la connaissance de ce qui est à la connaissance de ce qui doit-être* » affirmait Albert Einstein.¹⁵⁹

Ma jupe n'est-elle pas trop courte ? Puis-je autoriser mon fils de 14 ans à passer la nuit avec sa petite amie ? Puis-je avouer à mon interlocuteur que sa conversation m'ennuie ? Puis-je traverser ce village à grande vitesse au volant de mon bolide ? Puis-je confier la garde de mes vieux parents à une maison de retraite ? Qu'est-ce qu'un salaire honnête ? Qu'est-ce qu'un pouvoir légitime ?

De notre tenue vestimentaire à l'éducation de nos enfants, de notre conduite au volant à notre conduite tout court, de nos choix éthiques à nos choix politiques, tous dépendent de notre philosophie. A chaque instant, c'est elle qui définit le juste et l'injuste, le bien et le mal, l'acceptable et l'inacceptable, le désirable et l'indésirable, le fréquentable et l'infrequentable, le pardonnable et l'impardonnable, l'essentiel et le superflu.

Honnête ou malhonnête, éclairée ou obscurantiste, c'est elle, aussi – avec nos ressentis – qui fait notre bonne et notre mauvaise conscience. C'est elle qui détermine nos valeurs et nos priorités. C'est elle qui fait notre vision du monde. Et nous avons tous une vision du

¹⁵⁹ Propos tenus par Etienne Klein, dans son émission « La conversation scientifique » diffusée le 16 novembre 2019.

monde. « *On croit quelquefois que les idées ne sont que des idées, c'est-à-dire des concepts abstraits et sans conséquence mais, dans son histoire de la raison, François Châtelet nous explique tout le contraire. Il nous montre comment des philosophes comme Platon, Aristote ou Marx, des penseurs qui réfléchissent depuis chez eux, peuvent soudain faire basculer le destin du monde et des civilisations.* » rappelait l'astrophysicien Hubert Reeves¹⁶⁰.

Changer de philosophie c'est changer son regard sur le monde et, changer son regard sur le monde c'est la possibilité qu'on se donne de changer de vie.

Alors, entre science et philosophie, quelle discipline aura laissé l'empreinte la plus profonde sur notre histoire ? Qui de Thomas Edison ou de Voltaire aura jeté le plus de lumière sur nos vies ? Peu importe le vainqueur. Au fond, philosophique ou scientifique, c'est toujours la pensée qui gagne et l'Homme qui avance. Et puis, pouvons-nous réellement séparer ces deux disciplines ? « *Il n'y a pas de philosophie sans le bénéfice des sciences. Un philosophe doit penser en fonction des outils de savoir dont il dispose, sinon il pense en dehors de la réalité* » rappelle Michel Onfray.¹⁶¹

Voilà peut-être ce que j'aurais pu répondre à mes amis. si, dans l'instant, ces choses-là m'étaient venues à l'esprit.

¹⁶⁰ Propos tenus par Hubert Reeves dans l'émission « Raison et philosophe » rediffusée dans les nuits de France Culture le 3 mai 2022

¹⁶¹ Cf. www.toupie.org/Biographies/Onfray.htm

CHAPITRE 18

Le cabinet des curiosités



Nos cultures sont promises aux musées et aux livres d'histoire.

Subjectives et transitoires, si nos cultures peuvent représenter d'agréables cadres de vie, elles ne doivent jamais devenir des cadres de pensée. Penser depuis le cadre étroit de sa culture c'est comme espérer connaître le monde en le regardant depuis sa fenêtre.

Jetez un micro au milieu de la foule, cachez-vous et vous ne tarderez pas à remonter dans vos filets une pêche miraculeuse. Chacun voudra donner son avis. Souvent avec passion. Parfois avec violence. Chacun voudra défendre sa vision du monde. On prétend savoir, on prétend connaître et, l'on aura cette tendance à défendre nos points de vue avec une force inversement proportionnelle à celle de nos arguments. « *Peu d'Hommes savent penser mais tous veulent avoir une opinion.* » soulignait le philosophe autodidacte Denis Grozdanovitch.¹⁶²

Alors, quelle que soit l'importance de la philosophie sur nos vies, ne soyons pas dupes. Pas plus que l'utilisation d'objets issus de la science ne fait de nous des scientifiques, avoir une philosophie ne fait de nous des philosophes. « *Notre philosophie repose le plus souvent sur la doxa c'est-à-dire sur ces stéréotypes culturels et sur ces*

¹⁶² Propos tenus par Denis Grozdanovitch dans l'émission « Les chemins de la philosophie » diffusée sur France Culture le 31 mai 2020 et animée par Adèle Van Reeth.

opinions qu'on accepte sans réfléchir. » explique Boris Cyrulnik.¹⁶³ Comme on succombe aux tentations du prêt à porter, nous cédon's bien vite aux sirènes du prêt à penser. On a tôt fait de se glisser dans la philosophie d'un autre et de parader fièrement, parfois avec véhémence et exaltation, dans ce drôle d'accoutrement. **Comme des caméléons, nos idées prennent souvent la couleur de leur milieu.**

La petite souris

J'assistais un jour à cette scène banale. En présence de sa fille de trois ans, pointant du doigt un petit rongeur qui passait par là, dans un cri d'effroi, une jeune maman suppliait son mari: « *Une souris, une souris ... tue-là, tue-là, s'il te plaît !* ». Après cet épisode, quelle sera plus tard l'opinion de cette enfant à l'égard des souris. Et quelle aurait-été cette même opinion si, ce jour-là, sa mère avait attiré le petit rongeur avec un morceau de fromage en s'exclamant d'un air attendri « *regarde comme elle est mignonne* » ?

Transmises de génération en génération, les croyances et les opinions posent leurs bagages et s'installent souvent chez nous, sans notre consentement. Qu'on m'interdise de manger du porc, qu'on me prive d'ascenseur les jours de Shabbat ou qu'on me désigne comme un pauvre pécheur indigne de l'amour de Dieu et condamné à implorer, à genoux, la miséricorde du Tout-Puissant, et voilà que je m'incline, prêt à croire en toutes choses (*même les plus fantaisistes*) pourvu qu'on me les enseigne suffisamment tôt. Chez les Aztèques, chaque matin, on pratiquait quelques dizaines de sacrifices humains.

¹⁶³ Propos tenus par Boris Cyrulnik dans l'émission « A voix nue » diffusée sur France Culture le 17 juin 2021.

C'est ainsi qu'on garantissait le retour du soleil.¹⁶⁴ Dans la Grèce antique, et comme le défendait Aristote lui-même, l'élimination des nouveaux nés atteints de malformations apparaissait comme une simple mesure de bon sens et de salubrité publique.¹⁶⁵ Dans la grande bourgeoisie du XIX siècle, on jugeait avec la plus grande sévérité, l'ambition des jeunes filles soucieuses de suivre des études.¹⁶⁶

La plasticienne, Fabienne Verdier, racontait ce jour où, dans une région reculée de la Chine, elle risqua sa vie pour s'être saisie de la longue natte d'un représentant du peuple Yi. Elle ignorait que chez les Yi, l'homme devenait détenteur d'un droit de vie de mort sur la femme qui touchait sa natte.¹⁶⁷ Sous l'influence de nos cultures et de leurs croyances, nous pourrions nous sentir coupable. Parfois pour toujours. Coupable de consommer du cochon, coupable d'appeler un ascenseur, coupable de toucher une natte ou, de façon plus radicale, coupable – *dès la naissance* – du péché originel, coupable du Christ crucifié, coupable d'exister.

Sous l'influence de nos cultures et de leurs représentations du monde, nous pourrions aimer ou détester les souris. **Il est tant d'images et de croyances fictives qui s'interposent entre nous et la réalité.** Le journaliste Serge Moati raconte ce jour où, Monique, une petite fille de son école, lui fit savoir qu'elle ne voulait plus être

¹⁶⁴ D'après les historiens, les Aztèques pratiquaient environ 20.000 sacrifices humains par an. Un rituel répandu dans la plupart des sociétés précolombiennes. Emission « Science Grand Format », France 5. 30 juin 2022

¹⁶⁵ Emission « Les âges de la vie ». Arte, 9 juillet 2022.

¹⁶⁶ Emission « Blum et ses premières ministres » diffusée sur France 5 le 11 juillet 2022.

¹⁶⁷ Propos tenus par Fabienne Verdier dans l'émission « A voix nue » diffusée sur France Culture le 10 septembre 2020.

son amoureuse. « *Je ne peux plus t'aimer, lui aurait-elle dit, car tu as tué Dieu. Ce jour-là, explique le journaliste, j'apprends deux choses : que j'étais juif et que j'avais tué Dieu* ». ¹⁶⁸

Un juif d'Algérie

« *Parler une langue étrangère avec un accent c'est être pris en flagrant délit de soi-même.* » considérait Jacques Derrida. Profondément attaché à sa terre natale, ce philosophe de la déconstruction, adulé sur les campus américains où il aura enseigné pendant 30 ans, se définissait, avant tout, comme un juif d'Algérie. ¹⁶⁹

Et si, au contraire, notre identité, la vraie, la plus profonde, se trouvait au dehors et au-delà de toutes les cultures ?

Et si, au contraire, nos cultures, bien que nécessaires – *indispensables à l'acquisition d'un langage et d'une place dans le monde* – nous tenaient encore un peu à distance de nous-même ? Si j'avais grandi en Afghanistan, dans une communauté talibane ou dans le sud des Etats-Unis, éduqué par un groupe de fondamentalistes chrétiens, qui serais-je aujourd'hui ? Dans une autre vie, serais-je resté fidèle à ce personnage que je prends pour moi-même ? Quel serait mon discours ? Quelle serait ma pensée ?

¹⁶⁸ Propos tenus par Serge Moati dans l'émission « En balade avec » diffusée sur Europe 1 le 1^{er} mars 20 et animée par Frédéric Taddei.

¹⁶⁹ Citation faite par l'agente littéraire Maia Hruskova dans l'émission « Science en question » animée par Étienne Klein est diffusé sur France Culture le 13 novembre 2021

Nos cultures sont un ensemble de croyances, d'habitudes, de pratiques, de normes et de valeurs. Autant d'éléments qui pourront varier sans fin pour se décliner en des combinaisons et en des superpositions infinies. Aucune culture ne ressemblera jamais totalement à aucune autre. Nos cultures sont multiples. Elles se déposent en strates tout au fond des consciences. On pourra posséder simultanément la culture de son pays, de sa région, de sa ville, de son quartier, de son école, de sa classe sociale et de sa famille.

Quelle respiration possible pour la pensée sous cet amoncellement de croyances, d'habitudes, de pratiques, de normes et de valeurs ? Parfois complémentaires. Parfois contradictoires.

Les goûts et les couleurs

Au motif que les goûts et les couleurs sont toujours discutables – *ce qui est probablement profondément vrai, et absolument souhaitable* – on voudrait que la vérité substantielle des choses n'existe pas. Mais, **la vérité scientifique et métaphysique de ce qui est ou de ce qui n'est pas, n'est pas une affaire de goût ou de préférence. Elle n'est pas une affaire de culture. Elle ne se discute pas.** Loin de tous les relativismes, la vérité scientifique et métaphysique est souveraine. Inaccessible. Elle ne dépend pas de ce que nous pouvons en dire ou de ce que nous pouvons en penser. Elle ne dépend ni de nos goûts ni de nos préférences. Elle ne dépend pas de nos cultures. Dieu existe ou n'existe pas, l'univers est infini ou il ne l'est pas, le cosmos possède un projet ou il n'en possède pas... A propos de toutes ces questions et de

bien d'autres, si comme tout le monde, je peux vous dire ce que j'en pense, je ne peux pas vous dire si j'ai raison de le penser. L'existence d'un Dieu tout-puissant, d'un univers infini ou d'un cosmos chargé d'intention ne dépend pas de ce que nous pouvons en penser. Nos opinions ne font pas la réalité du monde. La réalité scientifique et métaphysique du monde, c'est-à-dire ce qu'il est profondément et par nature, est imperméable à nos opinions.

« Il faut une grande maturité pour comprendre que l'opinion que nous défendons n'est que notre hypothèse préférée, nécessairement imparfaite, probablement transitoire » écrivait Milan Kundera.¹⁷⁰

Obsolescence programmée

Incroyable et déconcertante ingénuité ! Malgré notre formidable intelligence, pas un seul groupe humain, ou presque, pour douter de la supériorité de son système de croyance sur tous les autres. Avec un brin de naïveté, nous avons tendance à considérer nos cultures comme des aboutissements, comme des points cardinaux et des points finaux dans le cheminement de la pensée. Mais nos cultures ne sont que des étapes, des lieux de transit. Bien loin de la vérité substantielle des choses, comme l'œuvre du peintre sur sa toile, toute culture est une représentation subjective du monde. Une exploration qui chemine entre ombre et lumière. Un miroir déformant, éphémère et transitoire. Une étape. Une quête. Une fantaisie du moment. Une création furtive promise aux livres d'histoire, aux musées et aux cabinets de curiosités. Une péripétie qui, bientôt, provoquera le rire ou

¹⁷⁰ « Une rencontre ». Gallimard. 2009.

l'étonnement. **On considère souvent les croyances des autres comme exotiques en n'oubliant que, pour les autres, l'exotisme c'est nous.** Si vous pensez que l'année 1024 était une période peuplée de barbares arriérés, ne doutez pas qu'en 3024 on jugera probablement de la même manière nos mœurs et de nos croyances.



Savoir que ma culture deviendra bientôt un objet d'étude ou un motif de rire ou d'étonnement, c'est comprendre qu'il est peut-être temps de ne pas me confondre avec elle. C'est comprendre qu'il est peut-être temps de voir plus grand et de concevoir un projet plus ambitieux pour aller chercher la vérité ailleurs. Au-dedans et au-delà de toutes les cultures. Faut-il souscrire aveuglément, avec

autant de ferveur et de passion, à des idées et à des pratiques frappées d'obsolescence programmée ?

Que valent ces croyances communautaires interchangeables dont un simple lieu de naissance suffit à nous convaincre ? Quoi de plus impersonnel que ces convictions dites « personnelles » mais qui ne sont que le reflet de croyances collectives transmises au fil des générations ? **Comme un trou de serrure, toute culture est une belle entrée de lumière. Mais, pour connaître et pour comprendre le monde, pouvons-nous nous contenter d'un si petit orifice ?** Nos cultures portent en elles le meilleur et le pire. Le meilleur lorsqu'elles nous éclairent des lumières du passé. Mais le pire lorsque ces lumières se font trop éblouissantes et nous empêchent d'avancer. Il ne tient qu'à nous de prendre le meilleur et de refuser le pire. Il ne tient qu'à nous de nous interroger, chaque fois, sur l'origine, le sens et la valeur de nos croyances et de nos préjugés. Les croyances et les préjugés ne sont pas de simples égarements de la pensée, **ce sont des erreurs d'aiguillages majeures qui nous envoient dans la mauvaise direction. Le plus souvent, pour toujours.**

« Je suis nègre, et des tonnes de chaînes, des orages de coups et des fleuves de crachats ruissellent sur mes épaules. Mais je n'ai pas le droit de me laisser engluier par la détermination du passé. Je ne suis pas esclave de l'esclavage qui a déshumanisé mes pairs » écrivait Frantz Fanon psychiatre et métisse qui refusait le costume de l'assignation identitaire.¹⁷¹

Prendre ses distances vis-à-vis de sa culture c'est se rapprocher de toutes les autres. C'est s'autoriser à venir piocher dans toutes les

¹⁷¹ « Les damnés de la terre », Editions la Découverte. 1961

croyances, dans toutes les valeurs et dans toutes les propositions offertes par tous les savoirs de l'humanité. C'est s'autoriser à considérer tout ce qui pourrait ressembler, de près ou de loin, à la Vérité. *« Il faut découvrir une méthode pour essayer de penser ce qu'on ignore. La pire solution consiste à se réfugier dans les croyances et les certitudes. Toutes ces croyances et ces certitudes qui font les guerres. »* disait l'écrivain autrichien Robert Musil.¹⁷²

Les citoyens du monde

Pour autant, qu'on me comprenne bien. Je ne voudrais pas donner le sentiment de minimiser ou d'ignorer l'importance prépondérante de nos cultures sur nos vies. Alors je dois apporter une nuance essentielle. **On se prétend parfois citoyen du monde, mais on ne l'est jamais autant qu'on le voudrait.** Pour ma part, quoi que j'aie pu prétendre ou espérer à une époque de ma vie, comme Jacques Derrida et son Algérie natale, je serai sans doute toujours viscéralement et inexorablement attaché à mes racines et à ma terre de France.

Qu'on grandisse sur la colline de Ménilmontant et 30 ans passés parmi les Yanomamis ne feront pas de nous des indiens du Brésil. Ni l'odeur du métro des Lilas, ni l'ambiance des bistrots les soirs de printemps, ne nous quitteront jamais. Au fond de nous, survivra toujours ce petit garçon ou cette petite fille qui respirait l'air des Buttes Chaumont et celui de la démocratie. De la même manière, qu'on grandisse les pieds-nus, au milieu d'une tribu d'Amazonie, et 30 ans de vie parisienne ne suffiraient pas à nous faire oublier l'âme de

¹⁷² Entendu dans l'émission « Le désarroi de Robert Musil » rediffusée sur dans "Les nuits de France Culture" le 23 septembre 2020.

la forêt, ni l'esprit de nos ancêtres, ces valeureux guerriers élevés dans le culte et le respect de la nature. Grandissons en Provence et nous ne serons jamais breton. Grandissons au milieu d'un peuple nu et nous ne connaissons jamais la pudeur du corps. Grandissons dans un monde où l'on cache jusqu'à ses cheveux, et on sera couvert de honte au moment de dévoiler une simple cheville. Comme nous le disions déjà précédemment, mais ne nous laissons pas de le répéter, de le dire et de le redire, changer de regard c'est changer de monde. C'est changer de vie.

« Il ne m'a servi à rien d'avoir exercé près d'un demi-siècle mon cœur à battre comme celui d'un citoyen du monde. Non, le jour où mon passeport m'a été retiré, j'ai découvert, à cinquante-huit ans, qu'en perdant sa patrie on perd plus qu'un coin de terre délimité par des frontières » a pu écrire l'écrivain autrichien Stefan Zweig peu de temps avant de se donner la mort.¹⁷³ C'est toujours en vain qu'on croit échapper à l'emprise affective et émotionnelle de sa culture. On ne parvient jamais totalement à sortir du costume de ses origines. Qu'on le veuille ou non, **nos cultures sont des empreintes indélébiles. Le pli marqué sur une feuille de papier. Celui qui ne s'effacera jamais.** Elles sont l'héritage définitif des premières années. Celui auquel on ne renonce pas. Cette maison qu'on ne choisit pas mais dans laquelle il faudra passer toute sa vie. *« Vivre partout c'est vivre nulle part »* disait Montaigne.¹⁷⁴

¹⁷³ "Le Monde d'hier : Souvenirs d'un Européen". Belfond. Ouvrage publié à titre posthume en 1942.

¹⁷⁴ Citation entendue dans l'émission « Les chemins de la philosophie » animée par Adèle Van Reeth, diffusée sur France Culture le 10 juin 2015.

Des vergers merveilleux

On pourra se sentir fier de sa culture comme si on l'avait façonnée, mais c'est elle qui nous façonne. Nos cultures sont des soleils, des pistes d'élan magnifiques pour prendre son envol. N'en faisons pas des impasses obscures ni des cimetières tragiques où viendrait mourir, en cortège, ces questions qui font la vie de l'esprit. Nos cultures sont ces vergers merveilleux transmis de père en fils. Des vergers dont il faut savoir cueillir les fruits pour les emporter ailleurs. Nos cultures ne sont pas la vérité, elles ne sont qu'une tentative de s'en approcher. Et chaque nouvelle tentative viendra enrichir toutes les autres.

Contrairement à Jacques Derrida, le scénariste et comédien Jean-Pierre Bacri – *un autre français d'Algérie* – entretenait une relation plus distante avec ses racines. « *Je me méfie de l'amour des origines qui rime souvent avec fierté des origines car entre le sentiment de fierté et le sentiment de supériorité il n'y a qu'un pas. On a tôt fait de croire que nos origines valent mieux que celles du voisin.* »¹⁷⁵ On pourra aimer passionnément sa culture, on pourra ressentir ce lien indélébile qui nous unit à elle, mais le véritable amour, le plus solide, n'est-il pas celui qui aime sans être dupe ? **Un proverbe nous dit « qu'un ami c'est quelqu'un qu'on connaît bien et qu'on aime quand même ». Nos cultures, c'est la même chose.**

¹⁷⁵ Entendu dans l'émission consacrée à Jean-Pierre Bacri et diffusée sur France 3 le 14 janvier 2022.

Les vérités de l'enfance

Amish, mennonites, mormons, juifs orthodoxes, catholiques intégristes, témoins de Jéhovah, extrémistes en tout genre, politiques ou religieux... on sourit parfois de ces communautés repliées sur elles-mêmes. Toutes convaincues de détenir une vérité universelle, définitive et absolue. Nous les regardons de loin, comme des mondes étrangers, mais nous oublions ce qu'elles nous disent de nous-même. Les enfants qui naissent dans ces communautés ne sont pas différents des enfants que nous étions. Qui que nous soyons et quelles que soient nos cultures, c'est toujours la même mécanique qui se répète. D'abord, l'esprit, souple comme une glaise humide, ouvert à tous les possibles, commence par croire tout ce qu'on lui raconte puis, peu à peu, il se dessèche. Il se pétrifie. On ne peut plus lui faire changer de forme sans risquer de le briser. C'est qu'on se fige un peu trop vite dans les vérités de l'enfance. **Enfant, on est un peu trop malléable. Adulte, on ne l'est plus assez.**

Je dois bien l'admettre, c'est toujours parmi ceux qui partagent ma culture que je parviens à tisser les liens et les relations les plus solides. Et j'aurais probablement ressenti la même chose si j'étais né sujet britannique, guerrier mongol, ou au milieu de n'importe quel autre peuple. On reproche aux exilés leurs pratiques et leurs regroupements communautaires mais, que faisons-nous, nous-même, français, lorsque nous partons vivre à l'étranger ? L'environnement culturel est un doux cocon fait de chaleur sécurisante et confortable. Un cocon si doux et si confortable qu'il est capable de nous endormir et d'anesthésier notre esprit. Nos cultures pourront fournir de formidables cadres de vie mais n'en faisons jamais des cadres de pensée car, **vouloir penser depuis le cadre étroit de sa culture c'est comme espérer connaître le monde en**

l'observant depuis sa fenêtre. Des Buttes Chaumont aux forêts d'Amazonie, un jour ou l'autre, toutes les terres se couvrent de brume.

On se fond dans le décor, on s'empare des codes et des croyances de nos communautés, on parle leurs langues, on prend leurs accents et, peu à peu, à mesure que l'imprégnation se fait, on prétend naïvement être soi-même. **Mais qu'est-ce qu'être soi-même ? Notre identité – la vraie – ne plonge-t-elle pas ses racines dans des territoires beaucoup plus lointains, quelque part dans les profondeurs du cosmos ?**

CHAPITRE 19

La Grande Marche



De l'infiniment petit vers l'infiniment pensant.

Si l'histoire de l'univers, c'est l'histoire du passage de l'inerte au vivant puis du vivant au conscient alors – *dans cette hypothèse* – sur notre planète, où ailleurs, sommes-nous bien certains que l'espèce humaine soit la première à héberger la conscience ? Et, sommes-nous bien certains qu'elle sera la dernière ?

Après ce réquisitoire. Après avoir proclamé l'innocence des Hommes, coupables de rien, et après avoir désigné la Nature comme coupable de tout, pouvons-nous seulement dessiner le portrait-robot de l'accusée ? Comme la bête du Gévaudan, nous la suivons à la trace, mais nous n'en voyons que les manifestations. Nous observons la création mais reste à mettre la main sur l'éventuel créateur. L'enquête est ouverte. Depuis l'émergence de la conscience, depuis, au moins, nos premières sépultures – il y a 100 ou 200 000 ans 176 – on lève le nez au ciel et on s'interroge. Les spéculations vont bon train.

Faut-il croire en un dieu, en un grand architecte, en un grand ordonnateur invisible commencement de toute chose ? Devons-nous, au contraire, supposer un univers livré aux aléas du hasard et présent de toute éternité ? Un univers sans commencement et sans fin, sans projet et sans intention ? Un univers magnifique

¹⁷⁶ Cf. National Geographic: www.nationalgeographic.fr/archeologie/quand-lhomme-t-il-commence-enterrer-ses-morts

mais vide. Vide de toute spiritualité, vide de toute valeur et vide de toute signification ?

Pour nourrir cette grande enquête nous ne disposons que de croyances et d'hypothèses. Toute croyance ou toute hypothèse ne sera pas nécessairement erronée, mais, dans la mesure où les croyances et les hypothèses se comptent par milliers – *Peut-être par milliards. Peut-être une par individu.* – sur le grand marché de la foi, comment choisir ? **Comment affirmer la supériorité de telle mystique ou de tel postulat sur les autres ?**

Trois fois rien

Cela dit, depuis peu, depuis la théorie de l'évolution et les avancées de l'astrophysique et de la physique des particules, nous voici quand même en présence d'un indice. Oh ! Pas grand-chose. Trois fois rien. Aucune observation majeure porteuse de grande révélation et encore moins de certitude mais, tout de même, une observation qui non seulement semble démentir la vision d'un monde surgit ex nihilo de la volonté d'un dieu, mais qui vient bousculer également les thèses de la vacuité et du hasard.

Jusque-là, la réalité du cosmos était immuable. L'univers d'aujourd'hui était celui d'hier et celui de demain. Chaque étoile et chaque planète était à sa place. La même place depuis toujours et pour toujours. Chaque espèce ne faisait que se reproduire et se régénérer à l'identique. Le monde tournait en rond comme une belle mécanique bien huilée. Une fleur donnait naissance à une autre fleur et un humain donnait vie à un autre humain en un cycle monotone et sans fin. Chacun servait de moule à son successeur.

Avec la théorie de l'évolution qui nous apprend les transformations du vivant puis les découvertes de l'astrophysique et de la physique des particules qui nous révèlent les transformations de la matière, le monde change de visage. **Brusquement, le scientifique se fait historien.** Il nous raconte la fabuleuse histoire du cosmos sur 13,82 milliards d'années. Mine de rien, un changement majeur vient de se produire :

- Nous ne savons toujours pas si le monde possède un auteur, mais nous savons désormais qu'il possède une histoire.
- Nous ne savons toujours pas si la nature possède une intention, mais nous savons désormais qu'elle possède une trajectoire.

En marche vers la complexité

Sous nos yeux ébahis, un grand mouvement se dessine et un fabuleux scénario se fait jour : la Grande Marche vers la complexité. A la lumière de ces dernières découvertes, un élément clé de l'enquête se verrouille. Le monde a cessé d'avancer vers nulle part. Jour après jour, et inexorablement, il avance désormais vers la complexité. **La vie et la conscience ne seraient plus la conséquence fortuite d'une improbable combinaison de hasards mais le résultat attendu d'un projet déjà inscrit au cœur de la matière depuis la nuit des temps.**

D'abord des particules élémentaires se sont assemblées pour former des atomes puis des atomes se sont réunis pour créer des molécules puis, des molécules a surgit la vie, c'est-à-dire des entités capables

de se reproduire et de se transformer au fil des générations.¹⁷⁷ Comme le monde de l'inerte l'avait fait avant lui, le monde du vivant est venu lui emboîter le pas. Il s'est mis, lui aussi, à produire des structures de plus en plus complexes. L'unicellulaire est devenu pluricellulaire, doté de plus en plus d'organes et de plus en plus de fonctions. Puis – *nouveau basculement, nouveau changement d'état* – le vivant est devenu conscient.

Après son passage de l'inerte au vivant, l'univers passait désormais du vivant au conscient.

Mieux qu'un conte de fée, mieux qu'une success story hollywoodienne, l'histoire de l'univers c'est l'histoire d'une métamorphose. C'est l'histoire d'une pauvre petite particule élémentaire, a priori sans avenir, perdue dans l'immensité d'un univers sans fin, qui se voit promise au plus grand destin et aux plus grandes richesses. C'est l'histoire d'une petite particule élémentaire qui, soudain, se met à penser.

« Le big bang mon bon Monsieur ? Si je connais ? Vous pensez ! J'y étais ! Toute la matière qui me constitue était déjà présente, il y a 13,82 milliards d'années. » En effet, comme nous l'a appris le chimiste et philosophe Antoine Lavoisier, si rien ne se perd, si rien ne se crée et si tout se transforme alors, par conséquent – *dans cette hypothèse* – toute la matière dont nous sommes faits était déjà présente aux origines du monde.

¹⁷⁷ Cf article Science & Avenir. « Il y a presque 4 milliards d'années, au moment où la vie commençait à apparaître sur Terre, une molécule capable de stocker des informations génétiques, et cruciale pour l'évolution du monde vivant, se serait formée spontanément. Depuis une vingtaine d'années, l'ARN (acide ribonucléique) semble être un candidat crédible à ce poste, notamment à cause de sa capacité à se reproduire seul. Partant de cette hypothèse, plusieurs équipes à travers le monde tentent de comprendre comment cette molécule a pu se former. »



En marche vers la conscience

Nous nous rêvions centre de l'univers mais avec Copernic et Galilée, il aura fallu revoir nos prétentions à la baisse et, peu à peu, mieux comprendre et accepter notre condition. Quatre siècles plus tard, ne sommes-nous pas sur le point de devoir renoncer au privilège de la conscience ? Malgré quelques résistances, l'idée d'une conscience naissante chez d'autres espèces fait son chemin. L'histoire se poursuit et s'écrit sous nos yeux. **Il n'est pas impossible que la conscience soit en marche et qu'elle s'installe au cœur du vivant.**

« Lorsque j'ai commencé mon étude des chimpanzés à l'état sauvage, il n'était pas permis – du moins dans les milieux de l'éthologie – de parler de l'esprit d'un animal. On considérait que seuls les humains pouvaient avoir un esprit. » expliquait Jane

Goodall ¹⁷⁸ qui, en 1968, fut la première anthropologue à observer la création et l'utilisation d'outils chez les chimpanzés. Elle poursuivait ainsi :

« Dans les cercles scientifiques, il n'était pas convenable de parler de la personnalité des animaux. C'était une notion réservée aux humains. Comme les animaux n'avaient pas d'esprit, ils étaient incapables de toute pensée rationnelle. Parler de leurs émotions était se rendre coupable de la pire forme d'anthropomorphisme.

*Pourtant, au fil du temps, une série d'expériences est venue prouver clairement que de nombreuses capacités intellectuelles jusque-là considérées comme le propre de l'homme étaient en fait présentes (bien que sous une forme moins sophistiquée) chez des primates non-humains, et tout particulièrement chez les chimpanzés. ».*¹⁷⁹

Après l'Église c'est la Science qui, à son tour, donnait l'impression de vouloir défendre la spécificité et la suprématie de l'Homme.

En 1999, une grande étude publiée dans la revue Nature, répertoria plus de 40 modalités de comportements qui, selon les groupes, se transmettaient de génération en génération chez les chimpanzés.¹⁸⁰

« L'existence de cultures non-humaines observées chez plusieurs espèces comme les cétacés, les grands singes et les éléphants est

¹⁷⁸ Ethologue et anthropologue britannique née à Londres le 3 avril 1934.

¹⁷⁹ Extrait d'un essai publié par Jane Goodall dans la revue Science, en 1998, et lu par Jean-Claude Ameisen dans son émission « Sur les épaules de Darwin » diffusée sur France Inter le 11 janvier 2020.

¹⁸⁰ Etude intitulée « L'existence de culture chez les chimpanzés » qui synthétisa une grande quantité d'observations réalisées par plusieurs équipes de recherche sur sept sites naturels où vivaient des chimpanzés. Citation faite par Jean-Claude Ameisen dans son émission « Sur les épaules de Darwin » diffusée sur France Inter le 11 janvier 2020.

connue depuis longtemps, mais la nouveauté c'est qu'elles sont maintenant reconnues officiellement par l'ONU. [...]

Même si la culture des sociétés animales est différente et moins riche que la culture des sociétés humaines, on entend par culture l'ensemble des "acquis" (savoirs ou comportements) que les individus (humains ou non humains) sont capables de transmettre aux autres par un apprentissage social. » peut-on lire sous la plume de Pierre Sigler dans le Huffington Post.¹⁸¹

Deux millions d'années en arrière, avant les cétacés, avant les grands singes et avant les éléphants, à travers nos ancêtres australopithèques – *ces petits hominidés arboricoles* – n'avons-nous pas connu, nous aussi, cette étape intermédiaire d'une conscience naissante et de cultures embryonnaires ? ¹⁸² **N'est-ce pas à ces lointains ancêtres que nous devons cet animal politique et social, cet explorateur curieux et inventif, et cet esprit capable d'empathie et de compassion, que nous sommes devenus ?**

On dit des éléphants qu'ils retournent souvent visiter les ossements de leurs congénères disparus. « *Voir des éléphants interagir avec leurs morts donne le frisson. C'est l'un des nombreux comportements magnifiques observés chez cette espèce mais que nous ne pouvons pas comprendre entièrement.* » explique George Wittemyer, chercheur et professeur de biologie à l'université du Colorado.¹⁸³

¹⁸¹ Article du 21 janvier 2016. www.huffingtonpost.fr/pierre-sigler/animaux-culture-sociologie_b_6499768.html

¹⁸² Émission « La méthode scientifique » animée par Nicolas Martin et diffusée sur France Culture le 5 février 2021.

¹⁸³ CF. <https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/1525939/elephants-ossements-parents>

« On croit que seule l'humanité est douée de curiosité. On croit qu'il n'y a que nous pour nous intéresser aux autres espèces et à certaines choses non essentielles pour sa survie. Eh bien pas du tout. Les cachalots aussi s'intéressent à des choses inutiles. » témoignait François Sorano, l'océanographe et ancien conseiller scientifique du commandant Cousteau. François Sarano racontait alors sa rencontre inoubliable avec un cachalot. Un cachalot sauvage, surgit de nulle part qui, dans son langage de cachalot – *ventre en l'air et avec des vocalises sans équivoque* – était venu près de lui pour lui réclamer des caresses.¹⁸⁴

« Même la guerre que je croyais réservée aux Hommes est un héritage de nos ancêtres primates. » témoignait Jane Goodall.¹⁸⁵ Soixante ans plus tard, non seulement cette observation s'est confirmée, mais elle s'est largement étendue. Comme l'explique le professeur d'écologie Loïc Bollache, dans son livre « Quand les animaux se font la guerre » : *« L'Homme n'a pas inventé la guerre. Elle se pratique chez un grand nombre d'espèces. Non seulement pour défendre son territoire mais aussi pour se reproduire ou empêcher l'ennemi de le faire, pour affaiblir un clan opposé, et parfois « seulement » pour le pouvoir. »*¹⁸⁶

« Je ne fais pas de différence entre l'éthologie animal et l'éthologie humaine, explique Boris Cyrulnik. Il n'existe qu'une seule éthologie, celle du vivant. [...] Cette opinion qui est en train de devenir banale auprès des jeunes psychiatres et des jeunes psychologues était impensable il y a encore 50 ans. D'après la Bible et d'après Descartes,

¹⁸⁴ Propos tenus par François Sarano dans l'émission « A voix nue » diffusée sur France Culture le 17 février 2022.

¹⁸⁵ « Jane », reportage sur Jane Goodall diffusé sur France 2 le 16 février 2021.

¹⁸⁶ Publié en 2023 aux éditions « HumenSciences ».

qui dominaient la pensée d'alors, l'Homme était par nature un être surnaturel. »¹⁸⁷ Pour qualifier ce qui nous sépare de nos cousins non-humains, Darwin parlait déjà de « *différences de degré et non de différence de nature* ». ¹⁸⁸

Ce matin, j'écoutais mon chat qui me demandait de lui ouvrir la fenêtre. N'est-ce pas la marque des espèces à l'intelligence la plus avancée que d'émettre des sons pour essayer de se faire comprendre ? Le comportement du chat n'est-il pas un formidable voyage aux sources du langage ? Sur terre, peu à peu, la vie qui était l'exception est devenue la norme. La pensée ne serait-elle pas en train de suivre le même chemin ?

Combien d'espèces, demain – dans un million ou dans un milliard d'année – viendront à leur tour héberger la conscience ?

¹⁸⁷ Propos tenus par Boris Cyrulnik dans l'émission « A voix nue » diffusée sur France Culture le 18 juin 2021.

¹⁸⁸ Citation faite par Jean-Claude Ameisen dans son émission « Sur les épaules de Darwin » diffusée sur France Inter le 11/01/20.

CHAPITRE 20

Comme un jeu de legos



Le cosmos possède-t-il un projet ou une intention ?

Sans cette prodigieuse capacité de la matière à s'associer et à produire les atomes et les molécules qui nous constituent, rien ne pourrait exister.

Comme un jeu de legos, se pourrait-il que les particules élémentaires aient été conçues pour pouvoir s'assembler et enfanter de l'invraisemblable complexité et beauté du monde ?

Face au mystère de la création, la science nous décrit, avec une précision de plus en plus vertigineuse, le fonctionnement de la nature mais, cependant, plus elle avance et plus l'horizon recule. Plus se dévoile la complexité du réel et l'étendue de ce qu'il nous reste à connaître. Qui suis-je ? D'où viens-je ? Où vais-je ? Face aux questions fondamentales, l'esprit humain reste impuissant. Il ne sait rien de ce qui existe au-delà de la matière. De l'infiniment petit à l'infiniment grand, il peut décrire la nature mais il ne peut rien dire ni de ses origines ni de ses intentions. Ni même si elle en possède. Nous sommes de formidables créatures qui ignorent tout de leur créateur. A tel point que nous ne savons même pas s'il existe.

Si le hasard et le temps permettent d'expliquer – *en partie au moins* – l'évolution de la vie, en revanche, ils ne permettent pas d'expliquer son apparition. Pourquoi la vie ? **Si le vivant évolue sous la pression**

du milieu, c'est-à-dire s'il doit s'adapter ou mourir, en revanche, quelle nécessité pour la matière de basculer vers le vivant ?

Si le darwinisme éclaire l'histoire de la biologie, il ne nous dit rien à propos de cette stupéfiante prédisposition de l'inerte à produire du vivant, ni de cette invraisemblable capacité d'adaptation et d'auto-régulation de la vie. S'il explique la transmission de leurs gènes par les individus les mieux adaptés, il n'explique rien ni de l'existence de ces gènes eux-mêmes, ni de cette prodigieuse capacité de stockage et de transmission de milliards d'informations par l'ADN. Comme toutes les sciences, la génétique et la biologie se contentent d'observer le monde et de le décrire. **Elles remontent le fil des causalités mais elles butent toujours contre le mur de la causalité première.** Ainsi, en une course sans fin, toute nouvelle cause découverte appellera la recherche de la cause qui précède. Sans cesse, c'est la question de l'œuf et de la poule qui revient. On a beau remonter le fil de l'histoire jusqu'aux particules élémentaires, reste cette question des origines. Mais d'où viennent ces particules et pourquoi sont-elles ce qu'elles sont ? Pourquoi possèdent-elles les propriétés qu'elles possèdent ? Ces propriétés par lesquelles elles parviennent à s'accrocher les unes aux autres pour produire ces atomes et ces molécules qui nous constituent et qui constituent toute chose ?

La science est comme un brillant horloger qui nous expliquerait, avec précision, le fonctionnement d'une montre mais sans rien savoir de la manière dont ses rouages sont apparus. Pourquoi ces rouages, ces pièces usinées aux formes parfaites, capables, par nature, de s'assembler en de fabuleux engrenages ? D'où

viennent-ils ? Qui ou quoi les a produits ? La science l'ignore. Le monde est un fantastique jeu d'engrenages combinés par le hasard et par le temps mais nul ne connaît l'origine de ces rouages sans lesquels aucune horloge ne pourrait exister, quels que soient les hasards et quel que soit le temps.

Le Terminator de troisième génération

Pendant très longtemps, jusqu'à encore récemment, il y a quelques décennies à peine, l'hypothèse dominante penchait en faveur de l'improbabilité de la vie. La vie était perçue comme une sorte d'accident de parcours. Comme la conséquence fortuite d'une incroyable combinaison de circonstances favorables qui, finalement, aurait pu – *voire aurait dû* – ne jamais se produire. Mais, avec les dernières découvertes de la science, peu à peu, notre regard a changé. La vie ne serait plus un improbable accident de parcours mais tout le contraire c'est-à-dire, un phénomène en préparation depuis la nuit des temps. Comme une graine attendant la pluie, un événement prévisible qui, tôt ou tard, devait se produire.

Sans nier le rôle du hasard, du temps et des circonstances favorables, voici désormais ce que nous dit la théorie dominante : c'est parce que les lois de la nature sont ce qu'elles sont – *les lois de la physique et de la chimie* – que nous sommes ce que nous sommes. L'émergence de la vie n'a été rendu possible que par les propriétés de la matière. **Si deux legos s'emboîtent l'un dans l'autre ce n'est pas uniquement parce que certaines circonstances favorables**

provoquent leur alignement mais, d'abord parce que leur structure le permet.

Autrement dit, aucune circonstance favorable ne pourrait conduire deux legos à s'emboîter si d'abord, en amont, ces deux legos n'avaient été prévus pour ça. On n'emboîte pas un triangle dans une étoile. On n'emboîte pas ce qui n'est pas fait pour s'emboîter.

« Qu'on change un tout petit paramètre des lois de la physique ou de la chimie et aucune chance de vie n'existerait dans l'univers » explique Thomas Hertog, cosmologiste belge et plus proche collaborateur de Stephen Hawking, disparu en 2018 et considéré comme l'un des plus grands astrophysiciens ayant existés.¹⁸⁹ Ainsi, dès l'origine, dès le Big Bang, dès la première particule élémentaire, et probablement bien avant, c'est comme si tout, dans l'univers, avait été mis en place pour permettre l'émergence de la vie. C'est comme si l'univers tout entier n'était qu'une vaste usine à produire du vivant et de la conscience. C'est comme si la vie n'était que l'aboutissement inéluctable d'un processus en marche.

J'ignore si le cosmos possède un projet ou une intention mais, en revanche – c'est troublant – s'il poursuivait un but, il ne s'y prendrait probablement pas différemment. Quoi de plus efficace et de plus performant, en effet, que l'univers et que l'écosystème ? Partis de rien, d'un bouillon de particules élémentaires, peu à peu, n'ont-ils pas fait de nous ce que nous sommes ? De l'extrême uniformité – *celle des particules élémentaires* – n'ont-ils pas fait jaillir l'extrême

¹⁸⁹ Propos tenus par Thomas Hertog dans l'émission " La science CQFD " animée par Natacha Triou et diffusée sur France Culture le vendredi 14 avril 2023

diversité, c'est-à-dire ce monde dans lequel chaque empreinte digitale, chaque feuille d'arbre et chaque bactérie est unique ? De quelques grains de poussière, n'ont-ils pas fait jaillir la pensée ?

« Nous sommes essentiellement composés de poussière d'étoiles. Le calcium et le fer de nos os, l'oxygène que nous respirons, le carbone présent dans la plupart de nos cellules ... tous les éléments de notre corps plus lourds que l'hélium et l'hydrogène proviennent d'étoiles disparues depuis longtemps. » aimait à dire Carl Sagan, l'un des fondateurs de l'exobiologie.¹⁹⁰ Ce sont donc les étoiles qui ont fabriqué la plupart des molécules qui nous constituent et c'est l'évolution qui a produit cette savante combinaison de matière qu'on appelle « l'humanité ». Qu'est-ce que le monde si ce n'est cette gigantesque machine à produire de la vie, de l'intelligence et de la beauté ? Et qu'est-ce que la pensée si ce n'est cet instrument que la nature utilise pour tracer son chemin ? Un instrument parmi d'autres, au service de la création.

Observés depuis nos maigres connaissances et notre savoir chétif, impossible de dire ce que sont le monde et la pensée, ni pourquoi ils existent. Voici donc des questions sans réponse, mais des questions à ne pas oublier chaque fois qu'on sera tenté de prononcer une sentence définitive pour condamner l'humanité ou pour se condamner soi-même.

Vu sous cet angle, les grandes classifications se fissurent. Il n'y aurait plus d'un côté ce qui vit et de l'autre ce qui ne vit pas, d'un côté les

¹⁹⁰ Entendu dans l'émission « Le temps d'un bivouac », animée par Daniel Fievet et diffusée sur France Culture le 23 juillet 2021. Citation faite par Alexei Filippenko, professeur d'astronomie à l'Université de Berkeley.

êtres conscients et de l'autre ceux qui ne le sont pas. Vu sous cet angle, ne reste qu'une seule chose : la métamorphose prodigieuse d'une entité unique que nous appelons la matière. Une matière fluide qui, tel un Terminator de troisième génération, semble capable de prendre toutes les apparences. Une matière unique qui semble capable de produire une infinité d'identités. **Vu sous cet angle, la vie cesse d'être une rupture dans l'histoire du cosmos mais juste le cheminement d'une même matière – ou d'une même énergie – présente de toute éternité.** « *Qui peut prétendre que le parfum des aubépines est indifférent aux constellations* » pressentait Victor Hugo dans les Misérables.

On déploie de grands moyens pour essayer de trouver des traces de vie extraterrestre et, pourtant, même si ces recherches devaient aboutir (*le plus probable* ¹⁹¹), au fond, sur un plan philosophique, qu'est-ce que cela changerait ? Restera toujours cette question posée par Leibniz « *Pourquoi quelque chose plutôt que rien* » ?¹⁹² Terre ou extraterrestre, que la vie existe uniquement sur Terre ou

¹⁹¹ « La découverte de vie intelligente ailleurs dans l'univers serait le plus grand événement de l'histoire humaine. Et je crois que cela arrivera dans les 20 prochaines années. » disait l'astronome Frank Drake (disparu le 2 septembre 2022), fondateur du projet SETI (le projet de recherche de vie extraterrestre) lancé en 1960.

« La probabilité qu'il y ait une vie ailleurs dans l'univers est très élevée. Il y a des milliards de galaxies, chacune avec des milliards d'étoiles, et beaucoup de ces étoiles ont des planètes. » - Stephen Hawking, astrophysicien.

« Je pense que la vie est répandue dans l'univers, que c'est une propriété fondamentale de l'univers en tant que tel, et que la vie émergera chaque fois que les conditions le permettent. » - Jill Tarter, astronome.

¹⁹² Question posée en 1714 par ce philosophe allemand : « Pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien ? Alors que le rien est plus simple et plus facile que n'importe quelle chose, comment se fait-il que le néant n'ait pas gagné la partie, définitivement ? »

partout dans l'univers, son mystère restera le même. Le miracle d'une vie extraterrestre ne serait pas plus extraordinaire que le miracle de cette vie terrestre que nous avons déjà sous les yeux. Si par « extraterrestre » nous voulons désigner des êtres venus de l'espace alors, ne cherchons pas plus loin... les envahisseurs sont déjà là. Nous les côtoyons tous les jours. **Nous sommes des extraterrestres, c'est-à-dire de fabuleuses créatures venues du fin fond de l'univers, là où sont nées toutes les particules qui nous constituent. Nous sommes tous composés de la même matière.**

« Dans l'imaginaire collectif, des films comme Star Trek laissent entendre qu'il faudrait aller loin dans l'espace pour rencontrer des formes de vie intéressantes alors que, de l'activité sociale des poulpes à la communication des arbres avec les champignons, avec les 10 millions d'espèces qui peuplent la Terre, des formes de vie fascinantes et intelligentes existent partout autour de nous. » explique le philosophe Baptiste Morizot.¹⁹³

¹⁹³ Propos tenus par Baptiste Morizot dans l'émission « *La terre au carré* » animé par Matthieu Vidard et diffusée sur France Inter le 12 juin 2023

CHAPITRE 21

Qui sommes-nous ?



Si je possède un corps et un esprit alors qui suis-je, moi, celui qui possède ?

Dire « *j'ai une maison* » ou « *j'ai une voiture* » c'est affirmer, indirectement, que je ne suis ni cette maison ni cette voiture. Alors, de la même manière, dire « *j'ai un corps* » ou « *j'ai un esprit* » n'est-ce pas affirmer, indirectement, que je ne suis ni ce corps, ni cet esprit ? Et, dans cette hypothèse, qui suis-je, moi, celui qui possède ?

On dit de notre cerveau qu'il produirait plus de soixante milles pensées par jour. Je n'ai pas vérifié cette information car, vous en conviendrez, soixante milles, dix milles ou cent milles, au fond, qu'est-ce que ça change ? Qui viendra contester l'incroyable complexité de notre matière grise ? En revanche, ce qui pourrait tout changer réside dans l'usage du pronom possessif. On prononce très souvent des phrases telles que « *mon cerveau fait ceci* » ou « *mon cerveau se comporte comme cela* ». « On dit « *mon cerveau* » comme on dira « *mon corps* » ou « *ma personnalité* », c'est-à-dire avec la même légèreté, sans jamais s'en étonner ou s'en émouvoir. Et pourtant, si les mots ont un sens et si cette formulation est exacte, si – *réellement et littéralement* – je possède un cerveau, un corps et une personnalité alors cela change tout, et c'est un gouffre abyssal qui s'ouvre sous nos pieds. Malgré tout, voilà une question rarement posée. Personnellement, je crois que je ne l'ai jamais entendue : « ***Si je possède un corps et un esprit alors qui suis-je, moi, celui qui possède ?*** »

« Comment voulez-vous que je réponde à cette question ? Pourriez-vous me dire qui vous êtes ? » s'insurgeait un jour Marguerite Duras en retournant sa question à un journaliste qui l'interrogeait sur son identité.¹⁹⁴ Et, en effet, qui saurait répondre à cette question ? Comment nous définir ? Au même titre que tout le reste du vivant, qui sommes-nous sinon cette boule d'énergie incandescente qui, pour des raisons inconnues, file à toute allure, vers un objectif inconnu ? Une boule d'énergie embarquée à l'intérieur d'un projet qui la dépasse et dont elle ignore tout. Qui sommes-nous sinon cette volonté farouche tendue vers la survie de l'espèce et la transmission ? La transmission des patrimoines, génétiques et culturels.

Être ou avoir : telle est la question

Pourquoi suis-je comme je suis et pourquoi ne suis-je pas autrement ? Le cerveau, cet organe complexe censé nous aider à comprendre le monde, ne se comprend pas lui-même. Nous ignorons jusqu'à la nature du lien qui nous relie à lui. Où chercher le siège de la conscience et de l'identité ? Suis-je un cerveau ou ai-je un cerveau ? Être ou avoir : telle est la question.

Si je dis « avoir un corps » et « avoir une personnalité », par cette formulation, je suggère l'idée que je ne suis ni ce corps ni cette personnalité. C'est toute la force et toute la magie du verbe avoir car – *en effet* – prétendre posséder une maison ou une voiture c'est prendre ses distances. C'est affirmer – *sans même le vouloir* – que je ne suis ni cette maison ni cette voiture. **Par le choix du verbe avoir, nous exprimons ce sentiment diffus, et cette intuition collective,**

¹⁹⁴ Entendu dans l'émission « Aux arts et cætera » consacrée à l'écrivaine Marguerite Duras et diffusée sur France 5 le 4 mars 2022.

d'être bien autre chose que cette enveloppe charnelle qui nous héberge. Comme des bernard-l'hermite, nous ressemblons aux occupants d'une coquille qui ne nous appartiendrait pas et dont les caractéristiques ne seraient pas les nôtres. « *Je suis incapable de parler de moi car je ne sais pas de qui je parlerai* » déclarait l'écrivaine Nathalie Sarraute qui aura pourtant passé sa vie à traquer les non-dits et à dévoiler nos jardins secrets.¹⁹⁵

Un arrière-monde ?

Alors vient cette question. Si je ne suis ni ce corps ni cette personnalité que je possède, c'est-à-dire si je ne suis ni grand ni petit, ni beau ni laid, ni optimiste ni pessimiste, ni fainéant ni travailleur, ni intelligent ni stupide, ni mâle ni femelle, ni animal ni végétal, ni inerte ni vivant, ni habitant de la terre ni d'aucune autre planète... si aucune de ces caractéristiques ne peut être confondue avec moi-même, alors qui suis-je moi, celui qui possède ? Qui suis-je moi l'occupant de cette coquille que j'appelle « *ma personnalité* » ? Nous n'en savons rien mais, avec Hubert Reeves, nous pouvons peut-être oser une hypothèse. Considérant que nous ne sommes rien d'autre que des poussières d'étoiles, c'est-à-dire le produit d'une savante combinaison de particules élémentaires, dans une jolie formule, l'astrophysicien définissait la conscience comme « *l'univers qui se regarde* ». Autrement dit, selon lui, à force de mutations et après une longue gestation, l'univers avait fini par accoucher de la pensée.¹⁹⁶

Dans cette hypothèse, si la conscience peut se définir comme le regard que l'univers porte sur lui-même, alors la pensée cesse d'être

¹⁹⁵ Propos tenus par Nathalie Sarraute dans l'émission « A voie nue » diffusée en 1992.

¹⁹⁶ « L'heure de s'enivrer », Editions du Seuil.1986.

le propre de l'Homme pour devenir le propre de l'Univers. Dès lors, ce n'est plus l'Homme qui pense, c'est l'Univers tout entier qui pense à travers lui. **Comme un mystère digne de la Sainte-Trinité, toujours dans cette hypothèse, l'être conscient devient alors fils de l'Univers et l'Univers lui-même.** Se pourrait-il que nous agissions à la fois au nom du Père et au nom du Fils ? Tel le Saint-Esprit, se pourrait-il que l'univers soit l'inspirateur de nos pensées ? Et alors, dans ce cas, qu'ai-je à craindre de l'Univers si l'Univers c'est moi ?



« Je suis un athée radical. Pour moi, il n'y a qu'un seul monde. Celui-ci. Que se passe-t-il quand on meurt ? Eh bien on meurt. C'est fini. Ne reste que le néant. Nous inventons une vie après la vie dans le but de donner la mort à la mort mais les arrière-mondes n'existent pas. » Dans sa critique des religions, le philosophe Michel Onfray, en réduit

le phénomène au rang de simple réflexe de survie.¹⁹⁷ Et en effet, au regard de ces croyances en tous genres qui accompagnent l'histoire de l'humanité, quoi d'autre que le réflexe de survie pour expliquer cette étonnante crédulité des consciences ? Il faut bien l'admettre, nos croyances ressemblent beaucoup à ces branches suspendues au-dessus de la tête des noyés. Pour survivre, on attrapera n'importe laquelle – *souvent la première venue* – puis, on y restera accroché toute sa vie. **Notre besoin de croire est plus fort que tout. Tel un raz de marée, il semble capable de submerger tous les territoires de la pensée.** Pour autant, face au spectacle de ce monde féérique qui s'organise et qui se construit seul sous nos yeux, une telle radicalité est-elle possible ? Avec ou sans Dieu, comment écarter avec certitude la possibilité d'un arrière-monde, c'est-à-dire d'une sorte de volonté suprême à l'origine de toute chose ?

Un principe essentiel

Mais laissons là ces considérations métaphysiques car elle pourrait donner une tonalité mystique, hors de propos, à ce livre. Loin de prétendre éclairer les mystères de la création, tout au long de ces pages, j'ai voulu, au contraire, appuyer ma réflexion et insister sur la présence écrasante de deux questions sans réponse :

- Qui sommes-nous ? Nous n'en savons rien
- Comment sommes-nous arrivés ici et que sommes-nous censés y faire ? Nous n'en savons rien.

¹⁹⁷ Propos tenus par Michel Onfray dans l'émission « C'est arrivé demain » animée par Frédéric Taddei est diffusée sur Europe 1 le 9 avril 2023.

Quand bien même un arrière-monde existerait, quand bien même, comme le suggère Hubert Reeves, serions-nous l'univers, qu'est-ce que l'univers ? Quelle est sa nature ? Quel est son projet ? Quelles sont ses valeurs et ses intentions ? Possède-t-il même des valeurs et des intentions ... ? Nul ne le sait. Face aux questions fondamentales, l'impuissance de l'esprit cartésien est totale. Loin de tout mysticisme, par cette évocation de la notion d'arrière-monde, je voulais simplement affirmer cette conviction profonde : OUI, des questions métaphysiques se posent mais NON, en l'état actuel de nos connaissances – *sauf à croire en la fiabilité de nos intuitions ou de nos actes de foi (pourquoi pas)* – nous ne pouvons probablement pas y répondre. En remontant aux sources de notre ignorance fondamentale, je voulais simplement rappeler ce principe essentiel, indissociable de tout raisonnement rationnel : **une pensée solide doit s'appuyer sur la claire conscience de ce qu'elle ignore.**

Le pays des merveilles

Si nous ne savons presque rien du monde qui nous entoure, une chose, en revanche, semble certaine : nous habitons au pays des merveilles. Toutes les merveilles de la création seraient-elles le signe d'un univers bienveillant ? La beauté du cosmos serait-elle le signe de sa bonté et de la présence d'un Dieu aimant, plein de bonnes intentions ? Impossible à dire. Simplement, si l'injustice et la cruauté du monde autorisent tous les désespoirs, **face au mystère infini subsiste toujours, aussi, la possibilité d'un espoir infini.** Il nous reste encore tant de choses à découvrir et à comprendre !

Nous croyons agir pour nous-même mais, comme toutes choses ici-bas, à notre insu, il n'est pas impossible que nous agissions pour le

compte d'un système et d'un projet, bien plus vastes et bien plus forts que nous. Tiens, par exemple, pourquoi ce livre ? Par la pensée, par l'écriture ou par toute autre performance, pourquoi ce besoin de briller et de se distinguer ? Pourquoi ce besoin d'essayer de trouver sa place au milieu du groupe ? Pourquoi cet instinct grégaire et ce caractère d'animal social ? Pourquoi ce goût et ce plaisir du questionnement et du partage ? Par quel miracle a-t-il fini par surgir dans l'univers et par s'exprimer à travers nous ? Serions-nous de simples intermédiaires, de simples caisses de résonance pour accueillir la voix du cosmos et propager son écho ? Avec 5 000 ouvrages publiés chaque jour dans le monde, dont 200 pour la France, lorsque tout a été dit et redit, pourquoi ce livre qui – comble *de l'absurde et de l'inutile* – ne passionnera probablement pas les foules ? N'avais-je pas mieux à faire de mon temps ? Pourquoi ces 8 années et ces 5 ou 6 000 heures d'écriture ? Comme n'importe quel aventurier prêt à tous les sacrifices, probablement sous l'influence d'une force qui me dépasse. Comme moi, sans forcément en posséder ni la compétence ni le talent, une multitude d'êtres humains écrivent des livres... 1 000, 10 000, 100 000... pour que soudain, tel un « Super Matozoïde »¹⁹⁸ triomphant, l'un d'eux émerge, venant séduire et féconder la pensée du monde.

L'histoire de l'univers est une succession d'événements sans conséquence mais qui, de temps en temps, accouche d'une innovation propice à sa métamorphose.

Si certains jours moroses d'amertume, de tristesse ou de découragement, il peut nous arriver de nous maudire, ou de maudire nos congénères, n'oublions pas que c'est peut-être quelque part au milieu du ciel que se trouve le plus court chemin vers l'apaisement

¹⁹⁸ Joli mot d'enfant entendu un jour.

des « âmes ». **Gouvernés par des forces biologiques et cosmologiques qui nous dépassent, nous ne sommes probablement pas pour grand-chose – autant dire pour rien – dans tout ce que nous sommes et dans tout ce que nous faisons.** Comprendre cela, c'est le début d'une réconciliation possible avec l'humanité et avec nous-même.

Qui sommes-nous ? Bien au-delà des questions d'espèces, de races, de cultures ou de genres, probablement bien autre chose que tout ce que nos maigres connaissances nous permettent d'imaginer.

Pour autant – *je le répète parce que le risque de malentendu est important* – ce livre n'est pas une incitation à la passivité ni à la résignation. Je ne sais pas si mon plaidoyer en faveur du pardon, de l'humilité et de la tolérance absolus vous aura convaincu mais, quoi qu'il en soit, que l'on croit ou non à la possibilité du libre arbitre – *c'est-à-dire à la possibilité du mérite et de la culpabilité* – il est sans doute une idée autour de laquelle nous pouvons nous rejoindre. Avec ou sans volonté libre, avec ou sans mérite ou culpabilité, par le simple usage de la volonté propre, **c'est à nous qu'il appartient de construire le monde dans lequel nous avons envie de vivre.**

« Chacun peut construire sa vie comme une œuvre d'art » affirmait Jean-Paul Sartre. Paradoxalement, je le crois moi aussi car, si la volonté libre n'existe pas, c'est ma volonté propre qui s'émancipe. Délivré du poids de la haine, de la honte ou de la culpabilité, je deviens plus léger, plus mobile, plus fort. Je peux enfin me regarder en face et c'est mon pouvoir d'agir qui grandit. Disons-le une dernière fois, **il devient tellement plus facile de vivre son histoire lorsqu'on n'a plus besoin de se raconter d'histoires.**

Si j'ignore les forces responsables de l'écriture de ce livre en revanche, une chose semble certaine, s'il peut aider quelqu'un à mieux vivre, alors, il aura atteint son but. Car, en dehors d'essayer de vivre mieux – *ensemble et avec soi-même* – à quoi de plus utile, et de moins insensé, consacrer cette vie terrestre ?

Des chercheurs auraient inventé la pilule qui supprime la soif. Grâce à cette pilule, nous gagnerions cinquante-trois minutes par semaine. Apprenant cette formidable nouvelle, le Petit Prince répondit simplement : « *Moi, si j'avais cinquante-trois minutes à dépenser, je marcherais doucement vers une fontaine* ».

Remerciements

Un grand merci à Emmanuel, Valérie, Véronique, Eléonore, Fanny, Adèle, Valentin, Céline, Bryan, Inès et Yousra, c'est à dire à tous ceux qui auront consacré du temps à la relecture de mon manuscrit. Un grand merci pour leur aide et pour leurs précieux conseils. Pas assez de clarté, pas assez de témoignages personnels, pas assez de doute, trop de prétention, trop d'ironie, trop de longueurs ... Grâce à la pertinence et à la sincérité de leurs commentaires, j'aurai passé 3 ans à réécrire et à illustrer ce livre.

Alors, bien que toujours très imparfait – *Et, notamment, encore trop maniéré, trop sérieux et pas assez accessible* – si, malgré tout, certains d'entre-vous ont trouvé un peu de plaisir ou d'utilité à la lecture de ce texte, ils savent, désormais, un peu mieux à qui ils le doivent !

Moi qui possédais presque tout, soudain, voilà que je me retrouvais avec presque rien. **Face à nos échecs et à nos imperfections, comment ne pas sombrer ? Comment ne pas se laisser submerger par la honte ou la culpabilité ?** Contre bien des idées reçues, voici la question à laquelle je tenterai de répondre dans ce livre.

Pourquoi sommes-nous ce que nous sommes et pourquoi ne sommes-nous pas autrement ? Nous n'en savons rien. Gouvernés par des forces biochimiques et cosmologiques qui nous dépassent, **vivre c'est d'abord cohabiter avec des caractéristiques et des personnalités qu'on n'a pas choisies.** Comprendre cela, c'est le début d'une réconciliation possible avec l'humanité et avec soi-même.

Simplement, attention ! Après cette lecture, vous ne regarderez probablement plus le monde tout à fait comme hier.

Eric Charle-PIERRE
Coach de vie

www.eric-charles-pierre.com

